L'ÉTRANGLEUR

ROMAN POLICIER

55 fr.

"Les Publications Georges Ventillard"

40480
(S)

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

La Mort vient à 6 heures
Le Bacille BX 766
La Treizième main
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la mort
Le Fantôme écossais
L'Onyx de Somolow
L'Enigme de Kahlenberg
Criswold-Mansion

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 francs en timbres aux
" PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD "
142, Rue Montmartre, PARIS (2·)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD

—

1936

L'ETRANGLEUR

EDWARD BROOKER

L'ETRANGLEUR

EDITION
" LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD "
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

PROLOGUE

Moins animée que Nice, d'un luxe plus discret que Monte-Carlo, Cannes est réellement la perle de la Riviera française. Quand, en hiver, le soleil darde ses rayons réconfortants sur les palmiers qui bordent la Croisette, quand on voit le défilé ininterrompu des magnifiques voitures de toutes marques, françaises ou étrangères, quand, à l'heure du thé, les terrasses regorgent de femmes élégantes et couvertes de bijoux, on se sent réellement transporté hors de la vie courante et mesquine et l'on apprécie la douceur de vivre... Ce n'est évidemment pas sans motif que les grands de la terre, les magnats de tous les pays, les artistes renommés, se sont donné rendez-vous dans cette petite ville.

A quelques centaines de mètres de la Croisette s'élève le bâtiment imposant de l'Imperial-Astorian Hotel, dont les jardins semblent suspendus au-dessus de la Méditerranée et qui est le séjour préféré des Anglais riches qui fuient,

pendant la mauvaise saison, les brouillards de leur pays.

L'appartement 124, au premier étage, était occupé par M. Clifford Paget, qui y séjournait d'un bout de l'année à l'autre. C'était un homme encore très jeune, paraissant âgé de trente à trente-cinq ans, grand, brun, avec une petite moustache coupée en brosse. Bien qu'il eût un accent britannique des plus prononcés, M. Paget parlait très couramment le français. Il faisait, comme tout bon Anglais, partie de plusieurs clubs sportifs et passait la plus grande partie de son temps à jouer au tennis, au golf et au cricket.

Il paraissait riche, car il dépensait largement, et la vie est chère, sur la Riviera, pour celui qui se contente d'y villégiaturer. Tous les matins, M. Paget sortait de bonne heure de l'hôtel pour faire sa promenade quotidienne dans les environs, quand il n'était pas engagé dans un match de tennis, puis, après le déjeuner, il passait deux ou trois heures à lire les journaux et les revues qu'on lui envoyait de Londres, ainsi qu'une très volumineuse correspondance.

Tout le monde le connaissait à l'hôtel où on appréciait sa courtoisie, sa maîtrise à tous les sports et sa conversation... Il était de première force au bridge et aux échecs. Il était rare qu'on le vît au Casino, car il détestait le jeu. Il avait coutume de répéter qu'il ne concevait pas qu'on

pût même songer à risquer un penny sur une carte. Seuls les jeux d'adresse et d'habileté l'intéressaient, surtout les jeux où le cerveau travaillait. Le bridge, autant qu'on voulait, mais le baccara et la boule... autant jouer à pile ou face...

Un soir, vers l'heure du dîner, M. Paget descendit comme à l'ordinaire dans le hall, impeccablement vêtu de son smoking. L'animation était à son comble : ce n'étaient que couples en toilette du soir, bavardant devant le porto traditionnel, fumeurs achevant leurs cigares ou leurs pipes avant d'aller se mettre à table... Arrivé au pied du grand escalier, M. Paget promena un regard circulaire, pour repérer de loin des partenaires possibles pour un bridge éventuel. Il constata que les hôtes du palace paraissaient s'être formés en un certain nombre de petits groupes qui discutaient avec animation, les femmes surtout.

Le jeune homme s'approcha d'un des groupes, salua, baisa des mains dont les ongles carminés brillaient au moins autant que les pierres précieuses dont elles étaient ornées et demanda la cause des conciliabules. On lui répondit qu'un vol important venait d'être commis au préjudice d'un couple étranger qui était arrivé à Cannes depuis peu de jours.

— Un collier de plusieurs millions, mon cher Paget, lui dit la rieuse Lady Crosby, en agitant ses boucles blondes.

— Sait-on au moins comment la chose s'est produite? demanda Clifford Paget.

— Je n'en sais guère plus que vous, cher ami. Mais il est monstrueux de penser qu'un tel événement puisse se produire dans un hôtel bien tenu... Décidément, ces Français ne changeront jamais... Peuple négligent...

— N'exagérons rien, Milady... Un vol ne devrait pas de produire, je le reconnais, dans une ville comme Cannes et dans un palace comme celui-ci, où les précautions devraient être multipliées... Mais on ne sera jamais complètement à l'abri de l'adresse des voleurs internationaux... Certains se jouent de toutes les précautions... au contraire, elles semblent les stimuler... Mais excusez-moi, je suis curieux comme une jolie femme et je vais aller aux renseignements...

En sa qualité de vieux client, Clifford Paget était assez lié avec le directeur de l'hôtel, M. Carlotti ,qui ne fit aucune difficulté pour lui raconter tout ce qu'il savait, c'est-à-dire pas grand'chose.

— Ce soir, vers six heures et demie, le Prince et la Princesse Gorovan Gorsky, un noble couple géorgien bien connu de la société cosmopolite qui erre, d'un bout de l'année à l'autre, de Cannes à San Remo, de Biarritz à San Sebastian, de Vichy à Marienbad, était rentré à l'hôtel, après avoir passé la journée au Casino. En voulant s'habiller pour le dîner, la Princesse avait ouvert

la cassette où elle rangeait habituellement ses bijoux les plus précieux... Son mari, qui passait son smoking dans la pièce à côté, l'entendit pousser un cri d'effroi et se précipita... La princesse, très pâle, tenait à la main des écrins vides... Un collier de magnifiques perles d'Orient, un brillant gros comme un bouchon de carafe et un bracelet de platine orné de brillants et d'émeraudes avait disparu. Le montant du vol était de plus de quatre millions. Le prince pouvait le chiffrer à peu près exactement, car les bijoux étaient assurés pour cette somme...

— A quel étage? interrompit M. Paget.

— Au premier, Monsieur. Ce sont même vos voisins. Ils occupent l'appartement 125...

— Je ne crois pas les connaître...

— C'est fort possible... Ils sont arrivés il y a deux jours seulement et on ne les voit guère... Ils doivent posséder de nombreuses relations et ils sont continuellement invités... Tout à l'heure, le prince m'a téléphoné en me priant de monter d'urgence dans sa chambre, et m'a fait part du vol dont sa femme avait été la victime. J'ai bien essayé de cacher la chose, mais je ne sais comment, cela a été comme une traînée de poudre... Cinq minutes plus tard, tout le monde le savait... C'est fort ennuyeux!... Un vol dans un grand hôtel, c'est toujours une réclame fâcheuse... Et pourtant, à qui la faute? Pas à nous, en tous cas... Quand on a des objets de cette valeur, on

ne les laisse pas à la portée du premier venu... Nous avons un coffre-fort qui est justement fait pour garder, dans la journée, les bijoux et l'argent de nos clients. N'empêche que cela est bien ennuyeux!...

« J'ai téléphoné à la police et j'attends ces messieurs d'un moment à l'autre. En attendant, j'ai procédé à une enquête forcément très sommaire. Personne n'a rien vu ni rien entendu de suspect... Je ne sais pas quand le vol a été commis, peut-être au début de l'après-midi, peut-être plus tard... Vous pensez que le coquin doit être loin!...

— Ce n'est pas absolument prouvé, cher Monsieur Carlotti...

Le gros homme rougit violemment :

— Monsieur Paget, dit-il d'un ton offensé. Je réponds de mon personnel comme de moi-même... Quant à mes clients... j'ai la prétention d'avoir une clientèle choisie...

— Personne ne vous dit le contraire, répondit tranquillement M. Paget, mais, vous savez, tout est possible en ce bas monde... Et les apparences sont souvent trompeuses...

On frappa discrètement à la porte du directeur.

— Excusez-moi, cher Monsieur Paget, justement, ce sont « eux »...

L'Anglais se retira discrètement.

Après le dîner, la conversation roula presque uniquement sur l'événement sensationnel.

Comme toujours, en pareille circonstance, on exagéra beaucoup. Paget n'avait pas achevé son cigare qu'on parlait d'un collier de plus de dix millions!

Une grosse dame affirmait avoir vu la princesse la veille, au Casino, avec son fameux collier :

— Des perles grosses comme des noisettes!... Et un orient!... Jolie femme, la princesse : une grande brune, toute jeune, et d'une élégance rare. Ces Géorgiennes sont vraiment splendides!...

— En effet, intervint Paget. C'est une des plus belles races du monde. Les Géorgiens sont réputés... Autre signe caractéristique : ils sont tous princes... Ceux-là n'échappent pas à la règle... Mais tout cela ne fera pas retrouver les bijoux, c'est pourquoi je propose de commencer le bridge... Qu'en pensez-vous, Sir Eric?

— Vous avez diablement raison! répondit le vieux militaire... Après tout, que nous importe cette histoire!... Je ne crains pas qu'on vienne cambrioler dans ma chambre, alors...

La partie s'engagea. Vers onze heures, Paget avait gagné environ une livre.

— Vous avez une veine extraordinaire, Paget, marmotta Sir Eric, il est bien rare que vous perdiez...

— C'est que je joue au bridge comme je fais le reste, Major. J'y apporte le plus grand sérieux. Je calcule, j'observe, je suppute, et, si j'ai un bon partenaire, neuf fois sur dix, je réussis ma

déclaration... Je me passionne autant à la partie qu'à un match de tennis... Science et raisonnement, voilà mes deux secrets...

— En tous cas, vous n'êtes pas modeste! répliqua l'une des dames en riant.

Clifford Paget remonta dans sa chambre. Cette histoire de vol l'intriguait, bien qu'il affectât de s'en désintéresser. Il avait un faible pour les aventures policières et ne craignait pas d'avouer sa passion pour les romans de détectives.

Tout en se déshabillant, il réfléchit à diverses hypothèses possibles, puis, comme il se faisait tard et comme il devait jouer au golf de bonne heure le lendemain matin, il tourna le commutateur et s'endormit.

Avant de quitter l'hôtel, il alla saluer M. Carlotti et lui demanda si on avait relevé des traces ou des empreintes.

— Oh! ces messieurs sont discrets... On m'a tenu sur la sellette pendant près d'une demi-heure. Tous les garçons d'étage, toutes les femmes de chambre y ont passé... et, bien entendu, le concierge et les chasseurs... Personne n'a remarqué qui que ce soit d'étranger à l'hôtel... Et je sais qu'on peut se fier à eux... Alors, que diable! le voleur n'a pu passer que par la fenêtre, et cela ne tient pas debout!... En plein jour, vous voyez cela d'ici?

— Alors, mon cher Monsieur Carlotti, le vol

a été commis par quelqu'un de l'intérieur, client ou domestique...

— Impossible, Monsieur!...

— Alors, admettons que ce soit un sorcier...

— Que ce soit un sorcier ou non, cela est bien ennuyeux pour nous... Vous êtes bien matinal, Monsieur Paget...

— J'ai un match important dans une demi-heure : la coupe Osborne.

. . . . . .

Vers onze heures, M Paget revint à pied du court, sa raquette à la main. Il n'était pas mécontent de lui-même : il avait victorieusement doublé le cap de la première éliminatoire, ce qui constituait une flatteuse performance pour un homme de son âge, car, en matière de sport, les années comptent double.

Il marchait allègrement le long de la Croisette, en sifflottant une marche militaire. Il consulta sa montre-bracelet.

— A peine onze heures et demie, constata-t-il. Trop tôt pour aller au bar... Autant m'asseoir sur un banc. Ce sera bien le diable si je ne vois personne de connaissance!...

Il s'assit tranquillement, alluma une pipe et se divertit au défilé des promeneurs, piétons ou automobilistes qui arpentaient la Croisette dans les deux sens. Une Packard magnifique, conduite par un nègre en dolman blanc, s'arrêta silencieusement en bordure du trottoir à deux mètres

à peine. Un couple en descendit et se mêla à la foule des promeneurs. Machinalement, le regard de Clifford Paget se posa sur la voiture qu'il admira en connaisseur. Il s'approcha et remarqua, sur la portière, une couronne nobiliaire surmontant deux initiales : G.G. L'association d'idées fut immédiate : Gorovan Gorski...

— Et pourquoi pas? murmura-t-il. La couronne doit être celle d'un prince, encore que je n'y connaisse pas grand'chose en blason. Le luxe de la voiture permet de supposer qu'elle appartient à quelqu'un dont la femme possède pour plusieurs millions de bijoux...

Il attendit que le couple revînt et l'examina discrètement. La femme était une brune superbe, aux yeux noirs, veloutés comme ceux d'une biche. Lui était très grand, brun, hâlé, avec les tempes légèrement grisonnantes et d'une élégance à faire pâlir Brummell d'envie.

— Joë, dit-il au chauffeur, vous pouvez disposer... Cet après-midi, à trois heures, dans la cour de l'hôtel.

Le prince — ou du moins celui que Paget supposait être le prince Gorski — fit encore quelques pas à côté de sa compagne. Paget les suivit à distance respectueuse et vit avec plaisir que le couple pénétrait dans l'allée de l'Imperial Astorian. Tout en marchant, Paget paraissait préoccupé, et il l'était.

— Mais... où l'ai-je donc rencontré?... Elle, je

ne m'en souviens pas... mais lui... A une fête, à Londres, ou bien ici, l'an dernier?... Et pourtant, non... Gorovan Gorski... ce n'est pas un nom si courant...

En pénétrant dans le hall, il aperçut M. Carlotti qui lui confirma que le couple était bien celui qu'il pensait.

— Des gens fabuleusement riches... Il paraît qu'avant la révolution, le prince possédait un domaine grand comme un département et des mines d'émeraudes ou de platine, quelque part, dans le Caucase... Cela m'ennuie d'autant plus...

Paget sourit devant l'exagération méridionale du gros homme. Pendant le déjeuner, il resta taciturne, plongé dans une méditation si profonde qu'il s'attira les sarcasmes de Lady Crosby :

— Où êtes-vous, mon cher? Est-ce une belle Cannoise qui vous rend si rêveur?

En réalité, le jeune homme se tourmentait l'esprit pour tâcher de retrouver, dans son souvenir, où il avait pu rencontrer le beau prince Gorski. Au dessert, il sourit énigmatiquement. Il venait enfin de se rappeler.

Dans l'après-midi, il remonta dans sa chambre, écrivit quelques lettres, lut ses journaux et ressortit vers quatre heures. Au moment précis où il s'engageait dans le corridor, il vit un jeune homme, élégamment vêtu et porteur d'une serviette de cuir jaune, qui s'avança vers lui et souleva cérémonieusement son chapeau.

— C'est à Son Altesse le prince Gorski que j'ai l'honneur?...

Sans répondre directement, Paget demanda :

— Vous désirez, Monsieur?

— Voici ma carte... Jean Peyssac, représentant et agent du « Phénix Provençal »... la Compagnie d'Assurances... C'est pour le vol dont...

— Monsieur, je ne suis pas le prince Gorski...

— Oh! excusez-moi!...

— Je vous en prie, mais écoutez-moi, monsieur. Cette affaire m'intéresse au plus haut point... Oh! en qualité de curieux, simplement. Néanmoins, je me permets de vous donner un conseil, si toutefois vous voulez bien l'accepter... A votre place, je ferais traîner les choses en longueur.

— Oh! vous savez, en général, nous ne payons pas si rapidement. Je vous remercie tout de même. Mais vous paraissez bien informé...

— Je ne sais rien du tout, mais, je vous l'ai dit, je m'intéresse à cette affaire. Ecoutez-moi... Croyez-vous que votre compagnie saurait reconnaître un service?

— Sans doute, Monsieur, mais encore faudrait-il savoir...

— Parlons franchement... business is business. Je crois qu'il serait possible d'éviter à votre compagnie de payer le montant élevé du vol, mais, bien entendu, j'estime que...

— J'ai compris, Monsieur. Je prends sur moi

de vous promettre au moins cinq pour cent, ce qui n'est pas si mal.

— Eh bien! jeune homme. Revenez me voir d'ici deux ou trois jours... Vous demanderez M. Clifford Paget.

Tout l'après-midi, Paget fut d'excellente humeur. A l'heure du thé, il fut étincelant d'esprit et s'attira les compliments de Lady Crosby :

— Quelle différence avec midi, mon cher ! Alors, la Cannoise a couronné votre flamme?

Mais Paget continuait de sourire sans répondre. Le soir, on ne le vit paraître que fort tard à table. Pendant que tout le monde était dans la salle à manger, Paget sortit avec précaution de sa chambre, et, après s'être assuré que personne ne rôdait à proximité, il alla coller son oreille contre la porte de l'appartement 125. Sûr que personne ne se trouvait à l'intérieur, il sortit de sa poche un petit passe-partout qu'il tourna sans effort dans la serrure et il entra.

L'inspection fut courte. Paget alla droit aux valises somptueuses de cuir fauve, timbrées aux armes des Gorski, et les explora soigneusement. Sa physionomie s'éclaira soudain en découvrant une lettre.

— Lui aussi, j'aurais dû m'en douter... Allons! je n'ai pas perdu mon temps... Ce ne sera plus qu'un jeu d'enfant...

. . . . . .

La Côte d'Azur est sillonnée de routes magni-

fiques parcourues à tout instant par de nombreux et confortables autocars qui font une concurrence désastreuse à la compagnie du chemin de fer du P.-L.-M. Toutes les demi-heures, un de ces mastodontes part du cours Albert-Ier et vous dépose, en moins d'une heure, à Nice, à Monte-Carlo ou à Menton.

Vers 10 heures M. Paget prit place dans la voiture et descendit à Monte-Carlo, devant le Casino.

Quelques minutes plus tard, il entrait dans le magasin du Signor Ciampetti, joaillier-bijoutier réputé.

Le joaillier était justement sur le pas de sa porte, humant l'air frais en attendant la clientèle...

Reconnaissant un Britannique, M. Ciampetti s'effaça pour laisser entrer l'étranger qu'il salua d'un :

— Good morning, Sir.

Clifford Paget avança jusqu'au milieu du magasin, s'assit tranquillement, et, regardant le commerçant dans les yeux, il lui dit :

— Monsieur Ciampetti, n'est-ce pas?

— Lui-même... A vos ordres... Que désirez-vous que je vous montre?

— Rien... Je viens de la part du prince Gorovan Gorski...

— Ah! vous dites bien, Gorovan Gorski?... Je n'ai pas l'honneur de connaître ce client...

— Mais si, voyons, je viens à propos de son collier... Vous savez bien?...

— Non, Monsieur, il doit y avoir une erreur...

— Il n'y a pas d'erreur, Monsieur Ciampetti. Tenez, voici une lettre de vous, avec l'en-tête de votre maison...

L'Italien passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Voyons, reprit Paget avec un flegme imperturbable. Ne jouons pas une comédie inutile. Vous allez me remettre le collier tout de suite, et le brillant de 12 carats aussi.

— Je... je... ne sais pas ce que vous voulez me dire...

— Ecoutez, vous savez ce que vous risquez en essayant de vous moquer de moi. Il y a encore moyen de vous en tirer. C'est de me remettre les bijoux. Je vous promets de ne pas vous mettre en cause... Vous savez aussi bien que moi que ces bijoux ont été volés... En faisant une estimation pour le compte du prince Gorski, vous vous êtes fait le complice d'une manœuvre qui pourrait vous mener aux galères, d'autant plus que vous n'en êtes pas à votre coup d'essai, n'est-ce pas? Remettez-moi le collier et la bague et je vous restitue ce papier qui est la preuve de votre complicité... Sinon, j'avertis la police...

— Mon nom ne sera pas prononcé?

— Non, vous avez ma parole...

En soupirant, M. Ciampetti se dirigea vers un

coffre-fort dont il tira un petit paquet, ficelé et cacheté.

— Veuillez l'ouvrir vous-même. Vous pourrez constater que ce sont bien les objets...

Quelques minutes plus tard, Paget reprenait l'autocar. De retour à Cannes, il se rendit à l'Agence du « Phénix Provençal » et fit prévenir M. Peyssac qu'il désirait le voir d'urgence le jour même, puis il poussa jusque chez le commissaire de police avec lequel il eut un long entretien.

Vers trois heures, on frappa discrètement à la porte du prince Gorovan Gorski. En voyant plusieurs hommes faire irruption dans son appartement, le prince fronça les sourcils. Il reconnut, parmi les nouveaux arrivants, M. Carlotti, le directeur de l'hôtel, et l'apostropha :

— Que signifie, Monsieur?

— Je vais vous le dire, fit un des visiteurs à l'accent anglais très prononcé. Monsieur que voici est le commissaire de police de Cannes qui vient vous arrêter...

— C'est une plaisanterie qui vous coûtera cher! répliqua le prince d'une voix irritée. Je suis le prince Goro...

— Allons, Hull, ne faites pas l'enfant!... Vous êtes démasqué... Soyez beau joueur!...

Le prince regarda son interlocuteur et pâlit. Puis il eut un geste de résignation, un haussement d'épaules indifférent, et tendit ses poignets

aux inspecteurs qui l'entraînèrent discrètement, ainsi que sa compagne.

— Monsieur Paget, fit le commissaire, je vous remercie du concours précieux et bénévole que vous avez bien voulu nous accorder en l'occurrence et je me ferai un plaisir de vous recevoir chez moi... J'espère que vous accepterez de fumer un cigare en bavardant...

— Et que je vous raconterai comment j'ai pu démasquer un escroc international que vous recherchiez depuis si longtemps, n'est-ce pas?... Mais avec plaisir, Monsieur le Commissaire. Quant à mon concours, il n'a pas été si bénévole que cela... Tenez, voici justement M. Peyssac qui arrive... Il apprendra sans aucun doute avec un certain plaisir que sa compagnie vient de gagner plus de quatre millions...

— Et qu'elle n'a qu'une parole, Monsieur Paget... répondit l'assureur en sortant un carnet de chèques de sa poche...

.....

— En somme, je n'ai pas eu grand mérite dans toute cette histoire, Monsieur le Commissaire. Un peu de mémoire, et c'est tout... Hull est une vieille connaissance à moi... Je l'ai suivi autrefois de ville en ville, mais je n'étais jamais arrivé à mettre la main sur lui... Il est de bonne prise, vous savez... J'avoue que j'ai eu du mal à le reconnaître. Il portait la moustache, tandis que maintenant, il s'est rasé... et puis il a vieilli.

Mais c'est en l'entendant donner des ordres à son chauffeur que la mémoire m'est revenue... Il est très fort, surtout comme exécutant et comme comédien, mais il ne varie guère son procédé, qui est classique... Le coup de l'assurance, nous connaissons tous cela...

— C'est prodigieux! Mais comment avez-vous fait pour retrouver les bijoux?

— Cela, c'est mon secret... Vous savez qu'il faut parfois s'assurer certaines intelligences dans certains milieux, et payer une indication par le silence et l'impunité...

— Oui, reprit le commissaire, en versant un peu de whisky dans le verre de son hôte... C'est immoral, mais nécessaire...

— Ces bijoux, reprit M. Paget, ont une valeur énorme. Ils ont été volés, il y a dix-huit mois, à la duchesse de Drysdale, et je me souvenais fort bien de leur description...

Le commissaire de police examinait son hôte avec une curiosité et un intérêt croissants...

— Vous paraissez bien informé, Monsieur...

— Clifford Pgaet, insista l'Anglais.

— C'est à croire que vous êtes du métier!

Paget le regarda longuement, et, d'une voix sourde, il répondit :

— Vous ne vous êtes pas trompé, Monsieur le Commissaire. J'ai appartenu, autrefois, à Scotland Yard, et... je l'ai quitté... pour des raisons...

— Ah! fit l'autre avec une expression étrange dans la voix.

— Je comprends, Monsieur le Commissaire. Ne croyez pas que ce soit à la suite d'une fâcheuse histoire... non...

— Croyez bien... protesta poliment le Français...

— J'ai pris le métier en horreur... Pardonnez-moi de dire cela à un policier... C'est toute une histoire dont mon meilleur ami a été le héros... Tenez, Monsieur le Commissaire, je ne suis d'ordinaire pas très bavard, mais vous m'êtes fort sympathique, et si vous n'avez rien de mieux à faire, je vais vous raconter cette longue et lamentable affaire, où mon ami l'inspecteur Gerald Day a joué un rôle de premier plan.

Clifford Paget s'enfonça dans le fauteuil de cuir, prit un Corona dans un coffret que lui tendait le commissaire, et commença le récit suivant, sans que son amphitryon l'interrompît une seule fois...

CHAPITRE PREMIER

Les romanciers et les journalistes anglais ont toujours parlé de Soho comme d'un second Montmartre. C'est, en effet, le quartier du plaisir de la grande capitale britannique. Si l'on jette un coup d'œil sur le plan de Londres, on verra une sorte d'îlot, affectant un peu la forme d'un écu héraldique, dont la pointe viendrait menacer Piccadilly Circus, tandis qu'Oxford Street en serait le sommet. C'est Soho. Et pourtant, Soho n'existe pas, légalement, officiellement. C'est en vain qu'on le chercherait dans la liste des districts londoniens, ce qui n'empêche point d'ailleurs que Soho ait tout de même son existence propre, à part, animée et bien vivante. A l'intérieur de cet écu, circulent des ruelles sans nombre, tortueuses ou en zigzag, mal éclairées par la municipalité, mais où les enseignes lumineuses, les motifs au néon et les réclames tapageuses et multicolores suppléent à la parcimonie des autorités de la Cité.

Parfois ces coupe-gorge s'élargissent, s'épa-

nouissent, et l'on débouche sur un square où l'air et la lumière du jour font une trouée apaisante.

Soho est appelé le quartier français, quoique, à vrai dire, il y vive autant d'Italiens et d'Espagnols que de mangeurs de grenouilles. Dans ces rues étroites où toutes les maisons se ressemblent par leur couleur grise sur fond rose brique, par leurs toits plats, vit une population cosmopolite et mélangée, ayant conservé ses habitudes importées du continent. On y parle un peu toutes les langues et même l'anglais, mais un anglais aussi peu châtié que possible, où prédomine le slang.

Dans la journée, on y voit circuler des gens mystérieux, longeant les murailles d'un pas furtif et s'engouffrant tout d'un coup dans un couloir étroit et sombre qui semble les happer au passage. Des Bobbies majestueux y font les cent pas, impassibles, conscients de leur dignité, et n'intervenant que si véritablement l'ordre est troublé dans la rue.

Mais quand le soir arrive, quand les mille feux des cabarets, des restaurants et des cinémas se reflètent sur le pavé humide de Soho, on voit de longues files de voitures luxueuses arriver des quartiers élégants, suivre Oxford Street, Regent Street ou Charing Cross Road et s'engager dans Dean Street, dans Greek Street ou dans la vieille

Au coin des rues sombres, on voit surgir des

jeunes femmes, mal habillées, violemment parfumées et fardées, s'abritant dans l'ombre des recoins des vieilles maisons et se précipitant soudain à la rencontre d'un passant attardé... Parfois aussi, on croise, à proximité, des hommes à l'allure inquiétante de félins, aux visages trop bronzés, aux yeux luisants comme ceux des loups ou des chacals. Ce sont les chevaliers-servants de ces dames, toujours prêts à intervenir dans une discussion et jouant du couteau ou du revolver avec une facilité redoutable... Dans ces mêmes rues où la misère et le vice sortent aux heures tardives, on coudoie les fracs impeccables, les smokings et les décolletés de la gentry, qui viennent s'encanailler dans leurs Rolls somptueuses et chercher à faire frissonner leurs précieuses personnes splénétiques et blasées. Les claxons rugissent, les appareils de T.S.F. vous obsèdent, tout le long des rues, de la même chanson ou du même tango, tandis que les athlétiques portiers des cinémas et des cabarets se précipitent pour ouvrir les portières ou pour abriter sous leurs parapluies gigantesques les joyeux fêtards et leurs compagnes étincelantes de pierreries.

Parmi ces cabarets, l'un des plus récents et des plus cotés est le « Molino ». Pour un prix relativement raisonnable, environ trente shillings, on peut y faire un dîner succulent, à la et tortueuse Old Compton Street.

française ou à l'italienne, et jouir en même temps du spectacle de variétés que le tenancier avisé a eu l'idée d'adjoindre au repas. Ce lieu de perdition est situé dans la Old Compton Street. Il resplendit de marbres, de bronzes et de cuivres qui brillent sous la lumière rouge. Des rideaux cramoisis et d'un lourd velours bouchent les vitres de l'entrée et donnent à l'établissement un aspect de richesse et de luxe qui choque un peu si on considère les maisons adjacentes. L'une d'elles, celle de gauche, est un boarding house, sorte de pension, d'hôtel, pour voyageurs pauvres ou pour amoureux en quête d'un asile.

Un soir, vers minuit, la fête battait son plein au Molino. Du dehors, par la porte entr'ouverte, on entendait les rires éclatants, couverts à chaque instant par les accents entraînants du jazz et le frottement rythmé des pieds des danseurs sur les parquets soigneusement cirés... Tout d'un coup, le nègre qui gardait l'entrée du cabaret poussa la porte et vint parler à voix basse à l'oreille du gérant... En un instant, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre... L'orchestre cessa de jouer, les danseurs s'arrêtèrent net, quelques hommes en smoking se précipitèrent, tête nue, dans la rue, suivis par de belles décolletées...

La rue était barrée par une escouade d'agents... Les voisins rassemblés, à demi-vêtus, criaient, expliquaient à qui mieux mieux, tandis qu'un

constable de haute taille prenait des notes, hâtivement, sur son calepin... Un meurtre venait d'être commis... Dans le boarding house attenant, on venait de découvrir un cadavre!

Sur le pas de la porte de la pension, un gros homme, paraissant avoir complètement perdu le flegme proverbial des Britanniques, gesticulait et levait les bras au ciel... C'était le patron de l'hôtel, qui gémissait et se lamentait sur le tort considérable que pareil événement n'allait pas manquer de porter à son respectable établissement.

Une auto corna impérieusement, et les curieux en frac, comme les hommes en casquette et les filles en cheveux, s'écartèrent aussitôt pour laisser passer la voiture de la police, qui arrivait en trombe et qui s'arrêta brusquement devant la porte de l'hôtel. Un homme de taille moyenne, aux traits énergiques, en descendit, suivi d'un caporal et d'un constable, tous deux en uniforme.

Immédiatement, du groupe des policemen présents, l'un d'eux, un gradé, se détacha, salua militairement et entraîna le nouveau venu à l'intérieur de la maison. L'hôte referma sa porte, les voisins regagnèrent lentement leurs domiciles sordides et les clients huppés du Molino retournèrent à leurs danses et à leurs libations.

— Sergent Kilpatch, de Scotland Yard, fit l'homme en se présentant brièvement au tenan-

cier du boarding house, qui salua avec un respect nuancé de crainte. Par principe, il se défiait des gens de Scotland Yard dont la visite est toujours susceptible d'amener des désagréments imprévus, même à ceux dont la conscience est aussi blanche que le plumage d'une colombe innocente.

— Que s'est-il passé? interrogea Kilpatch, en fouillant de ses yeux scrutateurs le visage affolé du tenancier.

— Voilà, sergent... Le valet d'étage l'a trouvée assassinée dans sa chambre.... Dire que tout Soho va savoir qu'on n'est plus en sécurité dans mon hôtel... Quel scandale!... Quelle honte!... Une maison si bien tenue!... Ma clientèle est capable de me quitter...

Le sergent Kilpatch interrompit les jérémiades du tenancier :

— Allons! trancha-t-il, vous vous lamenterez à un autre moment. Menez-moi, je vous prie, dans la chambre de la victime, de façon à examiner les lieux, en attendant l'arrivée du médecin légiste.

Toujours en soupirant et en invoquant le nom du Seigneur, le propriétaire du boarding house conduisit le sergent Kilpatch et les autres policiers au premier étage, dans une chambre donnant sur la cour et un peu à l'écart sur le palier.

L'hôte eut une hésitation imperceptible avant d'ouvrir la porte de la chambre, mais un regard,

à la fois impérieux et ironique du sergent, vainquit sa timidité.

— Vous comprenez, Monsieur, expliqua-t-il, C'est un spectacle tellement...

— Oui, tellement horrifiant, compléta Kilpatch. Je vois ça d'ici... Vos nerfs délicats ne pourraient le supporter. Soit... Ouvrez-nous la porte et attendez-nous dehors sur le carré.

Kilpatch entra dans la chambre sordidement meublée, aux tentures humides, à demi détachées des murs. L'ampoule électrique, plus qu'aux trois quarts brûlée, éclairait mal le spectacle effectivement lugubre que M. Brodney (car tel était le nom du propriétaire) ne se sentait pas la force de revoir.

Par terre, allongée, recroquevillée sur la carpette usée qui servait de descente de lit, un corps gisait, les vêtements en désordre. La tête renversée était celle d'une jeune femme blonde, et les yeux, presque sortis de leurs orbites, semblaient encore remplis d'une terreur indicible.

Kilpatch se pencha sur le cadavre et, d'un coup d'œil exercé, remarqua des traces nettes de strangulation sur le cou nu.

— Oui, dit-il, il n'y a pas l'ombre d'un doute, la malheureuse a été étranglée.., Mais, avant d'aller plus loin, nous allons attendre l'arrivée de ce brave docteur Burke. Pendant ce temps, nous pourrons interroger l'hôtelier.

Kilpatch sortit de la pièce et laissa un de ses

agents de faction devant la porte, puis il redescendit dans le bureau de l'hôtel.

— Vous avez vu... l'horrible chose? s'enquit le gros homme d'une voix chevrotante.

— Oui... oui. Mais remettez-vous... Il est nécessaire que vous répondiez à quelques questions que j'ai l'intention de vous poser...

M. Brodney se leva, alla vers un buffet dont il sortit une bouteille de gin et deux verres.

— Très peu pour moi, fit Kilpatch, mon estomac délicat ne supporte pas l'alcool, mais si le cœur vous en dit, ne vous gênez pas, je vous en prie... Là... Vous vous sentez mieux? Alors, commençons... Vous vous nommez?

— Brodney James, sergent.

— Vous êtes le propriétaire de cet hôtel ou, plus exactement, de ce boarding house?

— C'est-à-dire que j'en suis locataire, mais le fonds m'appartient. J'ai ouvert cette maison en revenant de la guerre, car je suis un vieux soldat, sergent!... Un honnête homme chez qui une pareille chose...

— Oui... oui, mais il ne s'agit pas de votre honnêteté pour le moment. Connaissiez-vous la victime?

— Oui... Elle s'appelait Cora Everton...

— Anglaise?

— Oui... Une Galloise...

— Habitait-elle ici ou bien était-ce une cliente... accidentelle?

— Non, elle habitait ici depuis plus d'un an...

— Et quel métier exerçait-elle?

M. Brodney prit un air embarrassé.

— Mon Dieu, vous savez, sergent, nous ne posons pas de questions trop indiscrètes à nos clients... Je ne pense pas qu'elle ait eu une profession bien déterminée... C'était comme qui dirait une dame qui...

— Je vois ce que c'est, fit Kilpatch, c'était une rentière que quelques amis bien intentionnés contribuaient à...

— C'est cela même, fit vivement M. Brodney, enchanté visiblement de ne pas avoir à donner certaines précisions qui eussent choqué le sentiment des convenances inné chez un respectable commerçant londonien.

— Avez-vous sa fiche de police?

— Certainement, sergent, elle est inscrite sur le registre d'entrée. Veuillez vérifier vous-même... Vous verrez qu'ici nous faisons les choses en règle...

Kilpatch lui prit le registre des mains et constata qu'une nommée Cora Everton avait effectivement loué une chambre chez M. Brodney, le 5 avril de l'année précédente, qu'elle était originaire de Newcastle, âgée à l'époque de 23 ans et sans profession.

— Bien, dit-il. Et rien, dans sa vie, ne pouvait faire prévoir qu'il lui arriverait pareille fin ?

N'a-t-elle jamais fait de scandale? N'avez-vous jamais entendu de bruit de dispute?

— Comme je vous l'ai dit, sergent, nous ne posons que le moins possible de questions à nos clients. Leur vie privée... nous ne voulons généralement pas la connaître... Celle-ci était une cliente qui payait régulièrement, qui ne faisait jamais de bruit... D'ailleurs, je lui avais donné la petite chambre du fond, qui est un peu à l'écart... Je ne l'entendais jamais rentrer, parce qu'à cette heure je suis le plus souvent assoupi. Elle sortait le soir assez tard et dormait généralement dans la journée... En tout cas, personne ne s'est jamais plaint de quoi que ce soit à son sujet. Je n'ai jamais entendu dire qu'elle soit rentrée ivre. En somme, dans son genre, bien entendu, elle menait une vie très régulière...

— Oui, je vois... une vie de désordre, mais ordonnée...

— Je n'aurais pas mieux dit, sergent, approuva M. Brodney en se versant un deuxième petit verre de gin.

— A quel moment a-t-on découvert le crime?

— Il y a une heure à peine. Comme je vous l'ai dit, elle sortait la nuit. En général, le garçon faisait sa chambre vers huit heures du soir. Evidemment, elle était moins bien faite que si on avait pu travailler de jour. Aux lumières, on ne fait pas grand'chose de bien...

— Surtout avec un éclairage aussi piteux, fit observer sévèrement Kilpatch.

— Que voulez-vous? pour trente-deux schillings par mois, on ne peut pas changer les ampoules toutes les semaines... Bref, comme Stone — c'est le nom du garçon — ne l'avait pas vu sortir ce soir, il a fini par s'inquiéter et, vers onze heures, il a frappé à la porte de Miss Everton pour lui demander si elle n'était pas malade. Naturellement, il n'a obtenu aucune réponse. Alors, à l'aide de son passe-partout, il a voulu ouvrir la porte... Cela n'a pas été un petit travail, parce que la clé était sur la serrure. Mais enfin, il y est arrivé... La chambre était obscure. En faisant un pas pour se diriger vers l'autre mur où se trouve le commutateur, il a buté dans quelque chose de mou. Et vous savez la suite...

— Avait-elle reçu des visites ce jour-là? C'est-à-dire aujourd'hui?

— Certainement pas dans la journée... C'est moi qui suis en bas dans le bureau jusqu'à sept heures du soir. Ensuite, je vais dîner, et c'est le garçon de nuit qui prend le service. D'ailleurs, lui non plus n'a vu passer personne qui soit monté chez elle...

— De sorte qu'il y a des chances pour que la mort remonte à la nuit dernière...

— Probablement, mais nous ne pouvions le savoir, n'est-ce pas? Quand je pense qu'un cada-

vre a séjourné dans ma maison pendant près de vingt-quatre heures!... C'est à faire frémir!...

Le gros homme allait se lancer dans des considérations plus ou moins intéressantes, mais l'arrivée du médecin légiste mit un terme à son bavardage. Au bout de quelques instants, le docteur Burke redescendit et communiqua à Kilpatch le résultat de l'examen sommaire auquel il venait de procéder : la jeune femme avait été étranglée. Il ne semblait pas y avoir trace de lutte. Vraisemblablement, le meurtrier avait agi par surprise et la mort pouvait parfaitement remonter à vingt-quatre heures. Dans tous les cas, elle ne datait pas de la soirée, car le corps avait déjà la rigidité cadavérique. Evidemment, il faudrait pratiquer l'autopsie...

Chose curieuse, le front de la victime portait une grande lettre majuscule peinte en rouge : la lettre T.

Ce détail avait complètement échappé au sergent Kilpatch.

Kilpatch ne releva aucune trace de désordre dans la pièce. Le crime avait dû être commis tranquillement, méthodiquement, et comme le disait le docteur, par surprise. Le vol ne semblait pas être le mobile du meurtre, car Kilpatch retrouva une certaine somme d'argent dans le sac à main de la victime. Sur le tapis décoloré, rongé par endroits, nulle empreinte. Le garçon, interrogé, confirma purement et simplement les déclara-

tions de son patron et affirma n'avoir entendu aucun bruit. Il se souvint bien que Cora était montée la veille, vers onze heures du soir, dans sa chambre, et qu'elle était accompagnée d'un homme qu'il n'avait fait qu'entrevoir... C'était tout. L'homme était redescendu au bout d'un quart d'heure, mais il était passé très vite devant le guichet vitré du bureau et il n'avait pas pu distinguer son visage... Quelques minutes plus tard, un fourgon de la Morgue venait enlever le corps de Cora Everton et les policiers se retirèrent...

Il était tard, mais les joyeux convives du Molino continuaient à chanter et à danser. Le fourgon, chargé de la funèbre dépouille, démarra lentement au son du jazz infatigable.

Le lendemain, les journaux consacrèrent trois lignes à ce fait divers. L'un d'eux en profita pour lancer quelques attaques perfides contre la police de Londres et pour réclamer une épuration énergique de Soho qui était en passe d'acquérir une triste célébrité et de donner un fâcheux renom à la capitale de l'empire.. Puis ce fut tout.

La victime, en somme, appartenait à un monde peu intéressant. Qu'importait au public la disparition d'une créature de mœurs douteuses, tuée sans doute par un individu aussi peu intéressant, à la suite d'un règlement de comptes où la vertu et la morale n'avaient probablement pas grand'chose à voir?...

Au bout de quelques jours, Kilpatch renonça à poursuivre ses recherches. Aucun indice n'était venu le mettre sur la bonne voie, et des besognes plus urgentes le réclamaient ailleurs... Soho s'était ému pendant vingt-quatre heures, puis le voisinage avait retrouvé ses habitudes... Les commérages avaient pris fin très vite, et la petite courtisane n'avait été pleurée de personne...

II

Le sergent Kilpatch, devant l'indifférence de ses supérieurs, avait rapidement clos son enquête, mais son amour-propre de limier n'était pas satisfait. Il n'aimait guère échouer quand il prenait une affaire en main, d'abord parce qu'il était un fonctionnaire consciencieux, qui estimait que la Société le payait pour veiller à sa sécurité et pour la débarrasser des individus qui la menaçaient, et aussi parce que des échecs répétés étaient susceptibles de retarder son avancement... Il avait à peu près oublié l'assassinat de Cora Everton, crime crapuleux et banal, sans doute, mais dont certains points restaient obscurs... Il avait bien tenté de faire quelques recherches dans le milieu spécial d'étrangers évoluant dans Soho, mais le silence est une règle absolue dans ce milieu, et aucune langue ne s'était déliée... Un autre détail intriguait le sergent au plus haut point, c'était cette énorme lettre rouge dessinée sur le front de la victime...

Il était dans son bureau du Yard, en train de

prendre connaissance d'un certain nombre de rapports, tout en fumant avec délices une pipe de tabac de Virginie dont l'odeur opiacée emplissait agréablement la pièce...

— Rixe dans Commercial Road... Qu'ils se cassent tous mutuellement leurs peu intéressantes carcasses, cela vaudra mieux!... Vol à Stepney, chez un boulanger de Burdett Street... Vol de fûts de rhum sur les quais de l'Albert Dock... Voilà quelques ivrognes en perspective!... Commencement d'incendie chez un rentier, dans Chevening Road, derrière le Queen's Park... Peuh... peuh... à classer...

Kilpatch bâilla sans vergogne et regarda l'heure à sa montre :

— Neuf heures... Chien de métier!... Je commence à avoir faim! Je me demande pourquoi Smith n'est pas encore venu me relever...

A ce moment, la sonnerie du téléphone retentit.

Nonchalamment, Kilpatch se dirigea vers l'appareil, décrocha l'écouteur, et, instantanément, il rectifia la position.

— Certainement, Monsieur le Commissaire... Oui, ici Sergent Kilpatch... Vous dites dans Church Street, à Soho?... Parfaitement, Monsieur le Commissaire... Entendu, dans quelques minutes... A vos ordres, Monsieur le Commissaire.

— Décidément, il est dit que je ne pourrai rentrer une seule fois de bonne heure chez moi,

gémit Kilpatch... Et encore une fois dans ce maudit Soho... Qu'elles se fassent donc toutes étrangler, égorger ou assommer une bonne fois, toutes ces créatures de malheur! Comme cela, cela sera plus vite réglé...

Le crime avait été découvert dans Church Street, une petite rue transversale donnant dans la Old Compton Street, dont le souvenir était encore tout frais dans la mémoire du sergent. Il offrait de troublantes analogies avec celui de la semaine précédente.

Cette fois, la victime avait été découverte, par son logeur, dans une petite maison basse à deux étages, habitée par un vieux marin, veuf, qui n'occupait que le rez-de-chaussée de sa bicoque branlante et louait les chambres des étages supérieurs.

Kilpatch, le docteur Burke et les inévitables constables furent rapidement sur les lieux... Les mêmes questions rituelles furent posées, et sans beaucoup plus de succès. La victime était une grande et belle femme, âgée d'une trentaine d'années, blonde, assez élégamment habillée... Quand elle avait loué, deux mois auparavant, la chambre du 12 de la Church Street, elle s'était donnée pour une certaine Margaret Hind, native de Hanovre, mais devenue Anglaise par son mariage... On l'avait trouvée, tout habillée, étendue sur son lit. Le meurtrier avait, semblait-il, dû soutenir une lutte violente, car la femme était

de taille à se défendre. Un tampon d'ouate, qui obstruait la bouche de la malheureuse, avait, de toute évidence, servi à étouffer ses cris... Elle aussi, tout comme Cora Everton, avait été étranglée. Sa figure était violacée, ses yeux révulsés, et ses mains crispées paraissaient encore vouloir agripper le poignet de l'assassin... Sur son front bas, presque bestial, se détachait une lettre d'énormes dimensions, de couleur écarlate : un S...

Il était impossible de douter que le crime n'eût été commis par le même assassin que celui de Cora Everton. D'ailleurs, les circonstances étaient exactement les mêmes dans les deux cas. Le sac à main de la victime était intact. Il n'avait même pas été ouvert. Kilpatch y retrouva quelques banknotes, des lettres sans intérêt, un trousseau de clés et une photographie représentant une petite fille en bas âge : vraisemblablement celle de Margaret Hind...

Sur la victime elle-même, Kilpatch eut la chance d'obtenir des renseignements fort précis: c'était effectivement une Allemande, qui était venue en Angleterre pour y tenter la fortune.

Elle était chanteuse de café-concert, mais la crise sévissait aussi bien dans cette profession que dans beaucoup d'autres. Son engagement terminé, Margaret Hind n'en avait pas retrouvé, et, ses maigres ressources s'épuisant, elle avait été obligée de faire ce que font beaucoup de fem-

mes dans sa situation, c'est-à-dire de se livrer au trafic de ses charmes. Comme elle était réellement une jolie fille, elle avait obtenu un assez gros succès et gagnait largement sa vie dans son triste métier. Kilpatch retrouva d'ailleurs chez elle un certain nombre de talons de mandats adressés régulièrement à une dame Schwartz, vivant dans les environs de Hanovre, qui, selon toute apparence, devait élever l'enfant dont il avait trouvé la photographie...

Mais les lois sont strictes, et d'ailleurs bizarres, dans le Royaume-Uni, et Margaret se vit bientôt contrainte de s'y conformer. En effet, nulle étrangère n'est admise à exercer la profession choisie par la danseuse, et le seul moyen de tourner la loi était de devenir Anglaise. C'est ce qu'elle fit le plus simplement du monde, en épousant un vieil ivrogne de clochard, auquel elle fit généreusement présent d'une livre sterling pour qu'il acceptât de lui donner son nom. Dix minutes après avoir comparu devant le clergyman qui avait béni leur union, le vieux Hind retournait à ses bouteilles, et Margaret à ses occupations... Ce n'était pas plus difficile que cela!...

Margaret ramenait ses conquêtes passagères dans sa misérable chambre de Church Street. Elle recevait de nombreuses visites, toutes masculines, bien entendu, et vivait tranquillement, sans bruit, en règle avec la loi, sinon avec la morale...

La veille de la découverte du crime, elle était rentrée chez elle à la nuit, pas très tard — son logeur s'en souvenait parfaitement —, avec un homme de taille élevée, habillé correctement. L'homme était légèrement voûté. Il n'était plus tout jeune, mais il aurait été difficile de lui donner un âge, d'autant que le couple ne s'était pas attardé devant lui et qu'il n'avait pas eu le temps de dévisager longuement l'étranger. Un détail pourtant l'avait frappé : le compagnon de Margaret avait un nez énorme, rond, d'une largeur phénoménale. L'un et l'autre paraissaient très calmes. Le vieux logeur, habitué au trafic de la danseuse, s'était replongé dans la lecture de son journal. L'homme avait dû redescendre assez longtemps après, car la porte de l'immeuble était déjà fermée... Le lendemain, surpris de ne pas voir sortir sa locataire, le logeur avait frappé à la porte. En somme, c'était, à quelques variantes près, la répétition exacte du crime de la Old Compton Street...

Le sergent Kilpatch était un excellent policier, jeune et cependant sérieux. D'une force peu commune, fervent adepte de tous les sports, il avait fait merveille dans les bagarres ou dans les missions dangereuses. Une capture, une arrestation, voilà qui faisait son affaire, et plus d'une fois ses chefs l'avaient félicité pour son audace et sa témérité. Mais il fallait à Kilpatch de la besogne mâchée à l'avance. Arrêter un redou-

table bandit, le ceinturer, le mettre hors d'état de nuire, à la bonne heure! Mais se pencher sur un problème, se fatiguer les méninges pour deviner les mobiles d'un crime, pour retrouver les traces d'un criminel, c'était trop lui demander, et les grands manitous de Scotland Yard avaient commis une erreur indéniable en voulant faire un détective de ce solide et joyeux garçon...

Kilpatch n'était pas un sot. Il se rendait parfaitement compte qu'il n'était pas doué pour le rôle de limier. Il rédigea consciencieusement son rapport, en n'omettant aucun détail, mais en se gardant bien d'en tirer aucune conclusion, sauf celle qu'un enfant encore sur les bancs de l'école aurait pu tirer : à savoir que les deux crimes devaient avoir un seul et même auteur.

Puis il remit son travail à l'inspecteur dont il dépendait, et demanda à être dessaisi de l'enquête...

Après bien des conférences et des discussions, cette dernière fut confiée à Gerald Day... Gerald était un charmant garçon, au visage intelligent et qui semblait promis à un brillant avenir. Les vétérans de Scotland s'accordaient à lui reconnaître les plus solides qualités. Il avait passé par tous les échelons de la hiérarchie, était devenu inspecteur, et personne ne doutait, au Yard, qu'il ne s'arrêterait pas là.

Gerald était de famille aisée, et aurait pu choisir un autre métier que celui de policier. Il avait

reçu une éducation et une instruction soignées. Son père était un commerçant dont les affaires étaient prospères. Un de ses frères était avocat, l'autre, officier. Lui-même était destiné depuis toujours à la médecine. Mais il s'était pris soudain d'une véritable passion pour les enquêtes policières. Il avait enfin trouvé sa voie...

Gerald Day commença par le commencement. Il étudia soigneusement les deux rapports du sergent Kilpatch, se fit accompagner par lui au boarding house de Old Compton Street et à la maison meublée de Church Street, interrogea longuement les logeurs, inspecta, pour la forme et par acquit de conscience, les chambres des deux victimes, puis tenta de se faire une opinion.

L'assassin était-il un maniaque? Connaissait-il les victimes? Avait-il un grief particulier contre chacune d'elles, ou bien avait-il tué au hasard d'une rencontre? Sans doute, il devait être un habitué de Soho et devait avoir remarqué les deux femmes. Une chose était certaine : ses crimes étaient désintéressés. S'agissait-il d'une vengeance? L'homme avait-il opéré pour son propre compte, ou n'était-il que l'instrument d'une bande? A quoi rimaient ces lettres rouges dont il marquait le front de celles qui avaient le malheur de tomber dans ses griffes? Dans ses griffes était bien le mot de circonstance. L'homme, à chaque fois, avait étranglé, avait planté ses ongles dans la gorge des infortunées. Ses doigts

devaient être d'une force peu commune, car, dans les deux cas, l'autopsie avait révélé un écrasement total des cartilages du larynx.

Pourquoi l'homme tuait-il, ainsi, silencieusement? N'était-ce pas un fou? une sorte de fanatique moralisateur — la pire espèce de tous — qui s'était assigné la tâche de faire disparaître de Londres ce fléau honteux de la prostitution?

— Evidemment, songeait le jeune détective, ces lettres, ce T et cet S doivent avoir une signification précise. Mais laquelle?

Il y avait peu de chances pour que ce fût une signature : dans ce cas, les lettres n'auraient pas été différentes. Elles ne pouvaient pas non plus représenter les initiales des victimes. Alors?...

La tâche s'avérait difficile, car on lui avait confié l'enquête beaucoup trop tard. Toutes les traces, tous les indices susceptibles de lui fournir une piste étaient déjà complètement effacés. Pis encore : le meurtrier avait eu tout le temps matériel de prendre la fuite, et, en admettant que Gerald Day réussît à l'identifier, aurait-il jamais l'occasion de lui faire payer son forfait?

Les jours s'écoulèrent sans apporter de résultat appréciable. Gerald rôdait dans Soho, à l'affût d'une parole imprudente, d'une attitude compromettante, d'un aveu échappé au cours d'une beuverie, mais il n'arrivait à rien et commençait à désespérer... Cependant l'inspecteur était tenace et, d'autre part, il savait que le

hasard est un auxiliaire précieux, mais capricieux... Il continuait patiemment ses recherches, au ralenti, tout en s'occupant d'autres affaires moins ténébreuses, confiant en son étoile et en son flair proverbial...

III

Depuis quelque temps déjà, Gerald Day ne se sentait pas bien. Il faut dire que depuis son retour de la Grande Guerre, pendant laquelle il avait brillamment servi en qualité d'engagé volontaire — il avait à peine dix-sept ans — Gerald souffrait de rhumatismes qui se faisaient particulièrement sentir pendant la mauvaise saison. Le climat de Londres, brumeux et pluvieux, ne lui valait rien. Deux ou trois fois, ses chefs l'avaient envoyé en mission sur la Côte d'Azur française, et il ne pouvait s'empêcher d'envier le bonheur de ses collègues marseillais ou niçois qui travaillaient la plupart du temps sous un ciel sans nuages et un soleil radieux... Mais le service est le service, et il fallait bien que le détective s'accommodât de son sort... Quelque temps après avoir été chargé d'enquêter sur les deux mystérieux assassinats de Soho, Day fut pris d'une crise aiguë qui l'immobilisa durant quelques jours... Dès qu'il fut en état de se lever, il se fit conduire chez le docteur Ronald Hoxton.

C'était certainement l'un des médecins les plus populaires parmi les classes laborieuses ou pauvres de la capitale. Il avait une très haute idée de sa profession, qu'il considérait comme un véritable sacerdoce.

Ayant, il est vrai, une grosse fortune personnelle, le docteur exerçait le plus souvent son art sans demander un penny d'honoraires. De plus, il estimait que, favorisé par la destinée, il devait à ses malades, non seulement des soins physiques, mais également la plus grande sollicitude morale... Il était rare qu'un patient sortît de chez lui sans avoir un bon de médicaments gratuits et des paroles de consolation et de réconfort. Ses amis le grondaient parfois affectueusement et lui prédisaient une ruine proche s'il continuait ainsi. Mais le bon docteur se contentait de sourire... Il habitait, assez loin du centre, dans le quartier agréable de Kilburn, une petite villa, entourée d'un jardin, où il aimait à recevoir ses amis, quand il avait un moment de liberté, ce qui, malheureusement, était rarement le cas... Il y avait tant de souffrances à soulager, tant de détresses à secourir!... Son cabinet de consultation était installé dans un des quartiers les plus populeux de la grande ville, à Stepney, dans la Ben Johnson Street, entre Poplar et la Cité, et ne désemplissait pas. Toutes les après-midi, le docteur Hoxton prodiguait conseils et soins aux nombreux ouvriers ou employés des usines et des

docks. Sa réputation de philanthrope avait dépassé depuis longtemps les limites du quartier, et on venait le consulter de loin. Il avait été obligé de prendre un assistant, jeune médecin de grande valeur et qui partageait ses idées humanitaires. Le docteur Black adorait et respectait son patron, qui, peu à peu, se déchargeait sur lui de la besogne qui croissait tous les jours. Malgré l'aide que lui apportait le jeune homme, le docteur Hoxton ne trouvait jamais le moyen de rentrer chez lui avant huit ou neuf heures du soir, au grand désespoir de sa gouvernante, la fidèle Mrs Harder, dont il devait supporter l'affectueuse tyrannie, et qui parfois lui faisait des scènes épouvantables parce que son rôti était brûlé ou parce que le roastbeef qu'elle avait laissé mijoter avec tant de soin était devenu comme une semelle racornie... Black faisait de son mieux et souvent proposait à son patron de prendre quelques jours de repos, mais Hoxton hochait la tête et refusait obstinément d'abandonner ses chers malades.

— Je ne doute pas, mon cher Black, répondait-il à chaque objurgation du jeune homme, que vous saurez les soigner aussi bien que moi, mieux, peut-être, car je suis encore de l'ancienne école, mais, que voulez-vous? J'ai l'impression que je leur manquerais... Et puis, il n'y a pas que leurs corps à guérir...

Hoxton occupait encore une infirmière, Miss

Kay Barking, qui lui était toute dévouée. C'était une magnifique blonde, sportive, de famille aisée, et qui aurait pu, comme beaucoup d'autres jeunes filles modernes, s'occuper uniquement de golf ou de réunions mondaines. Mais elle aussi avait l'âme charitable. Elle exerçait d'ailleurs bénévolement ses fonctions, à la satisfaction absolue des deux médecins.

Elle révérait le docteur Hoxton, et avait pour Black les mêmes sentiments que Black avait pour elle... Sans se le dire, ces deux êtres s'adoraient... Hoxton contemplait avec bienveillance l'idylle qui se déroulait sous ses yeux et se promettait bien d'être leur témoin, le jour où ils se marieraient, car l'événement, pour lui, était dans l'ordre des choses...

Ce jour-là, Gerald Day sortit de chez lui, encore un peu endolori, s'appuyant sur une canne, et se fit conduire à Stepney...

— Quelle bonne surprise, Monsieur Day ! s'écria Miss Barking en l'apercevant. Vous n'êtes pas malade, au moins? s'enquit-elle en le voyant un peu pâle et marchant difficilement.

— Hélas ! si, Mademoiselle... Rien de grave, rassurez-vous, mais j'ai tout de même été assez rudement secoué... Est-ce que vous croyez que le docteur pourra me recevoir?

— Mais évidemment, Monsieur Day... Je vais dire au docteur Black qu'il prenne le premier

malade à passer, et je vais vous introduire directement chez le patron...

— Je vous remercie... Toujours aussi jolie et séduisante, Miss Barking...

— Allons, je vois que vous n'êtes pas si bas que vous voulez bien le dire... Et vous, toujours aussi complimenteur, Monsieur Day... On voit que vous avez longtemps séjourné en France...

— C'est même là que j'ai été récolter ces maudits rhumatismes... C'est d'ailleurs à ce propos que je viens consulter...

— Salicylate... repos... et surtout pas d'excès! riposta moqueusement la jolie infirmière...

— Quel bon vent vous amène, mon cher Gerald ? Vous vous faites rare comme les beaux jours... Mais, Dieu me pardonne, vous boitez!...

Hoxton examina consciencieusement son ami et déclara qu'avec un peu de chaleur et de repos, tout rentrerait promptement dans l'ordre.

— C'est facile à dire, répondit le jeune détective, mais vous savez, je n'ai guère le temps de me reposer... Avec mon sacré métier, je suis continuellement dehors, jour et nuit, et par tous les temps. Ce brouillard est mortel pour moi!...

— Demandez un congé de quelques semaines... Si vous voulez, je vais vous faire un certificat... Et partez sur la Riviera ou en Suisse italienne... Un peu de soleil, c'est souverain dans votre cas...

— Je ne demanderais pas mieux! Malheureu-

sement, il m'est impossible de quitter Londres en ce moment...

— Tant de travail, Gerald?... La chasse aux crimes? Mon Dieu, nous vivons à une époque terrible... Les journaux sont pleins de faits divers tous plus affligeants les uns que les autres... Mais tout cela provient surtout de la misère actuelle... Si vous saviez les détresses dont je suis chaque jour le spectateur!... Ah! si les hommes voulaient s'entr'aider! s'ils étaient un peu moins égoïstes! Si vous pouviez vous douter des confessions que je suis obligé d'entendre!... Hélas! mon cher Gerald, il y a des moments où je finis par désespérer... L'homme est incurable, mon cher... Physiquement, nous progressons tous les jours dans l'art de guérir, mais... moralement... ah! mon pauvre ami... Mais, à quoi bon philosopher? Et vous? êtes-vous content?

— A vrai dire, docteur, je suis extrêmement mécontent...

— Ah!

— Oui, je suis mécontent de moi-même... Est-ce la légère dépression physique qui influe sur mon intellect? J'ai l'impression très nette que je ne suis plus bon à rien... Les choses les plus simples m'arrêtent... Les affaires les plus banales me semblent tout d'un coup terriblement compliquées...

— Oh! oh! mais vous êtes sur le point de faire de la neurasthénie...

— Non, pas encore, répondit Day en souriant, mais j'avoue que je suis en train de suivre une ou deux affaires mystérieuses dont je ne suis pas près, je crois, de trouver la solution... C'est d'ailleurs ce qui m'empêche de demander un congé à mes chefs... Je ne veux pas qu'il soit dit que Gerald Day cherche à sauver la face en prétextant un mauvais état de santé...

— Balivernes que tout cela!... Quand on est malade, et vous l'êtes, on se soigne... Vous serez bien avancé quand vous serez à bout de forces... Et peut-on vous demander ce que sont ces affaires si mystérieuses? Vous savez que la criminologie m'a toujours intéressé au plus haut point... Si je n'avais pas tous mes malheureux à soigner, je crois bien que je me serais tourné du côté de la médecine légale... Là encore, d'ailleurs, que de travail à accomplir! que de progrès à faire!... Je pose en fait que neuf criminels sur dix ne sont pas aussi coupables qu'on veut bien le dire, et que, soignés à temps, ces meurtriers ou ces malfaiteurs, qui ne sont autres que des malades, auraient pu être sauvés, aussi bien dans l'intérêt de la société que dans le leur propre... Prévenir vaut toujours mieux que réprimer...

Day connaissait les théories du bon docteur Hoxton, pour les avoir entendues maintes fois. Il aimait et respectait infiniment son ami, mais il était fort sceptique quant à ses opinions sur la bonté des hommes, et sa profession lui per-

mettait de constater qu'il n'avait pas absolument tort quand il affirmait que l'homme est un animal incorrigible, que seule la crainte du châtiment peut retenir, incomplètement d'ailleurs, sur la voie du mal...

Il se contenta de sourire...

— Vous serez toujours le même utopiste, cher docteur. Mais je n'ai plus l'espoir de vous convertir, et puis, ce serait peut-être mal de ma part, de chercher à vous enlever vos illusions... Tenez, je vais vous raconter les affaires qui me tracassent en ce moment... Elles peuvent vous intéresser du double point de vue du médecin et du philanthrope... Qui sait même si vous ne pourrez pas me donner une idée?... J'avoue que, jusqu'à présent, j'y ai perdu le peu de latin que mes excellents maîtres ont réussi à me mettre dans la tête, quand j'usais mes fonds de culotte à Cambridge...

Et Gerald Day fit au docteur un récit complet et détaillé des meurtres de Cora Everton et de Margaret Hind...

Le docteur l'avait écouté avec un intérêt profond. Quand le détective eut terminé, Hoxton ne répondit pas tout de suite. Il resta un long moment à méditer, en aspirant à petites bouffées la fumée de son cigare.

— Savez-vous, dit-il enfin, que ces cas sont extrêmement intéressants? Le point de vue policier m'importe peu, mais le côté psychologique

de ces deux meurtres me paraît passionnant...

— Comment l'entendez-vous, docteur?

— Mon cher ami, il me semble évident que vous vous trouvez en présence d'un crime de maniaque, de fou...

— C'est un peu mon avis. Mais, d'autre part, je ne puis m'empêcher de penser que ce fou ne doit pas l'être autant que vous voulez bien le dire... Pour un fou, il semble, au contraire, avoir un cerveau remarquablement bien organisé. Remarquez avec quel soin il choisit le moment opportun pour assaillir ses victimes, avec quelle habileté il dissimule sa trace...

— Mon cher ami, vous confondez, je vois, intelligence et santé mentale... Supposez un homme, remarquablement intelligent, raisonnant sainement sur tous les sujets... Vous pouvez admettre cependant que cet homme, pour une raison ou pour une autre, ait le cerveau malade et que cette maladie, déjà déclarée ou simplement sur le point de se déclarer, se traduise par un besoin, par un désir, par une manie... Admettez que ce besoin soit celui de tuer... et de tuer des femmes... Compliquez même encore la question, et supposez que l'assassin s'attaque spécialement à des femmes de mauvaise vie. Comme, pour tout le reste, notre homme raisonne parfaitement, pourquoi ne ferait-il pas preuve de la plus grande sagesse et de la plus raffinée habileté dans l'exécution de ses crimes? Il y a des

fous logiques... Plus que nous ne pensons... Le point de départ peut paraître faux, insensé... Mais le fou peut ensuite agir logiquement.

— Aïe, ma tête!... Tout cela est bien trop subtil pour moi, docteur... Si vous continuez, je crois que le fou, ce sera moi... Non, je vois les choses beaucoup plus simplement... Je crois à un crime crapuleux... à une vengeance. Malheureusement, certains éléments me manquent. J'ai pensé que ces femmes appartenaient au même milieu, se connaissaient peut-être, qu'elles s'étaient rendues coupables d'une infraction à je ne sais quelle loi, quelle convention régissant ce milieu, et qu'elles ont payé soit une indiscrétion, soit une trahison...

— Soit... Cette hypothèse n'est pas absurde... Mais il me semble que les criminels appartenant à ces couches sociales sont, en général, moins désintéressés... Pourquoi n'en auraient-ils pas profité pour s'approprier l'argent de ces malheureuses? Il y a encore un point étrange : pourquoi l'assassin s'est-il amusé à peindre des lettres de l'alphabet sur le front de ces femmes?... C'est également ce détail qui me fait penser à un maniaque...

— Oui... fit Day rêveur... Il y a, dans ces deux affaires, des circonstances qui m'intriguent, des dessous qui m'échappent... Peut-être arriverai-je un jour à découvrir la vérité, mais je suis sûr d'avance que ce ne sera pas sans peine... Dans

tous les cas, l'assassin doit être loin, à l'heure actuelle... Il faudrait vraiment un hasard pour le pincer...

— Ne désespérez pas, mon vieux... Le hasard est grand... De plus, si ma théorie est la bonne, soyez tranquille, notre homme continuera ses exploits... C'est une des caractéristiques de la manie...

— Quoi donc?

— Mais, la continuité dans les idées... L'idée fixe, mon cher, l'idée fixe...

Quelques minutes plus tard, l'inspecteur, rassuré sur son propre état de santé, prenait congé du docteur Hoxton.

Il médita quelques minutes dans le taxi qui le ramenait à son domicile...

— Idée fixe... idée fixe... marmottait-il, tout cela est très joli, mais c'est ce brave docteur Hoxton qui en a une... Il y a des criminels comme il y a des honnêtes gens. Ce serait trop commode de vouloir excuser ces brutes par des déficiences mentales... D'ailleurs, quand ils sont pris, ces messieurs ne s'en privent guère... ou leurs avocats, du moins... Et puis... et puis... tout cela ne me regarde pas... Commençons par prendre le coupable... Le docteur Hoxton viendra ensuite expliquer que sa responsabilité est fortement atténuée et que l'acquittement s'impose... Mais ceci n'est plus mon rayon...

IV

Gerald Day, complètement rétabli, avait repris ses fonctions à Scotland Yard. On aurait dit que les mauvais garçons de Londres n'attendaient que son retour pour recommencer leurs exploits. Jamais la police n'avait eu à enregistrer autant de délits et de crimes. Jamais autant de banquiers véreux n'avaient levé le pied, jamais autant de maris jaloux n'avaient revolvérisé leurs épouses. Gerald Day était sur les dents, ainsi que ses autres collègues. De vacances, il ne pouvait être question en ce moment... Il était dans son bureau quand, un matin, le tintement aigrelet du téléphone vint le tirer de l'étude d'un dossier compliqué...

— Allo... Scotland Yard? Inspecteur Day?

— Lui-même... Qui est à l'appareil?

— Ici, inspecteur Kennedy, du 18e District...

— J'écoute... Qu'y a-t-il?

— C'est bien vous, mon cher collègue, qui êtes chargé de l'affaire des deux femmes étranglées dans Soho?

— Certainement... Du nouveau, Kennedy?

— Peut-être... Nous venons de découvrir un meurtre qui est assez dans la manière de votre... étrangleur... Venez vite!

— C'est bon... Le temps matériel d'arriver... A tout de suite...

La rapide voiturette de la police le déposa, vingt minutes plus tard, à proximité des docks de Surrey, au district N° 18, dans le quartier de Deptford. Le brouillard, ce matin-là, était particulièrement intense et donnait à la ville un aspect plus sinistre encore que de coutume. Les sirènes mugissaient sans arrêt sur la Tamise, les taxicabs et les autobus avançaient lentement, tous feux allumés, dans la brume... Une ombre bleue surgissait soudain, celle d'un Bobbie qui, le bâton à la main, s'époumonnait pour diriger le trafic... Les charretiers hurlaient chaque fois que leurs chevaux glissaient sur le pavé gras... Les maisons basses, délabrées, aspiraient et refoulaient sans cesse une foule de gens misérablement habillés s'agitaient comme des ombres chinoises sur un écran gris... Gerald Day frissonna...

— Quel horreur! Avec un temps pareil, je suis sûr de repiquer une crise. Décidément, il ne me reste d'autre ressource que de tâcher de me faire nommer aux colonies... Et quel quartier! Quelles masures! Le docteur Hoxton aurait fort à faire par ici...

L'inspecteur Kennedy l'attendait dans le bureau froid et poussiéreux du 18e District de police. C'était un homme aux cheveux grisonnants, aux traits ravagés, de carrure athlétique... Il était sur le point de prendre sa retraite après plus de trente ans de bons et loyaux services...

Après les congratulations d'usage et un échange de considérations sur le temps, Kennedy, accompagné de deux agents en uniforme, descendit l'escalier branlant du poste et pria Day de le mener dans une petite rue, proche de la Tamise et parallèle au fleuve...

— On a découvert un nouveau cas, dit-il d'une voix sourde... Il y a à parier cent contre un que c'est encore le même individu... Dites à votre chauffeur de tourner à gauche... Ensuite, ce sera la première rue, toujours à gauche... C'est dans Grove Street, au 16... Dans cette maison habitait une vieille femme de soixante-douze ans... Une Madame Dawson... la veuve d'un tourneur sur métaux... Elle était malade depuis fort longtemps, m'ont dit les voisins... d'une maladie incurable... un cancer, d'après ce que j'ai compris... Vous allez vois le taudis... Elle n'avait pas un penny vaillant... et vivait pour ainsi dire de la charité publique... Comme on ne l'avait pas vue sortir depuis deux jours, on s'est inquiété... Et ce matin, de bonne heure, on a enfoncé sa porte... Quand on est venu me prévenir, je suis, naturellement, accouru tout de suite. Il fallait

voir la foule grouillante et jacassante des commères. Enfin, la pauvre vieille avait été étranglée dans son lit. J'ai rarement vu spectacle plus hideux que ce corps décharné, cette face déjà amaigrie par la maladie, ravagée par la souffrance et, en même temps, crispée et noircie par l'étranglement... Sur son front, une grande lettre rouge : un C majuscule.

— Ah! Ah! nous y voilà, fit Day. N'avez-vous relevé aucune trace?

— Non, rien, moins que rien. Le meurtrier a d'ailleurs eu la partie facile. Songez qu'il n'a eu qu'à s'approcher de cette femme affaiblie par l'âge et la maladie. Il n'y a pas même de signe qu'elle ait opposé de la résistance. Ses vêtements nocturnes ne sont pas en désordre, son lit est bordé... Du reste, vous allez juger... Par terre, sur le carrelage, on ne peut voir aucune trace de pas. J'ai fait examiner les poignées des portes, dans l'espoir d'y relever des empreintes. Ah ouiche!... Il a tout prévu, celui-là!... C'est, dans tous les cas, du beau travail...

— Recevait-elle des visites? Avait-elle des parents?

— Oui... un fils qui navigue en ce moment sur un des bâtiments de la Home Fleet. Les seules visites qu'elle recevait étaient celles du médecin que des voisins charitables faisaient appeler parfois quand la pauvre Mrs Dawson souffrait trop.

Il paraît que, par moments, elle poussait de véritables hurlements...

— Oui, répondit Day pensif. Elle devait avoir un cancer... Je crois que dans les derniers mois qui précèdent la fin les souffrances sont intolérables... En somme, le meurtrier l'aura surtout délivrée...

Il monta, en compagnie de Kennedy, dans le taudis où le corps était allongé, en attendant que le fourgon municipal vînt l'enlever.

Deux voisines, pauvrement vêtues, veillaient le cadavre. Elles se levèrent à l'entrée des policiers. Day fit un rapide examen de la pièce et constata, comme son collègue l'avait fait, que le meurtrier n'avait laissé aucune trace de son passage. La serrure, même, n'avait pas été forcée.

— Quand le médecin est-il venu pour la dernière fois?

— Il y a cinq jours, monsieur... Il lui avait apporté un médicament qui lui avait fait beaucoup de bien... Il nous avait prévenus tous qu'elle allait bientôt mourir et que le plus tôt serait le mieux pour cette pauvre Mrs Dawson... C'était un calmant, qu'il avait dit. Et ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle est bien restée trois jours sans se plaindre une seule fois... Oh! notre médecin... c'est un grand savant et un brave homme...

Day sourit :

— Je devine qui c'est... N'est-ce pas le docteur Hoxton?

— Si, Monsieur, notre bienfaiteur à tous. Jamais il ne réclame un penny... Quand il va apprendre cette triste histoire, cela lui donnera un coup... Il était si bon avec Mrs Dawson...

— Bien, fit-il en coupant court, et autrement, personne n'est venu la voir?

— Si... nous, naturellement... On ne pouvait la laisser seule comme un chien, n'est-ce pas? Alors, en passant, on entrait pour voir si elle n'avait besoin de rien...

— Et quand êtes-vous entrées pour la dernière fois?

— Avant-hier soir, Monsieur l'Inspecteur, et hier, on voulait le faire aussi, mais la porte est restée fermée... Je me suis dit qu'elle dormait... Et puis, hier soir, j'ai trouvé drôle que son sommeil dure si longtemps... Alors, j'en ai parlé à Jimmy... Jimmy, c'est mon homme, Monsieur l'Inspecteur, un gars qu'a la décision prompte. « Faut ouvrir la porte tout de suite », qu'y m'a dit. Comme Jimmy est ajusteur chez Ruston and Cross, les grands métallurgistes, vous pensez bien qu'y avait pas besoin de serrurier... Et puis, quand on a vu de quoi y retournait, alors Jimmy est allé en vitesse au district...

— Comment entriez-vous, d'habitude, chez Mrs Dawson?

— Elle était le plus souvent couchée, la pauvre vieille, mais quand on appelait, elle se levait et elle ouvrait. Je lui ai souvent dit qu'elle ferait

mieux de laisser sa clé sur la porte, vu que ce serait plus facile pour tout le monde, et comme y a pas de voleurs dans la maison... Et puis, dites-moi, qu'est-ce qu'on aurait bien pu lui prendre? fit-elle en désignant du doigt le misérable mobilier qui ornait la pièce. Tout de même, il y a des gens qui ont du vice sur terre!... Une pauvre femme malade qui n'avait jamais fait de mal à personne!... Pourquoi s'attaquer à elle... et sauvagement, comme ça? Vous croyez qu'il ne mérite pas d'être pendu, celui-là?...

Day écoutait, sans l'entendre, le bavardage de la voisine. Il était perdu dans une profonde rêverie. Une fois de plus, le maniaque avait supprimé un être vivant. Car il ne pouvait plus en douter, il s'agissait bien d'un maniaque. Le docteur Hoxton avait vu juste. Et sa théorie à lui, Day, était réduite à néant. Cette femme âgée, pauvre, quittant à peine son grabat, impotente, ne pouvait évidemment pas avoir appartenu au milieu, au fameux milieu où il espérait retrouver le coupable... Il ne pouvait être question d'une vengeance... Et toujours le même désintéressement chez l'assassin. Quelques menues pièces de monnaie étaient encore étalées au fond d'un tiroir entr'ouvert. Cette fois, la victime appartenait à une classe sociale très humble, mais tout ce qu'il y avait de plus régulière, et, cette fois encore, le criminel avait tenu à marquer sa victime d'une lettre différente...

— Il faudra tout de même le capturer avant qu'il n'ait épuisé l'alphabet, sinon nous n'avons pas fini d'entendre parler de lui! songea le jeune inspecteur, tandis qu'un sourire fugitif s'esquissait sur sa lèvre.

Une troisième voisine parut sur le seuil, traînant par la main un marmot barbouillé. Elle s'arrêta net en voyant les deux inspecteurs et l'enfant commença à pleurer. Day, qui adorait les enfants, s'approcha de lui et l'apaisa.

— Que tiens-tu de beau?

— Un livre d'images, fit le bambin rassuré et mis en confiance par le sourire bienveillant de l'inspecteur. Tu vois, Monsieur, ça c'est le méchant loup... et puis ça le petit Chaperon Rouge... Attends, je vais te montrer aussi le petit garçon perdu dans la forêt... Et ça c'est le géant qui voulait le tuer... Regarde son nez... Oh! j'ai vu l'autre jour un monsieur, il avait le pareil... grand, grand et pointu!... Juste comme le géant...

Gerald Day avait sursauté. Il prit l'enfant par la main et, lui montrant une pièce d'un schilling, il lui dit :

— Comme tu es bien gentil, je vais te donner ce bob pour t'acheter du chocolat.

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie.

— Mais, reprit Gerald, il faut que tu me dises où tu as vu le Monsieur au grand nez.

— Ici, Monsieur, dans l'escalier...

— Tu en es sûr?

— Mais oui, même j'ai bien ri... parce qu'il ressemblait tellement au géant...

— Et quand cela, mon petit?

— Ah!...

L'enfant hésita. Il semblait faire un gros effort de mémoire. Day paraissait extrêmement nerveux. Kennedy regardait son collègue avec étonnement.

— Voyons, rappelle-toi... Cherche... Hier?

— Non, sûrement pas hier... j'étais à l'école...

— Alors, avant?

— Oui, Monsieur, maintenant, je sais, c'était le jour avant... j'avais pas été à l'école...

— Parce que mon mari était malade, compléta la mère. Alors je n'ai pas pu conduire le petit...

— Qu'en pensez-vous, collègue? demanda Kennedy en sortant.

— Rien pour l'instant... Il faut que je rentre chez moi et que je m'isole pour réfléchir en toute tranquillité. Vous faites le nécessaire, n'est-ce pas, Kennedy?

— Vous pouvez y compter. D'ailleurs, c'est à moi que le travail incombe. La chose s'est passée dans mon district, n'est-ce pas?

— Certainement, mais je vous serais obligé de bien vouloir me faire parvenir un double de votre rapport. Ce n'est pas très réglementaire mais cela me facilitera la besogne.

Gerald se fit reconduire chez lui et s'enferma dans son appartement. Il commençait à voir, à

entrevoir plutôt, une légère, bien légère lueur dans les ténèbres.

— Si Jack l'éventreur n'était pas mort depuis vingt ans, je pourrais croire que c'est lui qui aurait modifié sa façon de tuer... Appelons-le X... l'Etrangleur... Ainsi, voici trois crimes commis dans des conditions à peu près identiques. Dans deux cas, on a aperçu un homme ayant un nez anormal... Voilà qui me mettra peut-être sur la voie... Mais que peut signifier le C?

V

Gerald Day médita jusque vers midi. Des tiraillements d'estomac lui rappelèrent impérieusement qu'il était l'heure de déjeuner. Il alla dans une petite brasserie alsacienne de White Chapel, où la choucroute et la bière étaient fameuses. Malgré le régime que lui avait recommandé le docteur Hoxton, il ne put résister à la tentation d'achever son repas par un petit verre de prunelle de la région de Ricqwichr... Et c'est d'une humeur excellente qu'il franchit, vers deux heures de l'après-midi, le vieux portail massif de Scotland Yard. Il s'installa dans son bureau, fit un rapport circonstancié dans lequel il donnait un raccourci des trois affaires, en faisant ressortir les analogies rencontrées dans les trois cas, puis il se rendit chez le grand chef, avec lequel il eut une longue conférence...

Une dizaine d'agents subalternes, de piquet au Yard, reçurent, vers quatre heures de l'après-midi, la mission pour le moins curieuse d'aller enquêter chez tous les marchands d'accessoires

de théâtre et d'articles de cotillon, pour savoir à qui ils avaient vendu de faux nez de carton, dans les derniers temps... Chaque agent reçut, bien entendu, un district différent... D'ailleurs, presque tous ces commerçants, et ils n'étaient pas nombreux, étaient installés dans la Cité, de sorte qu'on pouvait compter sur des résultats rapides... Les agents revinrent le soir avec, chacun, une liste de noms, mais le résultat final fut nettement décevant... et Day reperdit son sourire...

Quoi qu'on raconte, les crimes sont plutôt rares à Londres. Evidemment, il s'en commet, comme dans toutes les grandes villes du monde, mais les lois anglaises sont strictes et la répression est sévère, de sorte que Messieurs les assassins y regardent à deux fois avant de supprimer un de leurs semblables. Ils savent que s'ils sont pris, rien ne pourra les sauver de la cravate de chanvre... On ne tue donc, dans la vieille Angleterre, que si l'on est sûr de l'impunité...

Il fallait, par conséquent, que l'auteur des trois crimes sur lesquels enquêtait Gerald Day crût avoir bien pris ses précautions, puisqu'il récidivait tranquillement, en imprimant à chaque fois la marque de son génie malfaisant sur le front de ses victimes...

Day avait téléphoné à son collègue Kennedy pour le prier de ne pas livrer à la publicité le

troisième meurtre, mais il s'y était pris trop tard : déjà les reporters étaient passés...

L'émotion fut grande dans la Presse. De grands journaux, impartiaux et sérieux, comme le « Times » ou le « Daily Mail », se contentèrent de reporter les faits, sans les commenter. Le « City Journal » fit observer que, décidément, les crimes se multipliaient à Londres d'inquiétante façon et qu'il faisait confiance à la police la plus réputée du monde pour mettre fin à ce désordre inadmissible...

Un hebdomadaire à tendances moralisatrices en profita pour déplorer l'abaissement des mœurs et pour dénoncer l'irréligion, cause de tous les malheurs. Mais, certaines petites feuilles, vivant plus ou moins de chantage, entreprirent une campagne violente contre le Yard et contre quelques fonctionnaires haut placés de la police dont elles avaient à se plaindre.

Le journal du parti de l'opposition fit naturellement chorus et demanda des révocations et des changements dans le personnel dirigeant. Bien entendu, pour ne pas en perdre l'habitude, le « Daily Record » publia une série d'articles, exhumant de vieilles histoires, rappelant des crimes anciens restés impunis, démontrant l'incapacité de la police en cette occasion comme en tant d'autres et concluant par la nécessité absolue d'une épuration générale de Scotland Yard. Sir Austin Chandos se sentit visé. Cet ancien

militaire, mis à la tête du Yard plus en raison de ses services guerriers que de ses qualités administratives ou policières, avait encore le sang chaud. Il le prouva en adressant une provocation au signataire de ces lignes, qui battit piteusement en retraite et s'excusa publiquement. L'honneur de Sir Austin était sauf, mais l'amour-propre de Scotland Yard n'était pas encore satisfait. C'est ce que fit remarquer avec une délicieuse courtoisie Quentin Mac Donnell, le célèbre polémiste du « Manchester Herald ».

Il y eut de longs et importants conciliabules dans le vieux bâtiment du Yard. Il n'en sortit pas grand chose, sauf l'expression du mécontentement de Sir Austin et l'aveu de l'impuissance de son administration...

Gerald Day, pourtant, ne se donnait pas encore pour battu. On le vit errer dans tous les quartiers de Londres, dévisageant les passants dans les rues, dans les voitures du Métropolitain, aux abords des gares, dans les cinémas même, avec l'espoir chimérique de tomber sur l'homme au nez difforme... Bien entendu, il en fut pour ses frais...

Il revint alors à une méthode plus raisonnable et recommença à faire travailler sa substance grise. Ses collègues affectaient de rire de l'histoire des nez monstrueux et prétendaient qu'il ne s'agissait là que d'une simple coïncidence. Day, lui-même, se demandait si les trois crimes

avaient bien été commis par une seule personne. Rien ne prouvait, après tout, que le premier crime, décrit dans les journaux avec force détails, n'avait pas servi d'exemple à des imitateurs...

Un soir, décidé à se distraire et à chasser de son esprit toute question de service, il reprit le chemin de son club, le Willis Night Club, où il n'avait pas été depuis longtemps. Il y fut, naturellement, reçu avec transports par ses nombreux amis et, naturellement aussi, on l'accabla de questions sur son activité, de sorte que le malheureux Gerald commençait presque à regretter son inspiration. Il se réfugia dans la salle de billard. A son arrivée, l'un des joueurs l'accueillit par un cri de surprise :

— Gerald! Du diable si je pensais vous trouver ici!... Et ces rhumatismes?

— Aussi bien que possible, Docteur, grâce à votre régime... Mais moi aussi, je m'étonne de vous trouver ici...

— Que voulez-vous, mon cher, il faut bien s'accorder une petite distraction de temps à autre, et celle-ci est excellente... C'est presque un sport... le seul, hélas, que je puisse pratiquer, à mon âge et avec mes occupations.

Gerald contempla le jeu pendant quelques instants. Un superbe six-bandes, exécuté de main de maître par le docteur Hoxton, provoqua son admiration...

— Hé! hé! fit le docteur en redressant sa taille voûtée, vous voyez qu'on n'est pas encore tellement rouillé... Encore cinq minutes, Gerald... il me reste une vingtaine de points à faire... Ensuite, je serai tout à vous... nous bavarderons un peu, si toutefois vous n'avez rien de mieux à faire...

L'instant d'après, confortablement installés dans de vastes fauteuils de cuir où ils disparaissaient presque entièrement, le docteur Hoxton et Gerald Day devisaient amicalement. La conversation, en dépit des efforts du détective pour la détourner sur un autre objet, roula naturellement sur les trois crimes mystérieux...

— J'ai lu le récit du crime de Grove Street... C'était une de mes malades, savez-vous...

— Je le savais, Docteur... J'ai d'ailleurs eu l'occasion de constater que vous étiez populaire dans ce quartier de misère... On parle de vous comme d'un saint homme...

— On exagère, comme toujours, protesta le médecin... Voyons, mon cher ami, pourquoi ne ferais-je pas mon possible pour atténuer les souffrances de ces pauvres gens? N'est-ce pas mon métier?

— Si, Docteur... mais c'est justement parce que c'est votre métier, c'est-à-dire votre gagne-pain, que tout le monde trouve votre désintéressement total si admirable...

— Tout de suite les grands mots!... Vous savez

aussi, Gerald, que je suis riche et que cette richesse ne m'a coûté grand mal, puisque je la tiens de mon père... J'en ai plus qu'il ne m'en faut pour vivre... et je ne me prive de rien, vous savez... mais, comme je n'ai pas d'héritier direct ou indirect, je n'emporterai pas mes banknotes dans la tombe... alors, autant en faire profiter les malheureux... et c'est incroyable ce qu'il y en a...

— De quel mal souffrait donc la pauvre vieille Mme Dawson?

— D'un cancer... Elle était tout près de la fin et ses souffrances étaient devenues intolérables... Je ne pouvais plus lui donner autre chose que de la morphine... Voyez-vous, Gerald, je regrette que nos lois soient si stupides... Ne vaudrait-il pas cent fois mieux avoir le droit d'abréger le supplice des malheureux qu'il n'y a plus d'espoir de sauver? Je vous assure que j'ai plus d'une fois eu la tentation de donner à de pauvres incurables une dose un peu trop forte de somnifère... Je me suis arrêté à temps, parce qu'après tout je ne tiens pas à finir mes jours au bout du gibet, et qu'en disparaissant prématurément — ici, le docteur Hoxton sourit malicieusement — je ne pourrais plus soulager la misère humaine autour de moi... Mais dans le cas de Mrs Dawson, si je connaissais le meurtrier, je vous affirme que je le féliciterais... Il l'a véritablement délivrée...

— De sorte que vous, Docteur, en lui prolon-

geant ses jours autant que vous l'avez pu, vous avez été, au contraire, un criminel...

— Ma foi, mon cher, je ne suis pas très loin de le penser... Mais soyons sérieux.... Où en êtes-vous de votre enquête, Gerald?

Le détective prit un air piteux :

— Pas très loin, Docteur... Je piétine sur place... Tout me paraît à la fois simple et compliqué. Ces lettres rouges, ces nez monstrueux et chaque fois de formes différentes me déconcertent. Un moment j'avais cru pouvoir me baser sur vos hypothèses, et j'avais échafaudé tout un plan, qui, d'ailleurs, ne me livrait pas le coupable, et puis, tout s'est effondré net...

— Comment cela?

— Eh bien, j'avais adopté votre théorie de l'idée fixe, d'ailleurs exactement comme vous me l'aviez exposée... Je m'étais arrêté au maniaque, au sadique tueur de femmes. Le fait que Cora Everton et Margaret Hind étaient des femmes de mœurs légères me faisait espérer que c'est dans ce monde-là que je devais circonscrire mes recherches, et puis... patatras... voilà que la nouvelle victime est une femme âgée, malade et de vie irréprochable... Si bien que, si notre homme est un tueur de femmes, il s'attaque à n'importe laquelle, ce qui est évidemment un indice, mais ce qui étend, par contre, terriblement le champ d'investigations...

Hoxton hocha la tête.

— Ce que vous dites est peut-être exact, mon cher ami. J'ai d'ailleurs réfléchi, l'autre jour, après votre départ, aux détails que vous m'avez donnés... Je tiens, comme vous le savez, pour l'hypothèse d'un fou et j'ai eu une idée qui aurait pu être bonne et vous aider dans vos recherches... malheureusement, ajouta Hoxton en riant de bon cœur, elle n'a donné aucun résultat : j'ai fait rechercher, par des confrères à moi, si on n'avait pas signalé, dans ces derniers temps, des évasions d'aliénés...

— En effet, c'était une idée... et je ne me pardonnerai pas de ne pas l'avoir eue moi-même...

— On ne saurait songer à tout, mon cher vieux, même quand on est un détective aussi habile que vous. Mais j'ai une autre idée que je vais vous donner. Oh! elle vaut ce qu'elle vaut, et elle ne pourra vous servir que de directive. L'assassin, nous l'avons vu, tue, mais ne vole pas. Donc, il a de l'argent. Du moins, c'est à supposer. Il faudrait peut-être rechercher dans la classe aisée... tâcher d'apprendre si, dans une famille quelconque, il n'existe pas un oisif, malade cérébralement... Je sais bien que c'est là une tâche quasi surhumaine, d'autant que les familles bourgeoises sont très fermées et ne tiennent pas à dévoiler des secrets de cette nature, même si elles sont au courant. Et pourtant, c'est presque de la complicité... Mais franchement, on ne saurait demander à une mère de trahir son

fils ou à une épouse de dénoncer son mari... Non, à tout bien considérer, je crois que mon idée n'est pas fameuse... Maintenant, nous raisonnons, à mon avis, peut-être avec un peu trop d'assurance... Qui prouve, en effet, que les hommes aux grands nez ne se sont pas trouvés là par un pur hasard? Qui sait même si ce n'est pas une femme qui a commis ces crimes?

A ce moment, un petit groom, vêtu d'un uniforme bleu sombre, vint avertir Gerald Day qu'un gentleman le demandait à l'appareil. Le détective ne put réprimer un vigoureux juron.

— Damned! ils ont juré de ne pas me laisser une minute de repos...

Quand il revint, au bout d'un instant, il avait un air songeur...

— Du nouveau? s'enquit le docteur.

— Oui... et voyez comme les choses sont bizarres : on me téléphone du Yard pour m'annoncer que le chimiste de la police vient de déposer son rapport...

— Et alors?

— Eh bien, les lettres rouges ont été tracées avec un bâton de rouge à lèvres. Notre savant est très précis, puisqu'il nous donne même la marque du parfumeur. C'est du rouge de chez Goubihant, le fameux parfumeur parisien.

— Ah! ah!

— Et dans ce cas-là, votre toute dernière sug-

gestion prendrait corps, et il se pourrait bien que le coupable soit du sexe féminin...

Day resta pendant quelques minutes plongé dans ses pensées, pendant que le docteur lampait à petites gorgées le whisky de bonne marque que tout club londonien qui se respecte sert à ses membres...

— Une femme... pourquoi pas? Pourtant, une femme a rarement une main aussi puissante que celle qui a étranglé... Et ces hommes aux nez phénoménaux... car je ne renonce pas à cette idée... seraient-ce des femmes déguisées en hommes?

— Tout est possible, Gerald, encore que j'avoue que ce serait bien extraordinaire... Mais avec des fous, il faut s'attendre à toutes les extravagances... puisque, justement... ils sont fous...

VI

L'affaire de Grove Street avait été classée, comme les deux précédentes. Les recherches avaient été vite abandonnées, car, en vérité, le criminel n'avait rien laissé derrière lui qui pût le trahir.

Le seul résultat tangible avait été un renforcement des rafles et la découverte d'un certain nombre de malfaiteurs recherchés pour d'autres méfaits, ainsi que l'expulsion de quelques étrangers indésirables. Ceci, bien entendu, ne faisait pas l'affaire de Gerald Day qui, pour la première fois depuis longtemps, subissait coup sur coup trois échecs retentissants... Il était profondément mortifié et attendait, avec impatience, le moment de prendre sa revanche...

Le docteur Hoxton, qu'il avait revu à plusieurs reprises, lui avait répété sa conviction que le fou, encouragé par l'impunité et cédant à son idée fixe, recommencerait bientôt à faire parler de lui...

Et les prédictions du docteur ne tardèrent pas à se réaliser.

Trois semaines environ après la clôture de l'enquête, on signala un nouvel exploit du monstre. On découvrit, un beau matin, au petit jour, le cadavre d'un jeune homme, affalé sur un banc dans Battersea Park. La victime avait été étranglée, comme l'avaient été Cora Everton, Margaret Hind et la veuve Dawson et, comme les trois précédentes, la nouvelle victime portait une lettre peinte en rouge sur son front. Cette fois, c'était un T.

La découverte de ce nouveau meurtre produisit une grande sensation dans le monde de la police et dans le public. Pour la première fois, le dangereux maniaque opérait sur un représentant du sexe fort et, pour la première fois aussi, il choisissait comme théâtre de ses crimes un quartier moins populeux, moins pauvre...

Dès lors, les gens des districts aristocratiques commencèrent à trembler.

Qu'allait-il advenir, Seigneur, si l'on n'était même plus en sûreté dans les quartiers aristocratiques et calmes?

Scotland sortit de son apathie et, malheureusement aussi, le « Daily Record », qui recommença sa campagne et fit procéder à sa propre enquête par un détective privé... C'était là un défi que le Yard se devait de relever... D'ailleurs, les deux enquêtes, l'officieuse et l'officielle, ne

donnèrent pas plus de résultats l'une que l'autre... Day travaillait d'arrache-pied. Il releva de nombreuses traces de pas dans l'allée du parc, mais elles étaient nombreuses, entremêlées à souhait et la pluie et le brouillard avaient achevé de les confondre... La victime présentait les mêmes symptômes que les trois femmes : il ne semblait pas avoir opposé la moindre résistance à son agresseur. Le meurtrier avait dû le mettre en confiance, s'asseoir à ses côtés, entrer en conversation et puis soudain, au moment où le malheureux s'y attendait le moins, il avait dû lui planter ses redoutables griffes dans la gorge...

L'autopsie révéla que le jeune homme était atteint d'une terrible maladie, la tuberculose, qu'il était arrivé au dernier stade du mal, et que, selon toute vraisemblance, il n'avait plus que quelques mois à vivre. On retrouva, intact, son portefeuille, qui contenait un peu d'argent et des pièces d'identité. C'était un étudiant, nommé Jack Cols, venu de province, pour achever ses études de médecine...

Une lettre, à lui adressée, permit de trouver son adresse à Londres. Il vivait dans une petite pension pour étudiants du côté de Clapham. Ce fut à peu près tout ce qu'on put savoir...

Sans se soucier des attaques de la Presse, Day menait patiemment son enquête. Il avait fini par adopter définitivement l'hypothèse que l'auteur

des crimes était une femme, mais homme ou femme, le coupable courait toujours...

Une seule chose était certaine : les victimes étaient toutes pauvres, ou malades, ou appartenaient à une classe modeste de la population. Elles devaient connaître plus ou moins l'assassin, car, dans aucun cas, elles n'avaient cherché à se défendre. Enfin, le meurtrier se montrait aussi éclectique dans le choix du quartier que routinier dans sa méthode criminelle. Il devait également attacher une signification encore inconnue, mais qu'on découvrirait peut-être avec un peu de perspicacité, aux lettres qu'il traçait avec son bâton de rouge de chez Goubihant...

Gerald Day avait beau essayer de tirer une conclusion de ces divers éléments, il sentait bien qu'il n'arriverait à rien... Il résolut d'aller trouver, une fois encore, son vieil ami le docteur, qui avait jusqu'alors, fait preuve d'une certaine sagacité et qui, peut-être, lui donnerait un conseil... D'un autre côté, il était profondément vexé à l'idée d'avouer son impuissance. Mais il fit abstraction de tout amour-propre et se présenta au cabinet de Ben Johnson Street...

Ce fut Miss Barking qui le reçut.

— J'ai bien peur, lui dit-elle, que vous ne soyez obligé d'attendre, cher Monsieur Day, lui dit-elle avec son charmant sourire, vous tombez mal aujourd'hui... le docteur est particulièrement occupé... Je ne pourrai certainement pas

vous introduire avant une bonne heure... Le docteur Black, lui-même, a une foule de malades...

— Cela ne fait rien, Miss Barking, je ne suis pas très pressé...

— Dans ce cas, tout est très bien... Je vais vous faire passer dans un petit salon où vous ne serez dérangé par personne... Vous y trouverez des journaux et des revues...

— Vous êtes la plus aimable et la plus charmante des infirmières, Miss Barking, et je souhaiterais presque d'être malade pour avoir le bonheur d'être soigné par vous...

— Et vous, vous n'êtes qu'un vil flatteur, répondit la jeune fille en le menaçant gentiment du doigt...

Le détective pénétra dans un petit salon attenant à la grande salle d'attente et s'installa dans un fauteuil confortable après s'être emparé du « Strand Magazine » qui traînait sur la table. Il se plongea dans la lecture de cette antique revue et s'absorba dans la lecture d'un roman policier signé d'un auteur connu.

Il s'agissait d'un crime mystérieux, commis par un personnage introuvable...

— C'est tout à fait mon cas, murmura Day en souriant, seulement le détective hollandais finira par retrouver son coupable, grâce à des cendres de cigarettes ou à une tache de sang, et surtout grâce à son extraordinaire puissance

de raisonnement... Que ne puis-je en dire autant? Non, vraiment, ces romans policiers sont ridicules et donnent au public certaines idées de la police qui ne correspondent nullement à la réalité, si bien que, lorsque, nous autres, les vrais policiers, nous échouons, on nous traite d'imbéciles ou d'incapables... Ce serait vraiment trop facile s'il suffisait de s'entourer d'un nuage de fumée, de s'armer d'une loupe... Un raisonnement, deux déductions, et voilà... le coupable est pris...

Day haussa les épaules. Dans un mouvement d'humeur, il rejeta le magazine et se leva pour se dégourdir les jambes. Il arpenta la pièce et consulta sa montre : il y avait plus d'une heure qu'il attendait. Il songea un instant à s'en aller. Après tout, il pouvait revenir le lendemain. Au point où il en était, vingt-quatre heures de plus ou de moins ne jouaient aucun rôle... Pourtant, ce serait dommage d'avoir attendu si longtemps pour rien... Et puis, si... vingt-quatre heures pouvaient avoir de l'importance... Qui sait si le docteur, au cours de la conversation, n'allait pas, soudain, lui donner une idée, l'aiguiller sur une voie nouvelle, qui serait la bonne... Ah! comme il enviait tous ces gens qui exerçaient une profession, difficile et pénible, sans doute, dangereuse parfois... mais où, du moins, tout était net, précis, déterminé à l'avance...

Certes, le docteur Hoxton risquait sa vie en

soignant un malade dangereux... il pouvait, par suite d'un mouvement maladroit, s'infecter un doigt, se brûler en manipulant du radium... mais ces cas étaient rares, heureusement, et neuf fois sur dix, il savait exactement ce qu'il avait à faire pour guérir son patient... tandis que lui, Day, non seulement il risquait une vengeance ou un coup de revolver, mais il était obligé de se creuser le cerveau pour découvrir la vérité ou, souvent aussi, pour ne rien trouver du tout... Quant à la rémunération, pouvait-on même comparer?... Des médecins, des chirurgiens peuvent devenir millionnaires, des policiers, jamais...

Day marchait de long en large... l'heure s'avançait... Non, il n'allait pas attendre plus longtemps... Son pied heurta soudain un objet. Il se pencha et vit sur le tapis un petit tube métallique brillant qu'il ramassa d'instinct.

C'était un petit tube à rouge, pour les lèvres. Gerald, en l'examinant de plus près, vit la marque gravée sur le métal et tressaillit : le tube sortait de chez Goubihant... Machinalement, il l'ouvrit et fit sortir le bâton de rouge : il était exactement de la même couleur amarante que les lettres qu'il avait observées sur les fronts des victimes de l'Etrangleur ou... de l'Etrangleuse...

Gerald se rassit, tenant entre ses mains le petit accessoire de beauté féminine et resta songeur...

Puis il haussa les épaules...

— Je deviens fou, à mon tour, se dit-il... Combien de femmes à Londres usent-elles de ce même rouge?... C'est une marque un peu chère, évidemment... et qui s'adresse à une certaine classe de femmes... quoiqu'il y ait pas mal d'ouvrières ou d'employées qui se passeraient plutôt de manger, mais qui se croiraient déshonorées si elles achetaient autre chose que de la parfumerie française... la première du monde, paraît-il... Que devient le « Buy British » dans tout cela?... Ce tube a du tomber du sac d'une coquette... Il serait tout de même intéressant de savoir à qui il appartient, mais là encore, cela va être la bouteille à encre pour le trouver... L'étourdie qui l'a perdu ne saura d'ailleurs pas où et elle l'aura remplacé en s'apercevant de sa perte... En tout cas, c'est certainement aujourd'hui... car le salon doit être balayé tous les jours... Day jeta un nouveau coup d'œil sur sa montre :

— Six heures déjà... je crois que j'aurai bien perdu mon temps... Je tâcherai de voir Hoxton ce soir au club...

VII

Gerald sortit doucement du petit salon et se dirigea vers la salle qui servait de bureau à Miss Barking.

— Chère Miss Kay, lui dit-il avec son sourire habituel, je commence à perdre patience. J'ai l'impression que je ne pourrai plus être reçu aujourd'hui par le docteur... C'est terrible, un homme occupé comme cela...

— Oui, c'est effrayant, Monsieur Day! Vous ne pouvez pas vous figurer à quel point le docteur Hoxton travaille. Aujourd'hui, en particulier, il y avait encore plus de monde que de coutume... Moi-même, je n'ai jamais eu autant de pansements à faire, d'instruments à flamber... Et le docteur Black a reçu beaucoup de monde, lui aussi...

— Eh bien, Miss Barking, je vais vous demander un petit service. J'aurais bien voulu voir le docteur Hoxton, mais je me rends véritablement compte que je m'y suis mal pris... J'aurais dû lui demander un rendez-vous par téléphone...

Alors, comme ce que j'ai à lui communiquer est tout de même assez urgent, je voudrais que vous lui disiez que je serai, à tout hasard, ce soir, au club... Après une journée aussi remplie que celle-là, je pense qu'un peu de distraction ne peut être que salutaire au docteur... Puis-je compter sur vous, Miss Barking, pour le lui dire ?

— Bien entendu... D'ailleurs, le docteur sera désolé que vous ne puissiez l'attendre... Il a toujours, je le sais, grand plaisir à vous voir... Ce qui est navrant, c'est que vous ayiez perdu autant de temps pour rien...

Day sourit et prit un air énigmatique :

— Eh bien! voyez-vous? Miss Barking, je me demande si j'ai vraiment perdu mon temps...

— Comment cela?

— En attendant, en vain d'ailleurs, le docteur Hoxton, j'ai fait, tout d'un coup, une découverte qui aura peut-être des conséquences considérables pour l'enquête que je poursuis depuis si longtemps, avec un succès... hum!... mettons... tout à fait relatif!...

— De quoi s'agit-il, Monsieur Day? De quelle enquête?

— Oh! c'est une affaire très compliquée, qui se compose, en réalité, de trois affaires... de trois meurtres... pour le moment, du moins. Il s'agit des femmes et de ce jeune homme qu'on a trouvé étranglés dans des circonstances mystérieuses...

— Ah oui! je me souviens... C'est une histoire

qui a fait assez de bruit... Et c'est vous, Monsieur Day, qui êtes chargé de trouver le coupable, cet étrangleur...

— A moins que ce ne soit une étrangleuse, chère Miss Barking... car le beau sexe a aussi ses monstres, soit dit sans vous offenser... Oui, c'est moi qui suis chargé de cette tâche assez ingrate, mais... comme je vous le disais, je crois avoir fait un pas en avant...

— Et c'est ici, dans le salon du docteur Hoxton, que votre esprit s'est illuminé brusquement?

— Parfaitement... Au fait, j'ai fait une trouvaille, par terre...

Et le détective tendit à la jeune fille le bâton de rouge qu'il avait ramassé...

— Entre nous, ce ne doit tout de même pas avoir appartenu à une cliente absolument dénuée de tout... Voyez, c'est du rouge de bonne marque française...

Miss Barking avait pris vivement le petit tube chromé, l'avait inspecté rapidement et... brusquement, elle s'appuya contre la muraille... Gerald nota, non sans étonnement, qu'elle était d'une pâleur mortelle. Elle tremblait de tous ses membres. Ses lèvres s'agitaient convulsivement, mais elle n'arrivait pas à prononcer le moindre mot...

— Voyons, Miss Barking, que se passe-t-il? Vous paraissez terriblement émue... Vous sentez-vous mal à votre aise?

L'infirmière fit un signe de tête affirmatif...

— Serait-ce, reprit le détective, que ce tube vous appartient et que la joie de le retrouver vous émeuve à ce point?...

Peu à peu, Miss Kay retrouvait sa présence d'esprit. D'une voix encore mal assurée, elle répondit :

— Oui, oui... le tube est à moi... Où l'avez-vous trouvé? Dans le salon, vous dites?... Il est à moi... je vous remercie... et elle fit le geste de mettre le tube dans son sac, mais Day, d'un geste rapide, le lui avait repris...

— Je regrette, Miss Barking, mais je conserve cet objet...

— Mais, puisque je vous dis qu'il est à moi...

— Peu importe, je le garde... parce que...

— Je vous en prie, Monsieur Day, rendez-le moi, je suis si contente de l'avoir retrouvé...

— Non, ma chère amie, répondit Day avec une nuance de froideur dans la voix... je le garde... admettons que je veuille avoir un souvenir de vous...

La physionomie de la jeune fille était devenue étonnante à voir. Ses yeux grands ouverts reflétaient une épouvante extraordinaire, puis ils se remplirent de larmes... Day, plus que surpris, contemplait en silence la nurse qu'il n'avait encore jamais vue en un tel état...

— Je vous en supplie, reprit Kay, Monsieur Gerald, rendez-moi ce tube, j'y tiens...

Gerald allait renouveler son refus, mais il n'eut même pas le temps d'ouvrir la bouche... Un coup de feu retentit derrière lui... il sentit un frôlement bizarre et il vit distinctement un objet minuscule qui alla s'aplatir à quelques centimètres devant lui, dans la tenture de la muraille... En même temps, la pièce s'emplit d'une fumée blanchâtre pendant qu'une odeur caractéristique de poudre brûlée montait à ses narines... Il se retourna brusquement et ne vit rien, ni personne... Et pourtant, il ne pouvait en douter, on venait de tirer sur lui... Miss Barking, le corps appuyé contre le mur, les bras ballants, le regardait avec désespoir... Elle prononçait à voix basse des mots incompréhensibles... Le détective plongea ses yeux, subitement durcis, dans ceux de la jeune infirmière, fit un geste qu'il réprima presque aussitôt et bondit hors de la pièce. Il connaissait bien les aîtres... Une seconde plus tard, il était devant la porte du cabinet du docteur Hoxton. Il frappa et, sans même attendre la réponse, il tourna la poignée et entra...

— Qui est-ce qui se permet?... demanda la voix calme, mais mêlée d'un peu d'irritation du docteur Hoxton... Ah! c'est vous, Day... Mon cher, je suis désolé... Miss Barking ne vous a-t-elle donc pas dit que... ?

Le docteur Hoxton était justement en train d'examiner une malade, une jeune femme qu'il était sur le point d'ausculter et qui, voyant un

inconnu faire irruption dans le cabinet, avait poussé un petit cri apeuré...

— Vous le voyez, Day... je suis en pleine consultation... Veuillez vous retirer... Dans quelques instants, je serai à vous... Vous comprenez, n'est-ce pas?...

Mais l'inspecteur ne semblait pas avoir entendu... Hoxton nota que son ami, généralement calme et souriant, était livide et paraissait surexcité...

— Voyons, Day, reprit Hoxton, il faut me laisser... Que se passe-t-il? Vous paraissez souffrant. Je vais vous examiner tout de suite...

— Non, Docteur, je ne suis pas malade... Je vous prie de m'excuser d'avoir ainsi forcé votre porte et je prie Madame de bien vouloir m'excuser également. Il s'est passé, mon cher docteur, une chose inouïe... On vient de tirer sur moi un coup de revolver... et sous votre toit, dans votre antichambre!...

— Hein! s'écria le docteur Hoxton. Et il regarda plus attentivement son ami, comme s'il paraissait douter qu'il eût toute sa raison.

— Parfaitement, Docteur, aussi vrai que je suis ici en ce moment!...

— Un coup de revolver, dites-vous? C'est impossible! J'aurais bien entendu le bruit de la détonation... Et vous, Mrs Bentley, demanda-t-il, s'adressant à la jeune femme qui se rhabillait hâtivement, avez-vous entendu quelque chose?

— Non, Docteur, répondit-elle, rien... absolument rien.

— Vous voyez bien, mon vieux. Attendez-moi deux secondes, j'ai terminé avec Madame... Il faut que je vous examine...

— Je ne suis pas fou le moins du monde, cher docteur, et je sais parfaitement ce que je dis. Je vous assure qu'on a tiré sur moi, par derrière, dans votre antichambre, pendant que je prenais congé de votre infirmière...

La malade avait quitté le cabinet du docteur.

Hoxton avait pris son ami par le bras et l'avait entraîné devant la fenêtre pour l'examiner à la clarté du jour.

Day lui fit un récit détaillé de l'attentat, sans toutefois lui rapporter la conversation qu'il avait eue avec Miss Barking à propos de sa trouvaille.

— Tenez, d'ailleurs, voici la preuve que je n'ai pas rêvé. Voyez ma manche, là, à hauteur de l'épaule. L'étoffe est très légèrement éraflée... D'ailleurs, vous pourrez certainement retrouver la trace de la balle dans votre mur... Si vous voulez, nous allons la chercher ensemble.

Le docteur Hoxton fut bien obligé de reconnaître que son ami avait dit vrai. Il parut alors aussi étonné que le détective. Miss Barking, interrogée, ne put que confirmer le récit de Gerald.

— C'est à n'y rien comprendre, fit Hoxton en levant les bras au ciel. Un coup de feu dans ma maison!... Et encore sur mon meilleur ami...

Miss Barking, veuillez aller prier le docteur Black de venir ici, tout de suite... dès qu'il aura terminé avec son malade.

Quelques minutes plus tard, le docteur Black arrivait. Hoxton le mit au courant des événements. A son tour, Black manifesta son étonnement. Day sentait sa raison l'abandonner peu à peu. N'eût été la trace de la balle et le témoignage de Miss Barking, il aurait fini par croire qu'il venait d'être le jouet d'une hallucination.

Ils eurent beau chercher dans toute la maison, fouiller les coins et les recoins de la villa, ils ne découvrirent rien ni personne de suspect. Cela tenait de la fantasmagorie!

La tenture avait amorti la force de la balle qui était à peine enfoncée dans le mur. Day la prit et la mit dans sa poche sans rien dire. Puis, l'air soucieux, il prit congé du docteur Hoxton. Il salua le docteur Black et voulut adresser quelques mots à Miss Barking, mais elle s'était éloignée. Le détective se retira, plongé dans les pensées les plus diverses.

Gerald Day sauta dans un taxi et se fit reconduire à son domicile. Pendant le trajet, il sortit de sa poche la balle qui avait failli le supprimer et le bâton de rouge dont la vue avait paru tant émouvoir la jeune infirmière. Les deux objets étaient nickelés et leur surface cylindrique et polie reflétait les lueurs des réverbères. Et dans ces reflets chatoyants et intermittents, le détec-

tive voulut voir un symbole : celui de la vérité apparaissant et disparaissant, mais commençant à se faire jour. Il venait enfin, il en était sûr, de découvrir l'extrémité du fil qui le conduirait... qui le conduirait où?... Il eut comme un frémissement.

— Miss Barking? murmura-t-il dans un soupir. Ce serait monstrueux! Et pourtant...

VIII

Il était à peu près sept heures du soir quand Gerald arriva chez lui. Il pria sa gouvernante de lui préparer un repas léger, car, contrairement à ce qu'il avait annoncé, il n'irait pas au Club ce soir...

— Rassurez-vous, dit-il à la brave femme, je ne suis pas malade, mais j'ai un travail urgent et, dans ce cas, je préfère rester sur mon appétit. Pas d'esprit libre avec un estomac surchargé... Faites-moi donc un thé bien fort, avec deux ou trois rôties. Ensuite, vous pourrez disposer... Si le cœur vous en dit, allez au cinéma.

Après sa collation, Gerald alluma une pipe de forte contenance et s'enfonça commodément au fond de son fauteuil. Il s'était mis en robe de chambre, avait chaussé ses pantoufles fourrées et se chauffait doucettement à la chaleur de son radiateur électrique.

— Rien de tel comme le confort moderne, songeait-il. Une bonne pipe et un verre de bon whisky avec cela, que peut-on désirer de plus?...

Et maintenant, au travail!

Sur la table, scintillaient les deux objets que Day considérait comme les deux premières pierres de l'édifice qu'il se proposait de construire. Le bâton de rouge, évidemment, était un indice. Il pouvait appartenir à l'étrangleuse, mais le contraire était tout aussi bien possible. Il n'allait certes pas perdre son temps à rechercher qui avait acheté récemment un tube de rouge de chez Goubihant... D'ailleurs, l'aurait-il su que cela ne l'aurait avancé en rien, à moins de soupçonner un bon quart des coquettes londoniennes. Et puis, où s'égarait-il? Il en connaissait la propriétaire, puisque Miss Day avait reconnu le tube pour sien. Donc, premier point d'acquis : le rouge était la propriété de Miss Barking.

Est-ce à dire qu'elle était l'étrangleuse? Conclusion téméraire, à première vue. Mais alors, pourquoi avait-elle manifesté une émotion pareille à la vue du petit objet? Ce n'était certainement pas le plaisir de l'avoir retrouvé. Les trois shillings qu'il représentait n'avaient pas grande importance pour une personne de la condition de Miss Barking... Etait-ce le fait que c'était précisément lui, Day, qui venait de le trouver?... Plutôt... Car enfin, il s'en souvenait bien, Miss Barking avait eu une attitude extrêmement bizarre, suspecte même, en y songeant bien! Comme elle avait insisté pour qu'il lui rendît son accessoire de beauté. Quelle voix sup-

pliante elle avait prise! Quelle terreur passait dans ses yeux!... Il était hors de doute qu'elle attachait une importance à récupérer son tube absolument hors de proportion avec la valeur de l'objet. Et ceci méritait réflexion... Pourtant, Miss Barking, il le savait, était une personne au-dessus de tout soupçon et d'une nature calme et douce. La profession qu'elle exerçait bénévolement, avec tant de dévouement et d'abnégation, n'était-elle pas, à elle seule, la preuve irréfutable de ses sentiments humains? Une telle femme serait une vulgaire criminelle? Allons donc! Day haussa les épaules, tant une pareille supposition lui paraissait ridicule.

— Et pourtant, il est indéniable que ma trouvaille l'a rendue à moitié folle de terreur... Alors? M'aurait-elle menti? Le tube appartiendrait-il à une de ses amies qu'elle voulait couvrir? Mais, dans ce cas-là, elle serait complice... A moins que tout cela ait encore une autre signification, que je ne vois pas encore... Il est vrai que les femmes sont des êtres si curieux!... Il faudra que je l'interroge sérieusement... Peut-être ne serait-il pas mauvais que je demande à Hoxton le nom des clientes qui sont venues le consulter aujourd'hui. Avec son livre de rendez-vous, ce sera facile... Seulement, voudra-t-il? Sur la question du secret professionnel, ce brave Hoxton est intraitable...

Maintenant, interrogeons ce petit projectile

qui, pour un peu, m'aurait envoyé à l'hôpital ou même... au cimetière. Pristi! un millimètre plus à gauche et j'étais touché!...,

La balle était du calibre 6,35 et avait, selon toutes probabilités, été tirée par un browning. Là encore, il serait difficile d'identifier le tireur. Ce n'était évidemment pas Miss Barking... mais, tout aussi évidemment, quelqu'un qui la connaissait et qui, la voyant embarrassée, peut-être même en danger, avait voulu la sauver d'une situation désespérée. Mais alors, la personne qui avait tiré savait que Kay avait un secret redoutable à cacher et connaissait aussi la personnalité de Day... Hoxton?...

Derechef, Day haussa les épaules. Son meilleur ami aurait voulu le tuer? Pour quel motif? Ne l'aidait-il pas, au contraire, dans la mesure de ses moyens, à faire avancer son enquête? D'ailleurs, la question ne se posait pas, ne pouvait pas se poser. Hoxton, quand Day avait fait irruption dans son cabinet, était en train d'examiner une malade. Donc, en admettant même qu'il eût voulu intervenir, il n'aurait pas eu le temps matériel de le faire. Restait le docteur Black... Supposition tout aussi grotesque... Lui aussi était occupé avec un patient... Pourtant, le coup n'était pas parti tout seul...

Un coup de téléphone interrompit ses réflexions. C'était Hoxton qui demandait de ses nouvelles.

— Aussi bonnes que possible, docteur, mais je suis en train de me préparer une belle méningite... Comme vous devez le penser, je cherche une explication aux faits inexplicables de cette après-midi... et je n'en trouve pas...

— Il est certain, répondit Hoxton au bout du fil, que tout cela est bien mystérieux... Après votre départ, j'ai interrogé Miss Barking et le docteur Black, mais je n'ai rien pu savoir de plus... Par acquit de conscience, et bien que je fusse certain de ne rien trouver, j'ai fait fouiller la maison, dans l'espoir chimérique de découvrir votre aggresseur, tapi dans un coin. Bien entendu, nos recherches n'ont eu aucun résultat. J'avoue que je suis aussi troublé que vous... Je pensais vous voir ce soir au Club et parler de la chose avec vous...

— Non, docteur, je n'ai pas l'intention de sortir ce soir... Le temps est humide... mes rhumatismes s'accommoderaient mal du brouillard... Nous remettrons cette conversation à plus tard... C'est cela, à bientôt, docteur.

Gerald raccrocha l'écouteur, resta pensif un long moment, puis fit un geste irrité.

— Au diable, cette histoire! J'aime mieux ne plus y penser ce soir... Je ne suis pas en forme et je sens bien que je n'arriverai à aucune solution.

Le lendemain matin, l'inspecteur Day se leva de bonne heure et se rendit au Laboratoire muni-

cipal. Il y trouva son ami, Belgrave, le distingué chimiste de Scotland Yard, comme l'appelaient les journaux.

— Hullo! Day! Good morning! Comme vous voilà matinal! Que me vaut l'honneur de votre visite? Mes faibles lumières sont à votre disposition, dans tous les cas, vous savez...

— Tenez, Belgrave, voici ce que j'ai trouvé hier.

Et Gerald tendit au chimiste le bâton de rouge.

— Savez-vous ce que c'est que cela?

— Parbleu!

— Oui.. . je sais ce que vous allez me dire... un tube à rouge... Mais c'est un tube de chez Goubihant... Or votre rapport sur les affaires des trois personnes étranglées mentionnait que les lettres inscrites sur le front des victimes avaient été tracées avec un rouge de cette marque. Et alors, auriez-vous trouvé l'assassin?

Day sourit amèrement.

— Hélas! je n'en suis pas encore là... J'en suis même bien loin. Je viens tout simplement vous demander, mon cher Belgrave, en me rendant d'ailleurs parfaitement compte de la stupidité de ma question, s'il ne serait pas possible, après examen de ce tube, de dire s'il a pu servir à la besogne que vous savez...

Belgrave réfléchit un instant :

— Hum!... Votre question n'est pas si stupide que cela, mon cher. Est-ce possible? Tout

est possible... sur le papier. Vous savez que ces rouges sont constitués par une matière grasse, adhérente. Il faudrait exhumer le corps de la dernière victime, de... comment diable s'appelait ce malheureux étudiant?

— Jimmy... Non, Jack Cols...

— C'est cela, et si... Non, c'est trop absurde, trop scientifiquement impossible...

— Dites toujours, Belgrave...

— Eh bien! peut-être pourrais-je examiner ce bâton de rouge au microscope et découvrir une parcelle d'épiderme, une pellicule, un rien qui ait la même texture que celui de la victime... Mais je ne vous cache pas que je n'ai aucun espoir...

— C'est bien, Belgrave, je vous laisse l'objet... J'ai toute confiance dans vos talents...

Gerald Day revint lentement à Scotland Yard. A ses chefs qui l'interrogeaient sur la marche de son enquête, il répondit par des paroles évasives. Que faire? Devait-il attendre? Attendre encore? Attendre quoi? Qu'un nouveau meurtre se produisît? Pouvait-il faire arrêter Miss Barking? Sur quelles preuves, sur quels indices? Non, c'était impossible!... Rien ne prouvait une culpabilité quelconque de la jeune femme. Ce n'était pas son trouble, pour étrange qu'il fût, qui pouvait l'autoriser à prendre une mesure aussi grave. Que dirait Hoxton? Gerald songea à mettre le docteur au courant de ses soupçons et à lui raconter la scène qui avait précédé l'attentat dirigé

contre lui. Puis, à la réflexion, il préféra ne rien dire. Il eut une autre idée qui lui parut meilleure : Il manda dans son bureau le sergent Kilpatch.

— Kilpatch, c'est à propos des étranglés...

— Ah! oui, inspecteur, sale affaire et où je n'ai pas fait preuve d'un flair bien extraordinaire!...

— Si cela peut vous consoler, sergent, j'en suis au même point que vous... Comme vous connaissez l'affaire mieux que personne, j'ai pensé que votre collaboration pourrait m'être utile et je crois que j'aurais bien fait de vous la demander tout de suite...

Flatté, Kilpatch se rengorgea, mais sa modestie reprit très vite le dessus.

— J'ai bien peur, Inspecteur, de ne pouvoir vous aider utilement...

— Mais si... D'ailleurs, pour l'instant, il ne s'agit pas de résoudre des problèmes bien compliqués. Je désire vous charger tout simplement d'une filature. Seulement, j'entends que ceci reste entre nous. Je vais demander au chef de vous mettre à ma disposition. Comme cela, il n'y aura pas d'indiscrétion.

— A vos ordres, Inspecteur.

Day donna ses instructions au brave Kilpatch qui, s'il n'avait rien d'un Scherlock Holmes, était passé maître en l'art de surveiller et de suivre ses semblables sans attirer leur attention. Sans

entrer dans les détails, Day lui expliqua sommairement qu'il avait conçu certains soupçons contre Miss Barking et le docteur Black, et le chargea de surveiller leurs faits et gestes, en y mettant, bien entendu, le tact et la discrétion nécessaires.

— Je m'empresse de dire, Kilpatch, que je ne crois pas le moins du monde à la culpabilité de ces deux personnes, mais j'ai l'impression qu'ils peuvent nous mener au véritable coupable... J'ai, dans tous les cas, des raisons de le croire... Mais doucement, ne faites rien sans me prévenir... Vous resterez en liaison permanente avec moi... Et si nous arrivons à un résultat, vous savez, Kilpatch, que je saurai plaider en votre faveur et vous faire récompenser selon vos mérites...

Kilpatch salua militairement et se mit immédiatement en campagne.

Dès le premier soir, il téléphona à l'inspecteur, pour lui faire son premier rapport. Kilpatch avait fait consciencieusement son travail, mais n'apportait rien de nouveau ou d'intéressant. Miss Barking était venue à la clinique comme d'habitude, c'est-à-dire de bonne heure. Peu après, le docteur Black était arrivé. Selon toute vraisemblance, ils avaient pris leur lunch ensemble, dans la clinique. Puis à une heure de l'après-midi, le docteur Hoxton était descendu de voiture et le défilé des malades avait commencé. Kilpatch les avait vus entrer, les avait vus ressortir. Enfin,

vers six heures, à la nuit, Black était sorti en compagnie de la jeune fille. Ils avaient pris un thé dans un Lyons de Commercial Read puis Miss Barking avait pris congé du docteur Black, hélé un taxi et s'était fait conduire chez elle à Kensington. En somme, tout était parfaitement normal. Kilpatch profita de la circonstance pour faire remarquer, fort justement, à l'inspecteur, qu'il lui était difficile de suivre deux personnes à la fois et demanda qu'on lui adjoignît un de ses camarades pour s'occuper plus spécialement du docteur Black, ce qui lui fut aussitôt accordé.

Le lendemain, les nouvelles furent tout aussi banales, tout aussi creuses. En passant, Kilpatch signala qu'il avait vu sortir le docteur Hoxton en même temps que son assistant et son infirmière et qu'il s'était dirigé à pied du côté de Burdett Road, par conséquent à l'opposé de sa demeure particulière. A part cela, rien de nouveau.

Day commençait à se décourager, à douter de lui-même. Il se demandait s'il n'était pas en train de s'égarer sur une piste ridicule, qui ne pouvait le mener à rien, sauf peut-être à des maladresses. Les gens qu'il faisait surveiller n'étaient point des sots et finiraient certainement par s'apercevoir de la surveillance dont ils étaient l'objet. Day résolut de continuer pendant encore deux ou trois jours.

— Après cela, dit-il, nous « arrêterons les

frais » et nous chercherons d'un autre côté. Mais lequel? Voilà toute la question.

Le troisième soir, Day était chez lui, attendant la communication habituelle du sergent. Mais celui-ci ne donna pas signe de vie. Vers dix heures, le téléphone n'avait pas encore retenti. Day commençait à s'impatienter. Puis il raisonna et se dit, en fin de compte, que le silence du sergent était d'un excellent augure. Il devait être sur les traces de son gibier, assister peut-être à des scènes intéressantes, si intéressantes même qu'il ne pouvait se déplacer et pénétrer dans une cabine téléphonique. Mais le lendemain matin, le silence de Kilpatch continua. Vers dix heures, Day finit par s'inquiéter et fit demander, dans tous les districts de la capitale, si on n'avait pas de nouvelles de son subordonné. Du district de Silvertown, on se chargea de le renseigner. On avait découvert, une heure plus tôt, dans une impasse débouchant sur la route de North Woolwich, abandonné sur le seuil d'une maison paraissant inoccupée, le corps d'un homme ligoté et endormi profondément. C'était un ouvrier se rendant à son travail qui l'avait découvert et qui avait alerté la police, pensant se trouver en présence d'un cadavre. Le dormeur portait des traces évidentes d'une correction soignée. Sa figure était tuméfiée et ses vêtements en désordre témoignaient d'une lutte désespérée. L'homme dormait toujours mais ses jours ne paraissaient pas

en danger. En fouillant dans ses poches, on avait découvert sa carte d'identité. C'était bel et bien le sergent Kilpatch.

Day ne fit qu'un saut jusqu'à Silvertown. On avait requis un médecin qui affirmait que Kilpatch ne courait aucun danger mais qu'il avait été copieusement rossé et que son sommeil persistant était dû à l'absorption d'un narcotique quelconque.

De fait, le policier reprit ses esprits vers midi. On aurait pu croire que c'était la faim qui le tirait de son sommeil.

Il mit quelque temps avant de se remettre, se frotta les côtes en gémissant, poussa un cri de douleur en mettant un pied à terre, puis il reconnut Gerald et lui raconta ce qui lui était arrivé :

— J'avais vu sortir, comme la veille, la demoiselle, le docteur Black et le docteur Hoxton. Tous trois paraissaient d'excellente humeur et, de loin, j'entendais leurs éclats de rire.

Comme d'habitude, Miss Barking et le jeune docteur sont partis ensuite de leur côté... ensemble, bien entendu, et le docteur Hoxton est monté dans un taxi. Comme mon camarade de filature avait emboîté le pas au couple, je me demandais ce que j'allais faire. Il était encore trop tôt pour vous téléphoner... Alors j'ai pensé à aller faire un petit tour du côté des docks où il y a toujours de la racaille à rencontrer. Je suis arrivé, sans me presser, jusqu'au Victoria Dock. A ce

moment, quelqu'un est venu à moi. C'était un homme entre les deux âges, correctement habillé. Aucun signe particulier, sauf un nez volumineux et rouge à souhait. J'ai compris que le particulier ne se nourrissait pas uniquement d'eau claire.

— Vous dites? demanda vivement Day.

— Je dis qu'il avait — passez-moi l'expression — une trogne illuminée. Ce devait être un provincial ou encore un marin. Il n'avait pas l'accent de Londres. Il s'est approché de moi, a salué poliment et m'a dit qu'il n'arrivait pas à se retrouver dans ce quartier qu'il ne connaissait pas du tout. Il était perdu dans le dédale des quais. Il voulait aller à Woolwich... Naturellement, je lui ai indiqué son chemin et je l'ai même accompagné jusqu'à Silvertown Way. Il faisait assez mauvais temps. Avant de nous séparer, l'homme a tenu à m'offrir un whisky pour me remercier, et j'avoue que je n'ai vu aucun motif pour refuser. En sortant du bar, où nous ne sommes restés que quelques instants, je me suis senti légèrement étourdi... et puis, tout d'un coup, j'ai reçu un choc violent. C'était mon compagnon qui m'avait allongé un crochet du droit. Bien entendu, j'ai riposté et puis je l'ai empoigné au collet... Je me rappelle que nous avons lutté pendant quelques instants, et puis... je me suis réveillé ici...

IX

Day donna congé à Kilpatch. Il l'avait bien mérité. D'ailleurs, l'inspecteur était décidé à faire cesser la filature. Il était évident que le manège du sergent et de son camarade avait été percé à jour, mais par qui?

Le rapport de l'autre sergent, parvenu un peu plus tard à Day, indiquait que Miss Barking était rentrée tranquillement chez elle et que le docteur Black avait passé toute la soirée à son club. Donc ce n'était pas ce dernier qui avait assailli le sergent. De Miss Barking, il ne pouvait être question... A moins que...

Une pensée traversa soudain le cerveau de Gerald. Evidemment, ce n'étaient ni le docteur Black ni Miss Barking qui s'étaient livrés à cet acte audacieux. Ils étaient bien trop intelligents pour cela, mais ils avaient dû charger quelqu'un de la besogne... Parbleu!... Ils s'étaient vite rendu compte qu'on les filait et avaient rapidement pris leur décision.

A moins que... il y avait encore une hypothèse :

Miss Barking et Black n'étaient pour rien dans l'affaire, au plus connaissaient-ils le coupable, sans même savoir que c'était lui. Alors, en riant, ils avaient raconté qu'on les suivait et l'autre avait compris. Et c'était lui qui s'était attaché aux pas de ce maladroit de Kilpatch et qui avait donné un avertissement. Car, en somme, rien ne l'aurait empêché de faire passer le sergent de vie à trépas s'il avait bien voulu. C'était clair, l'homme au nez rubescent était celui qu'il recherchait depuis si longtemps. Et l'autre qui savait parfaitement à quoi s'en tenir l'avait nargué, avait poussé la coquetterie, le sport, jusqu'à simplement endormir son subordonné. C'était lui dire nettement : « Je suis sur mes gardes, mais on m'aura pas comme cela!... La prochaine fois, gare! »

— Il va falloir jouer serré, se dit Gerald. Le type est joliment fort et doit se sentir sûr de l'impunité. Mais je ne me tiens pas encore pour battu. Et ce n'est pas cet échec qui me rebutera. Quant à cet idiot de Kilpatch, j'ai eu bien tort de me fier à lui. Sergent il est, sergent il restera, et c'est encore bien trop pour lui!... Se laisser jouer ainsi, comme un enfant!...

Et Day reprit ses occupations habituelles. De temps à autre, le chef du Yard le faisait appeler et lui demandait où il en était. Day levait les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin

de son impuissance. Sir Austin soupirait et l'entretien n'allait jamais plus loin.

Depuis plus de quinze jours, d'ailleurs, l'activité de l'étrangleur (car Day était revenu à sa première idée, le coupable était un homme) semblait s'être mise en veilleuse. Il n'était plus question de meurtre, de crime. Pour un peu, on aurait pu croire que les criminels de Soho, de Whitechapel et autres lieux mal famés s'étaient assagis.

— Le calme précurseur de l'orage, songeait mélancoliquement Day qui voyait chaque jour diminuer ses chances de retrouver le criminel. Il regrettait presque d'avoir fait filer le docteur Black et l'infirmière, pensant qu'il avait ainsi donné l'éveil.

Et puis, un beau jour, le monstre fit reparler de lui.

Le crime fut découvert un matin, dans Eastham, un des quartiers les plus à l'est de Londres. La victime, cette fois, était un enfant, un garçonnet d'une douzaine d'années. L'enfant était orphelin. Il s'appelait Joë Hulligan et vivait en compagnie de sa grand'mère maternelle qui possédait une petite maison dans Market Street, tout près de Central Park. En rentrant de l'école, comme presque tous les soirs, l'enfant était allé faire les petites emplettes quotidiennes. Il avait sur lui quelques shillings. Et puis sa grand'mère l'avait attendu vainement. A huit heures du soir, folle d'inquiétude et de terreur, elle s'était

rendue au poste de police. Le lendemain matin, on la convoquait au poste et, avec tous les ménagements possibles, on annonçait à la pauvre vieille qu'on venait de retrouver le corps de son petit-fils dans un fossé, à quelques centaines de mètres de là, au fond d'un terrain vague. L'enfant était mort étranglé... il n'avait pas dû souffrir tant l'attaque paraissait avoir été brusque. Quand on releva le corps ployé sur lui-même, on constata que sa gorge était broyée par une poigne de fer et sur son front on découvrit un énorme L peint en rouge.

Cette fois, l'émotion fut à son comble dans la capitale et dans tout le royaume. Les journaux décrivirent à l'envi la position du corps, la douleur de la vieille grand'mère; les reporters assaillirent la maisonnette de la pauvre femme... De tous les côtés s'élevèrent des cris d'indignation... Maintenant, le monstre s'attaquait aux enfants! Les journaux firent entendre de véhémentes protestations, demandèrent un renforcement de l'effectif policier, rappelèrent une fois de plus les méfaits de l'Etrangleur, et unanimement déclarèrent que le moment était venu, pour la police, ou bien d'agir, ou de déclarer ouvertement son impuissance.

Mais le plus virulent fut le *Daily Record*, qui avait un vieux compte à régler avec Sir Austin Chandos.

« La Police laisse assassiner nos enfants! »,

tel fut le titre, en gros caractères, de l'article de tête du journal...

« Nous avions autrefois une police, mais il y a longtemps que nous n'en avons plus. Du jour où le gouvernement a prétendu caser ses créatures et mettre à la tête d'un service comme celui-là des gens dont le seul mérite est d'avoir autrefois rendu des services au gouvernement, il était évident que nous assisterions au déclin rapide d'une institution qui faisait l'admiration du monde entier. Avons-nous assez de fois protesté quand le gouvernement a instauré ces déplorables méthodes? Mais nos protestations n'ont trouvé d'échos nulle part.

« La personnalité qu'on a mise à la tête de Scotland Yard est certainement intègre. Nous savons aussi qu'elle s'est particulièrement distinguée pendant la guerre. Mais toutes ces qualités, pour vénérables et respectables qu'elles soient, ne constituent cependant pas des titres spéciaux de compétence. A la tête de la police, il faut un policier. C'est l'évidence et la logique mêmes. Qu'on donne à Sir Austin Chandos la récompense qu'il mérite, qu'on reconnaisse ses loyaux services militaires par des croix, par une pension décente, par des honneurs exceptionnels si on le juge à propos, ce n'est pas nous qui y verrons un inconvénient, mais qu'on ne mette pas entre ses mains, plus habituées à manier la cravache ou le sabre, les fils, les leviers et les rouages d'un

organisme aussi délicat et aussi compliqué que ceux de Scotland Yard!

« Nous ne prétendons certes pas que Sir Austin Chandos ne pouvait pas réussir, en principe, dans le nouveau poste dont l'a pourvu la faveur gouvernementale, et nous aurions été les premiers à reconnaître ses talents... Mais hélas! le fait est là, brutal : il n'a pas réussi. Et maintenant, la mesure est comble. Jamais autant de crimes n'ont été commis, jamais autant ne sont restés impunis que sous la direction de cet honorable colonel... Les cadres de la police sont inexistants. Fidèle, sans doute, à un esprit de corps, respectable, nous le reconnaissons, mais inadmissible en l'occurrence, Sir Austin s'est entouré de collaborateurs qui, eux aussi, avaient fait leurs preuves sur les champs de bataille, mais qui se sont révélés d'une lamentable nullité dans l'exercice de leurs nouvelles fonctions. Nous le répétons encore, il faut que cela change, et cela changera. Nous autres journalistes, qui considérons comme le plus noble de nos devoirs d'éclairer l'opinion de nos concitoyens, nous ne pouvons retenir notre indignation, et, comme nous nous enorgueillissons d'appartenir à un journal indépendant, libres de toutes compromissions et de toutes sportules, nous n'aurons aucun scrupule à dénoncer l'impéritie des chefs de la police, de ceux qui sont chargés de veiller sur notre sécurité et qui sont grassement payés pour cela...

« Nous nous sommes permis de suggérer, il y a quelque temps, avec une modération dont on ne nous a pas su gré, que peut-être les services de Scotland Yard n'avaient pas fait tout ce qu'il fallait pour découvrir les assassins de Cora Everton, de Margaret Hind, de Mrs Dawson... Toute la presse servile nous est tombée dessus à cette occasion. Depuis, on a retrouvé le cadavre du malheureux étudiant Jack Cols, tué dans les mêmes conditions... Qu'a fait la police? Elle a enregistré les faits qu'elle ne pouvait pas nier, mais elle est restée inerte... Ce matin, nous pouvons constater de nouveau les résultats de son inertie, et maintenant une vieille grand'mère pleure la disparition du seul être qui lui restât au monde, de son petit-fils qu'elle adorait. Pendant que la police reste impassible, le meurtrier doit faire des gorges chaudes et se dire qu'il aurait bien tort de se gêner... et pendant ce temps aussi, une aïeule sanglote... N'entendez-vous pas ses gémissements, Sir Austin? Ne comprenez-vous pas que vous avez failli à votre tâche et que votre impéritie est devenue un danger public? Faut-il attendre de nouveaux meurtres, de nouveaux deuils pour que se réveille enfin le sentiment de votre nullité, pour que vous vous en alliez, Sir Austin, et que vous laissiez enfin votre place à d'autres qui en sont plus dignes?

« Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de notre campagne. Nous n'avons aucun ami qui

postule le grand honneur de diriger la police de Londres, et nos attaques sont désintéressées. Mais nous voulons enfin que notre sécurité soit assurée dans la mesure du possible. Nous voulons être sûrs que nos enfants, nos femmes ne sont pas menacés... En vous combattant, Sir Austin, nous pensons accomplir un devoir impérieux, et nous n'avons en vue que la salubrité et la sécurité publiques.

« Dès demain, une interpellation sera faite aux Communes, et nos amis ne se contenteront plus de promesses vagues ou de réponses évasives. Ce gouvernement se doit de prendre les mesures qui s'imposent et les sanctions que réclame justement une opinion publique indignée et inquiète. Nous ne demandons pas seulement le départ du chef incapable, mais aussi celui de tout son état-major. Nous réclamons, dans le corps des inspecteurs, un peu moins de bacheliers ou de docteurs en droit et un peu plus d'hommes... d'hommes tout court... Nous avons lieu de penser que toute la population londonienne nous approuvera... »

Cette diatribe, la plus violente que les journalistes les plus chevronnés eussent jamais lue, produisit son effet... Le soir même, un conseil réunissait tous les Ministres et, par la voie de ses officieux, le Gouvernement fit savoir qu'il allait prendre des mesures énergiques... Il de-

manda qu'on lui fît confiance pendant quelques jours encore...

En lisant l'article du *Daily Record*, Gerald Day pâlit... Il comprit que c'était à lui qu'on faisait allusion... Mais il n'eut guère le temps de songer aux conséquences probables de cette philippique... Déjà Sir Austin l'avait prié de passer à son cabinet.

Sir Austin était assis derrière son vaste bureau d'acajou. Il fit signe à l'inspecteur de s'asseoir, le toisa derrière son monocle, et lui demanda brusquement :

— Avez-vous lu l'article du *Daily Record*, Monsieur?

— Oui, Monsieur.

— Et vous en concluez?

— Que je n'ai plus qu'à vous prier de me dessaisir de l'enquête. Qu'un autre, plus intelligent que moi, qu'un homme, comme le dit ce journaliste, prenne ma place... Peut-être fera-t-il mieux que moi.

— C'est exactement ce que je pense, répondit froidement Sir Austin. J'ai décidé, Inspecteur Day, de vous affecter à un autre service, à celui des fraudes... Vos connaissances juridiques pourront vous servir grandement, ajouta-t-il avec une ironie qui remplit le jeune homme d'une rage folle... Vous voudrez bien passer vos services à l'inspecteur Kennedy... C'est un vieux policier, que vous connaissez, je crois, car il s'est occupé,

avec vous, du meurtre de Mrs Dawson... Il est donc un peu au courant de l'affaire... Je compte sur vous pour lui communiquer tous les renseignements que vous aurez pu recueillir depuis le début...

— Vous pouvez compter sur moi, Monsieur. Cependant, mes renseignements sont peu nombreux et ne doivent pas avoir une grande valeur, s'il faut en croire le rédacteur du *Daily Record*...

Le grand chef foudroya du regard le subordonné qui se permettait de prendre ce ton sarcastique, et, dédaignant de répondre, il le congédia d'un geste plein de dignité...

Kennedy était un brave homme, sur le point de prendre sa retraite. Il se rendit bien vite compte du redoutable honneur qui venait de lui être fait, et ne manifesta aucun enthousiasme... Il lui déplaisait aussi de prendre l'affaire en mains dans de telles conditions...

— Mon pauvre vieux, commença-t-il, croyez bien que...

— Je sais ce que vous allez me dire, Kennedy. Je vous en prie, nous sommes assez vieux camarades pour nous épargner des discours. On me juge indigne de continuer l'enquête... On doit avoir raison, puisque je ne suis arrivé à aucun résultat. Je vais vous passer mes services, d'une façon générale, et vous dire ce que je sais en particulier sur cette malheureuse affaire de l'Etrangleur...

« Savez-vous que Sir Austin vient de m'affecter aux fraudes?... Dans un sens, je n'en suis pas mécontent, ce sera une véritable sinécure. A défaut de vacances, je crois que je pourrai me reposer... Et j'en ai besoin, sapristi! Inutile d'ajouter, Kennedy, que je suis à votre disposition ?... Officieusement... entendons-nous bien... pour vous donner un coup de main en cas de besoin... Voilà, mon cher, les quelques détails que je puis vous donner... A vous de les utiliser, mieux que je n'ai su le faire...

X

Day était profondément irrité contre l'injustice dont on l'accablait. Décidément, c'était toujours la même histoire, partout et à toutes les époques. Il avait le sentiment qu'il avait fait son devoir et qu'on ne pouvait rien lui reprocher, même pas d'avoir manqué de sagacité. Néanmoins, il fallait un bouc émissaire, et Sir Austin, pour conserver son poste, n'avait pas hésité à le jeter par-dessus bord.

L'inspecteur, comme c'était naturel, éprouvait une rancœur difficile à calmer. Il songea d'abord à donner sa démission. L'affectation nouvelle qu'on venait de lui trouver n'offrait aucun intérêt et convenait à un vieux fonctionnaire plutôt qu'à un homme jeune et actif comme il l'était... Gerald, cependant, réfléchit : il n'avait pas l'intention d'abandonner l'affaire, et ce n'était pas parce qu'il en était dessaisi officiellement qu'il cesserait de s'y intéresser. D'abord son amour-propre était en jeu; il avait encore trop la fierté de ses succès passés, et il avait juré de trouver

l'énigme, pour lui, pour sa satisfaction personnelle, en dépit des obstacles que sa nouvelle disgrâce devait semer sur sa route... En outre, un instinct secret l'avertissait qu'il était sur la bonne voie et que c'était justement parce qu'il était sur le point d'entrevoir la vérité, qu'on avait tiré sur lui. Il commençait à gêner. Mais qui? C'était ce qu'il avait fait le serment de découvrir. Peut-être Day aurait-il pu communiquer à son collègue Kennedy tous les détails qu'il possédait et lui parler du bâton de rouge trouvé chez le docteur Hoxton. Mais personne ne pouvait le blâmer d'avoir conservé par devers lui cette pièce à conviction... Et puis, Kennedy et Sir Austin n'avaient qu'à se débrouiller...

Il était allé rendre visite à son ami Belgrave, que d'ailleurs il était appelé à consulter fréquemment dans ses nouvelles fonctions.

Belgrave avait partagé l'indignation du jeune inspecteur et lui avait prodigué les consolations:

— Tout cela se tassera, mon cher vieux... On s'apercevra bientôt que personne ne saurait mieux faire que vous, et on sera trop content de vous rappeler... Croyez-moi... La vie n'est faite que d'injustices, mais, tôt ou tard, on finit par rendre hommage au vrai mérite...

— Je vous remercie, mon cher ami, répondit Day en serrant avec effusion la main de son vieux camarade... Mais je ne suis pas venu pour cela... Dieu merci, j'ai encore assez le sentiment

de ma valeur pour savoir que personne n'aurait pu arriver à un autre résultat. Je suis venu vous demander si vous vous souveniez de notre conversation de l'autre jour... Vous savez, à propos de mon fameux bâton de rouge...

— Certainement... D'abord, je vous restitue votre bien... Eh bien, savez-vous que je suis arrivé à des constatations fort intéressantes?... J'ai trouvé quelque chose... Sur le rouge, j'ai découvert quelques adhérences cutanées... Reste à pouvoir les comparer avec l'épiderme du malheureux Cols... Et ça, dame! ce n'est plus de mon ressort...

— Je vous remercie, mon vieux; je vais tâcher de faire jouer des influences pour obtenir une exhumation... Dans tous les cas, Belgrave, je vous demande la plus grande discrétion... Je désire, pour le moment du moins, que personne au monde ne sache que je suis en possession de cet accessoire féminin...

— Vous pouvez compter sur moi, mon cher ami...

— Car, bien qu'appartenant à un service tout à fait différent, je n'ai pas perdu l'espoir de découvrir le coupable... Ce sera ma revanche...

Gerald sentait bien que la solution devait se trouver du côté de Miss Barking. Il résolut de reprendre l'enquête, secrètement, sans attirer l'attention de personne, pas même du docteur Hoxton, non qu'il se défiât de son ami, mais

parce qu'il craignait que le docteur, qui aimait beaucoup son infirmière, ne la mît en garde... Comme son service lui laissait de nombreux loisirs, il reprit le chemin de Ben Johnson Street...

Il était d'ailleurs assez mal en point en ce qui concernait sa santé. Outre ses rhumatismes, il souffrait d'une crise morale qui, peu à peu, avait agi sur ses nerfs... Hoxton le reçut avec un plaisir non dissimulé et, comme Belgrave lui rendit courage...

— Ce ne sera rien, mon cher. Un peu de surmenage... Demandez quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus...

— Vous n'y pensez pas, docteur! Je me ferais bien recevoir! On vient justement de me donner un emploi de tout repos... Songez que je ne travaille que le matin...

— Eh bien, mon cher ami... prenez l'air, marchez, secouez-vous et venez me voir souvent... Puisque vous n'êtes qu'un demi-malade, passez vos après-midi dehors, faites un peu de sport, et venez chez moi, tard, à partir de six heures... J'ai presque toujours terminé ma consultation, à cette heure-là... Nous bavarderons, fumerons un cigare, et, si le temps le permet, nous rentrerons dans le centre à pied...

L'infirmière, de son côté, avait fait le meilleur accueil à Day. Ni lui ni elle n'avaient fait la moindre allusion à ce qui s'était passé quelques jours auparavant. Ils étaient comme deux jou-

teurs qui s'observent avant de s'affronter : elle restait sur ses gardes, sur la défensive, et Day étudiait, cherchait le défaut de la cuirasse, prêt à attaquer dès qu'il l'aurait trouvé... Il venait presque tous les soirs, vers six heures, chercher son vieil ami. Les deux hommes sortaient ensemble, discutaient médecine et police. Hoxton s'intéressait toujours au cas de l'Etrangleur... Fréquemment, il en parlait avec Day et continuait à soutenir son point de vue : le coupable, homme ou femme, était un maniaque... Day parlait peu, écoutait davantage, et souvent il amenait insensiblement la conversation sur la nurse. Quand Hoxton était lancé sur ce sujet, il ne tarissait pas d'éloges sur son infirmière.

— C'est une perle, mon cher ami!... Vous ne vous imaginez pas à quel point cette fille est dévouée... Elle est d'une famille très riche, vous le savez... Le vieux Barking a fait une honnête fortune dans les saiaisons... Je vous assure que sa fille n'aurait pas besoin de travailler, ce qui ne l'empêche pas d'être à la clinique tous les matins de bonne heure... la première. Elle range, elle nettoie... C'est un plaisir de la voir... Et si vous saviez comme elle est aimée des malades! Une sainte, mon cher... Celui qui l'épousera ne sera pas malheureux...

— Alors, il faut envier le docteur Black!

— Ah! vous aussi, vous avez remarqué... C'est exact... Je pense bien assister avant peu au ma-

riage de ces deux enfants... Lui également, mon cher Gerald, est un garçon d'élite... et d'une abnégation sans limites... En ce qui me concerne, je n'ai pas grand mérite à soigner les malheureux sans rien leur demander... Mais lui, n'a pas de fortune, et, avec sa science, il ferait une carrière brillante s'il était tant soit peu intéressé... Bien entendu, le jour de leur mariage, je donnerai un chèque à cet excellent Black...

Ces éloges agaçaient un peu l'inspecteur, mais il se gardait bien d'en rien montrer... Par moments, il avait un peu honte du rôle d'espion qu'il avait conscience de jouer, mais il était décidé à arriver à la vérité par tous les moyens...

Parfois aussi, il s'arrangeait pour se trouver seul avec Miss Barking, épiant le moindre de ses gestes, lui tendant des pièges, guettant la moindre coupure, mais Kay Barking devait être bien forte, à son avis, car jamais elle ne se trahit... Depuis le moment de faiblesse dont elle avait fait preuve le jour où il avait trouvé le rouge du Goubihant, elle s'était ressaisie, et rien dans son attitude ne décelait le plus léger trouble ou la plus petite inquiétude. Day commençait à s'énerver... Se serait-il trompé?

Il persévéra néanmoins... Entre temps, Kennedy se démenait, mais en vain. Par deux fois, il était venu trouver Gerald, sous le prétexte de lui demander un vague renseignement, en réalité pour tâcher de cueillir un conseil au passage...

Un beau soir, il lui avoua que son enquête n'avait pas avancé d'un pas.

— Je savais, dit-il d'ailleurs avec une loyauté qui toucha Day, que je ne pourrais réussir là où vous aviez échoué... Si vous pouviez voir la tête de Sir Austin, chaque fois qu'il me rencontre... Ce serait à mourir de rire si le prestige du Yard n'était pas en cause... J'ai eu, la semaine dernière, une prise de bec assez sérieuse avec lui... Mais que voulez-vous? ce n'est pas à la veille de me retirer définitivement que je vais me disputer...

Day souriait mélancoliquement...

— Cela ne m'étonnerait pas, poursuivit Kennedy, qu'on vous fasse rappeler d'ici peu... Ils n'ont personne à la hauteur en ce moment, il faut bien le dire... Quant à Sir Austin, il s'est maintenu en dépit de toutes les attaques... Oh! il est bien en cour, mais cela finira mal pour lui...

Un soir, Gerald arriva un peu plus tôt que de coutume à la clinique de Ben Johnson Street... A son étonnement, il ne trouva pas Miss Barking à son poste... Le domestique l'introduisit directement dans la grande salle d'attente, qui était vide...

— Il n'y a pas eu beaucoup de clients aujourd'hui, fit le serviteur, qui connaissait bien Gerald... Si Monsieur veut attendre un petit instant... Le docteur est, je crois, en conférence avec Miss Barking... Dès qu'elle sera sortie du cabinet

du docteur, je la préviendrai que Monsieur est là... et c'est elle qui avertira le docteur Hoxton.

Day entra dans le salon et s'assit tranquillement...

Machinalement, il inspectait le plancher comme s'il eût eu l'espoir d'y trouver un autre bâton de rouge... Puis un bruit de voix frappa ses oreilles. Il reconnut l'organe aigu de Miss Barking, qui semblait discuter avec animation. Intrigué, le détective s'approcha de la porte qui donnait sur le cabinet de consultation du docteur Hoxton. Il ne s'était pas trompé... C'était bien l'infirmière qui parlait. Elle semblait en proie à une violente colère. On aurait dit qu'elle adressait des reproches très vifs à un homme dont Gerald ne reconnut pas la voix immédiatement... Pourtant, à une intonation plus forte, l'inspecteur n'eut plus de doute... L'interlocuteur de l'infirmière était le docteur Hoxton lui-même.

— Tiens, tiens, se dit Gerald, voilà Hoxton qui m'a l'air de disputer sérieusement sa « perle »... ou plutôt, ma parole, c'est elle qui le gourmande.

Bien que Day fût la courtoisie et la discrétion en personne, l'instinct professionnel prit le dessus et il s'approcha de la porte...

— Tant pis, dit-il, il faut que j'en aie le cœur net...

Et, sans plus de façons, il appliqua son oreille contre la mince paroi de bois... Il y eut un mo-

ment d'accalmie. La voix masculine reprit la discussion...

— Non, pourtant, fit Day au comble de la surprise, ce n'est pas Hoxton... Mais alors, ce ne peut être que Black... Oh! oh! mais je ne regrette pas mon attitude d'espion...

— Parfaitement, disait Black... Je vous méprise et je n'ai plus que dégoût pour vous... Il ne peut plus être question d'un rapport quelconque entre nous... Je ne sais pas ce qui me retient de vous dénoncer à la police...

— Mais, James, je vous en conjure...

— Comment osez-vous encore m'appeler par mon prénom!... Je vous dis qu'il ne peut plus y avoir rien de commun entre nous! Vous êtes une misérable! Soyez certaine que si je ne vous livre pas, c'est bien pour ne pas chagriner le docteur Hoxton, qui ne survivrait pas à un pareil scandale...

Day écoutait haletant. Enfin, il touchait au but! Il allait savoir! Il entendit Kay fondre en sanglots... Sa voix se brisait... Elle balbutiait des mots sans suite, mais où ces mots revenaient toujours comme un leit motiv : « Innocente... Je vous jure... C'est une erreur... Je suis innocente.»

Mais l'homme, implacable, se contentait de ricaner :

— Innocente, vous, allons donc!... Après ce que je viens d'apprendre? Vous feriez mieux d'avouer... Cela ne vous excuserait pas, monstre

que vous êtes, mais ce serait au moins plus propre, plus crâne... Ne m'approchez pas, vous me faites horreur!...

— Je vous jure, reprit Kay...

Gerald entendit brusquement un bruit de porte ouverte avec fracas. Il se retourna, craignant d'être surpris dans sa position peu reluisante... Mais il se rassura vite... C'était le docteur Hoxton qui entrait dans son cabinet... Il y eut un moment de silence angoissant, puis la voix du docteur s'éleva... Elle avait un accent menaçant que Gerald ne connaissait pas encore.

— Que se passe-t-il ? interrogea durement Hoxton...

Day ne put entendre la suite. Vraisemblablement, les trois interlocuteurs lui tournaient le dos et leurs voix ne lui parvenaient plus que par intermittences... Il saisit vaguement quelques mots, quelques paroles véhémentes de Black, de nouveaux sanglots de la jeune fille, des interruptions indignées de Hoxton... De nouveau, le silence régna, mais ne dura que quelques secondes, puis la voix de Hoxton, toute vibrante de fureur, retentit :

— C'est une honte, Black... Je n'aurais jamais cru cela de vous! Partez sur-le-champ! Je veux que vous partiez, entendez-vous! Ne plus jamais vous voir... Vous êtes remercié... Compris?... Demain... vous recevrez un chèque, et ne vous trouvez jamais sur mon chemin!...

Day perçut encore un bruit de pas... des soupirs profonds... Il entendit Hoxton, manifestement seul dans son cabinet, marcher de long en large, en respirant bruyamment... puis ce fut tout, et Day regagna doucement son fauteuil... Il était plongé dans la plus profonde des méditations quand la porte s'ouvrit et que le docteur Hoxton parut sur le seuil, la main tendue vers son ami...

XI

— Tiens, vous étiez là? Et personne ne me disait rien, fit Hoxton, d'un air dégagé, comme si rien ne s'était passé...

— Oui, je suis arrivé, il y a un instant... C'est votre domestique qui m'a introduit ici, en me disant que vous pourriez bientôt me recevoir...

— C'est exact, j'étais occupé dans mon laboratoire... Mais je trouve inadmissible qu'on ne soit pas venu me chercher...

— Cela n'a aucune importance, mon cher ami... Vous savez fort bien que je suis libre... Je n'ai d'ailleurs rien de spécial à vous dire... Je crois même que je me sens un peu mieux que ces jours-ci et j'attribue mon amélioration au traitement que vous m'avez ordonné... Seulement, ce n'est pas très drôle de se priver de toutes sortes de bonnes choses... Quand donc me permetterez-vous une légère infraction... J'aurais tant envie de boire un peu autre chose que cette eau insipide...

— Eh bien! Gerald, si vous vous sentez réelle-

ment mieux, je ne vois pas d'inconvénient à vous permettre un petit écart... Mais il est de mon devoir de vous surveiller, mon cher, et si vous êtes libre nous allons faire une petite incartade tous les deux... Je vous invite... Pour ce soir, la consigne est levée... vous pourrez boire et manger de tout... avec modération, bien entendu... D'ailleurs, je serai là pour freiner vos excès...

— Entendu, Docteur, avec le plus grand plaisir, le temps de passer chez moi, pour me changer... Je serai prêt d'ici une heure... Où nous retrouvons-nous?

— Mais au club, voyons... J'y serai vers sept heures et demie.

Gerald sauta dans un taxi. Il avait besoin d'être seul, pour mettre un peu d'ordre dans ses idées... Que pouvait signifier la scène violente dont il avait été le témoin involontaire et insoupçonné?

Que reprochait donc avec tant de mépris Black à Miss Barking? Quel était donc le crime dont il l'accusait et dont elle se défendait avec tant d'énergie? Il fallait que la chose fût grave puisqu'il l'avait presque menacée de la livrer à la police...

Mais... la police... C'était lui... Il en était le représentant... Il se promit d'aller trouver la jeune fille dès le lendemain matin et de la soumettre à un interrogatoire serré... Oh! il ne s'embarrasserait pas de formalités et ne perdrait pas

son temps à aller solliciter un mandat ou une commission... Il régulariserait les choses après. Pour le moment, il ne fallait pas perdre une minute... Il importait surtout de savoir... De savoir qui était l'Etrangleur... l'Etrangleuse plutôt... car la chose était claire... C'était elle, Miss Barking, la misérable...

— Quand je pense à la candeur de son regard... Je lui aurais, comme on dit, donné le bon Dieu sans confession... Et voilà... Donc ma première impression était la bonne... Demain... quelle revanche... Après cela, je pourrai dire enfin ma façon de penser à ce Sir Austin Chandos qui m'a mis plus bas que terre... Et s'il n'est pas content, je lui jetterai ma démission à la figure... Du moment où mon amour-propre aura été sauvegardé, je me moque du reste...

Gerald Day se regarda complaisamment devant la glace... Il avait vraiment grande allure dans son smoking...

— Et maintenant, ne pensons plus au service... Pour une fois, ce soir, je vais m'amuser sans arrière-pensée... A demain, les affaires sérieuses... Sapristi, déjà huit heures moins le quart... Hoxton va être furieux, lui qui est toujours si exact... Hoxton... Mais, lui aussi, a eu une attitude bizarre... Il m'a reçu comme d'habitude. Si je n'avais entendu, de mes propres oreilles, cette scène épouvantable, je n'aurais jamais pu me douter qu'il venait d'y jouer son rôle, lui aussi...

Il y a quelque chose qui n'est pas clair... Et il me semble bien qu'il a donné raison à Miss Barking, contre Black... Y aurait-il quelque chose entre eux? Serait-ce cela le crime que Black reprochait à Kay? Mais alors, il n'aurait certainement pas parlé de la dénoncer... Non, et puis je ne vois pas ce brave homme de Hoxton amouraché de la belle Kay... ce n'est plus de son âge... Il doit y avoir autre chose... Mon Dieu! Il est évident qu'il a dissimulé devant moi, parce qu'il n'éprouvait pas le besoin de me mettre au courant des querelles qui se passent sous son toit... C'est égal! quel empire sur lui-même! Je ne le connaissais pas sous ce jour...

Dire qu'il va falloir lui annoncer ma décision... lui dire que, moi aussi, je soupçonne sa protégée du plus monstrueux des crimes... Cela ne va pas aller tout seul...

Bah! Laissons tout cela... Ce soir, je veux ne plus songer qu'au plaisir de vivre et fêter le succès que je sens proche...

Tout en monologuant ainsi, Gerald arriva au club.

Effectivement, Hoxton était déjà là et l'attendait depuis un bon moment...

— Ah! ces jeunes gens, fit le docteur, toujours en retard... Vous faut-il vraiment si longtemps pour vous habiller, vous pomponner? Si encore, vous étiez une jolie femme, je comprendrais...

Les deux hommes prirent un cocktail.

— Je connais, dit Hoxton en baissant la voix, comme pour lui faire une confidence, un petit endroit, dans le port du côté des docks... C'est une auberge qui ne paye pas de mine... Elle est tenue par un Français... Mon cher, il a une façon à lui de préparer les soles... vous m'en direz des nouvelles... Quant à sa cave, c'est une véritable collection de chefs-d'œuvre... Il possède un petit vin de Bourgogne, du Pouilly fumé, qu'on n'oublie pas facilement... Qu'en pensez-vous, Gerald?

— Je vous suis les yeux fermés, Docteur... Je sais que vous avez bon goût... D'ailleurs, tous les médecins sont des gourmets... Comment s'appelle votre artiste culinaire?

— Dieudonné... et il est bien nommé, je vous l'assure... Il fait une cuisine divine...

Le dîner fut aussi gai et aussi animé que possible. Le docteur n'avait jamais été d'aussi charmante humeur... La conversation roula évidemment sur les sujets préférés du docteur, sur les misères effroyables dont il était le témoin quotidien, sur son labeur écrasant...

— Mais, fit innocemment l'inspecteur... vous êtes fort bien secondé... Avec Miss Barking et Black, je crois que vous pouvez abattre beaucoup de besogne.

Le visage du docteur se rembrunit. Il ne répondit rien. On sentait qu'un violent combat se livrait en lui... Etonné, Day le regarda... On était

au café... Le docteur venait de demander l'addition... l'hôte les accompagna sur le pas de la porte et leur proposa de faire chercher un véhicule...

— Non, remercia Hoxton, après un pareil festin, un peu de marche ne nous fera pas mal. Au revoir, Dieudonné... Vous venez, Gerald?

Les deux hommes longèrent en silence la Plough Road, en aspirant avec délices l'arôme de leurs havanes... A la hauteur de Southwark Park, Gerald n'y tint plus. Oubliant tout ce qu'il s'était promis avant de partir, il laissa échapper cette question :

— Dites-moi, Docteur, que s'est-il passé ce soir chez vous?... pourquoi avez-vous congédié le docteur Black.

Hoxton s'arrêta net. A la lueur du réverbère, Gerald remarqua que le visage, habituellement pâle du médecin, était empourpré... Hoxton regarda fixement le jeune homme. Ses traits se crispèrent, une expression de rage indicible se peignit sur sa physionomie. Il saisit son compagnon par le bras et le serra avec une vigueur que Gerald n'aurait jamais pu supposer chez un homme de son âge. La voix du docteur était altérée par la colère :

— De quoi vous mêlez-vous, Day? Ainsi, vous avez entendu?... vous avez écouté, espionné? C'est du propre... Eh bien! apprenez, petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein, que j'ai

horreur des indiscrets et des espions... Et puisqu'il en est ainsi, je désire ne plus vous voir... Suivez votre chemin et laissez-moi en paix...

Et le docteur Hoxton, tremblant de fureur, planta là l'inspecteur et s'éloigna à grands pas... Avant que Gerald fût revenu de sa surprise, le docteur Hoxton avait déjà disparu dans le brouillard...

Gerald resta abasourdi. Il n'avait encore jamais vu le docteur perdre ainsi le contrôle de soi-même.

— Heu! dit-il, il n'a pourtant pas absorbé tant de vin... Serait-ce la peine que cette scène lui a causée?... En somme, j'ai été un peu maladroit. Bah! demain, j'irai m'excuser... C'est dommage, j'avais rêvé d'une autre fin de soirée...

Le jeune homme fit encore quelques pas, prit un tramway à la station de Bermondsey et rentra chez lui, peiné de l'algarade qu'il venait de subir...

Il se déshabilla rapidement et se mit à son bureau pour préparer l'interrogatoire qu'il se proposait de faire subir le lendemain matin à la jolie infirmière... Il fouilla dans les poches du veston encore étalé sur le divan, qu'il n'avait pas eu le temps de ranger avant de partir...

Son visage exprima la surprise, puis l'inquiétude...

— C'est violent, murmura-t-il... Pourtant, j'étais bien sûr de l'avoir sur moi cet après-

midi... Depuis que Belgrave me l'avait rendu, il ne me quittait plus...

Mais il eut beau fouiller et refouiller ses poches, chercher dans d'autres vêtements, explorer ses tiroirs par acquit de conscience, il ne trouva pas ce qu'il cherchait : le tube à rouge avait disparu. On le lui avait subtilisé...

Son adversaire inconnu lui avait soustrait ce qu'il appelait sa pièce à conviction, l'objet sur lequel il comptait pour confondre un jour le coupable. L'étrangleur avait été plus fort que lui... Black? Miss Barking? Ou...?

Day repoussa aussitôt l'idée qui venait de lui traverser le cerveau, tant elle lui parut saugrenue. Mais le fait était là : il avait perdu son arme la plus précieuse...

XII

Soho était comme d'habitude fort animé. Depuis quelques jours, le temps s'était remis au beau, et c'était plaisir de sortir le soir. Par moments, il tombait bien un peu de brouillard, mais ce n'était rien à côté des sombres « purées de pois » d'il y avait quelques semaines.

C'est ce que constatait avec satisfaction l'agent 17.667. Le grand gaillard, vêtu de bleu marine, était de service, ce soir-là, dans le quartier des plaisirs et parcourait à bicyclette les nombreuses ruelles de Soho. Comme c'était un excellent garçon, ancien dans le service, et comme il savait fermer les yeux sur certaines peccadilles sans importance, on le connaissait et on l'aimait bien partout.

Il s'engageait à ce moment dans la Old Compton Street : il s'arrêta quelques instants à bavarder avec le chasseur du « Molino », qui lui donnait souvent des renseignements précieux pour les courses, renseignements que le chasseur tenait lui-même du célèbre jockey Hugues,

client assidu du « Molino » et le meilleur jockey de plat du moment... Notre Bobby nota soigneusement deux « tips » absolument certains et qui devaient contribuer singulièrement à équilibrer son budget, compte tenu, bien entendu, de la glorieuse incertitude du turf... il pénétra dans un petit bar voisin, remercia rapidement le chasseur de son amabilité en lui offrant un gin... puis il renfourcha sa bicyclette et continua à parcourir le dédale des petites rues tortueuses et bruyantes...

— Tout de même, songeait le 16.667, on a quelques avantages dans le métier... surtout dans ce district... Si seulement mon cheval pouvait arriver, comme la dernière fois, et faire du dix contre un... Cinq shillings... cela ferait deux livres et demie... Pas si mal que cela...

Une voiture avançait dans Church Street, tous feux éteints.

Le Bobbie se mit en travers de la rue.

— Halte... Vous ne savez pas que vous devez avoir vos lanternes allumées... Oui... oui... je connais l'histoire... vos accus déchargés... Vous comprenez, depuis le temps que je l'entends, cette réponse, je commence à la connaître... Bon, vos papiers sont en règle... Alors, faites-en autant pour votre éclairage... Pour cette fois-ci, cela ira, mais tant pis si je vous repince...

L'agent continua sa route, intervint dans une légère bagarre, menaça un pochard de l'emme-

ner au poste s'il ne cessait pas de faire du tapage...

— S'il fallait les emmener tous, le poste ne serait pas assez grand, murmura-t-il avec philosophie... Et puis, un petit coup de temps en temps, c'est pardonnable...

Il jeta un coup d'œil sur sa grosse montre d'acier :

— Bigre, minuit dix... Comme le temps passe... Allons, la relève ne va pas tarder à arriver... Je n'ai que le temps de préparer mon rapport...

L'agent sortit son gros calepin :

— Voyons, dit-il... une contravention... et puis, c'est tout, ma foi... Depuis quelque temps Soho devient un quartier bien calme et bien agréable à habiter... Ce n'est pourtant pas là que je prendrai ma retraite... dans quelques années, s'entend... Cela ne fait rien, quand je pense aux histoires qu'il y a eues par moments... C'est à croire qu'il y a des séries pour les criminels comme pour le reste...

L'agent 16.667 faisait à mi-voix ces constatations judicieuses, quand un cri effrayant déchira la nuit... un cri aigu... un cri de femme... L'agent s'arrêta net... et dressa l'oreille... les cris reprirent, tout aussi violents... Il distingua nettement des appels... « Au secours... au secours... A l'assassin... A l'assassin... »

L'agent pédala à toute vitesse dans la direction des cris... Ils venaient d'une fenêtre du

deuxième étage d'une vieille maison de la Dean Street... La fenêtre était entr'ouverte... L'agent sauta de sa machine, qu'il rangea soigneusement le long du mur et se précipita sur la porte... Elle était fermée...

Sans hésiter, le représentant de l'autorité se rua sur le lourd portail de bois et pesa de toute sa force... Quelques minutes plus tard, il avait ébranlé la serrure... Au moment précis où il allait l'ouvrir, il faillit tomber en avant... Un des battants venait de céder... Surpris, l'agent hésita un instant et tenta de retrouver son équilibre compromis... Hélas, cette hésitation fut suffisante pour laisser passer en trombe un inconnu qui bouscula le bobbie et fila à toutes jambes dans la nuit...

Bien entendu, l'agent sauta sur sa bicyclette et se mit à sa poursuite, mais l'inconnu avait déjà pris de l'avance et, arrivé à un carrefour de trois rues sombres et coupées de brusques tournants, l'agent se demanda avec perplexité dans laquelle il devait s'engager... Il était déjà trop tard... L'homme avait disparu...

— Drôle de particulier, marmotta le policier... Il m'a filé entre les pattes... mais je le retrouverai, celui-là... Je le reconnaîtrai entre mille... Je n'ai encore jamais vu un nez de cette taille... On aurait dit une grosse pomme de terre. Et quelle couleur!

Dépité d'avoir perdu son gibier, l'agent revint

dans Dean Street et pénétra sous le porche de la maison dont la porte était restée ouverte... Il monta au deuxième étage, d'où il lui avait semblé que les cris venaient... Sur le palier, il vit une jeune femme, à demi-vêtue, les cheveux en désordre, les yeux hagards, qui semblait la proie d'une terreur intense...

Elle poussa un cri de joie en voyant la haute taille et l'uniforme sombre de l'agent.

— Que se passe-t-il? Est-ce vous qui poussiez ces cris? Qui est l'homme qui vient de s'enfuir?

Encore toute tremblante, la jeune femme prit un temps pour répondre, puis elle lui expliqua qu'elle s'appelait Ellinor Bennett. Elle exerçait le métier de secrétaire-dactylographe dans une maison de commerce de la Cité. Quelques jours auparavant, elle avait fait la connaissance d'un homme d'un certain âge, qui lui avait dit être un Danois, de passage à Londres, mais qui avait néanmoins l'intention d'y séjourner pendant deux ou trois mois. La jeune fille avait accepté d'aller au cinéma avec lui, elle l'avait revu à plusieurs reprises et, finalement, l'étrangleur, qui paraissait s'intéresser beaucoup à elle, lui avait proposé de devenir sa femme... Après avoir longuement hésité, Ellinor avait fini par accepter. L'homme, certes, n'était ni beau ni jeune... Il avait surtout un nez énorme et qui le défigurait... Mais il était empressé, correct en même temps et, surtout, il paraissait fort riche... Et

comme elle joignait à peine les deux bouts en tapant toute la journée sur sa machine, elle s'était laissé tenter...

Ils étaient sortis ensemble ce soir-là, avaient été au spectacle et il avait tenu à la ramener chez elle... Elle lui avait fait une tasse de thé, ils avaient conversé gentiment, fait des projets d'avenir, discuté la date de leur union prochaine... et puis, soudain, il s'était levé... Son visage, bienveillant d'ordinaire, avait pris une expression de férocité qu'elle ne lui avait encore jamais vue... En marmottant des paroles incompréhensibles, vraisemblablement dans sa langue, le Danois s'était précipité sur elle, les mains en avant et l'avait saisie à la gorge... Elle avait senti ses doigts de fer se serrer autour de son cou... Mais elle était forte, elle aussi, et elle pratiquait pas mal de sports depuis son enfance... Elle avait réussi à se libérer et s'était mise sur la défensive...

L'homme, surpris par cette résistance, avait reculé, hésité, puis s'était rué à nouveau... Une autre fois encore, elle l'avait repoussé, mais elle comprenait bien que cela ne pourrait durer indéfiniment et qu'elle finirait par succomber... Alors, elle avait réussi à entr'ouvrir la fenêtre et avait appelé au secours... L'homme avait fait une dernière tentative, mais, effrayé par les cris de la jeune fille, il avait jugé prudent de battre en retraite et de s'enfuir...

Tout en luttant contre son agresseur, la jeune fille n'avait pas perdu son sang-froid et elle avait l'impression très nette que son nez, son affreux nez difforme et démesuré avait soudain changé de place, qu'il s'était légèrement dévié... d'où elle concluait que son compagnon portait un faux nez...

Dès qu'elle avait été libérée de sa présence, la réaction était venue et elle avait eu une courte syncope, mais maintenant, elle se sentait de nouveau bien et elle était prête à se rendre au poste pour y faire sa déclaration...

— Vous ne pouvez vous imaginer la force de cet homme...

— Si, je me l'imagine, répondit en riant l'agent 16.667... Je l'ai éprouvée moi-même. En s'enfuyant, il m'a bousculé avec une violence telle que je suis tombé... C'est d'ailleurs ce qui l'a sauvé... Le temps que je me relève et que je saute sur ma bicyclette, il était déjà loin... Moi aussi, j'ai remarqué son nez... Eh bien, Miss Bennett, mettez votre chapeau et accompagnez-moi...

L'affaire fut immédiatement passée à l'inspecteur Kennedy, à qui la jeune fille refit son récit... Malgré les nombreuses questions de Kennedy, la jeune dactylographe ne put lui apprendre rien de plus que ce qu'elle avait déjà raconté...

— Evidemment, ronchonnait le vieil inspecteur... C'est lui... toujours lui... l'homme au faux nez... Et toujours, il trouve le moyen de dispa-

raître... Comment le rattraper?... Il a sur nous l'avantage de choisir son heure et sa victime... Je ne puis pourtant pas faire accompagner toutes les femmes de Londres par un garde de corps...

Tout à l'heure, quand je vais rendre compte à Sir Austin Chandos, cela va donner encore une belle comédie... Mais j'en ai assez, qu'ils passent l'affaire à d'autres, ou qu'ils aillent l'arrêter eux-mêmes... Son faux nez, c'est une trouvaille... Ce doit être un maître en l'art de se grimer... Cette fois, le nez est gros, la dernière fois, il était long... Aujourd'hui, il était blond comme les blés... L'assassin de Mrs Dawson était brun... Alors? Un acteur, peut-être...

Pris d'une inspiration subite, le vieil inspecteur décrocha le téléphone et demanda la communication avec le service des fraudes.

— Allo... C'est vous, Day... Bonjour, mon cher collègue...

— ...

— Oui! il y a du nouveau... Un nouvel exploit de notre étrangleur...

— ...

— Non, heureusement... cette fois, l'attentat a échoué... Pas de mal... Mais notre homme nous a, une fois de plus, coulé entre les doigts... Vous dites?... Mais c'est entendu... J'attendrai de vous avoir vu avant de remettre mon rapport... Vers midi... Parfait... Je vous attendrai dans mon

bureau au Yard... A cette heure, tout le monde est parti déjeuner... Nous serons tranquilles pour causer...

Kennedy raccrocha. Il savait, lui, que Day était le plus capable de tous et qu'à l'aide des derniers renseignements, il pourrait peut-être l'aiguiller sur la bonne voie...

A midi dix, Day entra, le sourire aux lèvres, dans le bureau de son collègue, les deux hommes échangèrent un cordial shake-hands et Day s'installa commodément dans le fauteuil qui avait été le sien pendant tant d'années...

XIII

— Alors, Kennedy, mon vieux, notre étrangleur fait de nouveau des siennes?

— Oui... Il y avait longtemps que cela ne lui était pas arrivé... Mais, pour une fois, il a manqué son coup... Fiasco complet...

— Pour nous aussi, Kennedy, puisqu'il n'est pas arrêté...

— Et à dire vrai, je me demande si nous réussirons jamais à l'avoir...

— Je suis moins pessimiste que vous, collègue... Mais, si nous le prenons, ce ne sera certainement pas sur le fait... Là, il a trop d'avantages sur la police... Il opère quand bon lui semble, tantôt dans un quartier, tantôt dans l'autre... Nous arriverons toujours trop tard, quand le mal sera fait...

— Comment voulez-vous donc vous y prendre?

— Oh! je ne dis pas que nous n'aurons pas la chance de l'arrêter au moment où il s'apprête à tuer... Mais c'est un hasard sur lequel il ne faut

pas compter... Non... la seule méthode consiste à l'identifier...

— Vous êtes bon... mais c'est là tout le problème... Quand nous l'aurons résolu, le reste ne sera plus que jeu d'enfant...

— Il faut nous servir de ce que nous savons déjà et puis raisonner, Kennedy, tout est là... Voulez-vous me montrer le rapport que vous avez fait sur l'attentat contre Mlle Ellinor Bennett... J'aurais bien voulu la voir, cette jeune personne... Est-elle jolie?

— Peuh! Vous savez, à mon âge, on fait moins attention à ces choses-là... Elle ne m'a pas paru mal... Elle est très sportive... la preuve, c'est qu'elle a pu résister victorieusement à l'attaque du monstre... Mais, au cours de la conversation, elle m'a dit qu'elle n'était pas très solide pour cela... Une maladie incurable, m'a-t-elle dit... héréditaire, qui peut se manifester d'un moment à l'autre... Naturellement, je ne lui ai rien demandé de plus...

Day lut attentivement le rapport de Kennedy, puis il sortit sa pipe, la bourra soigneusement et, se renversant dans son fauteuil, il aspira quelques bouffées... Au bout de cinq minutes d'un silence que Kennedy respecta scrupuleusement, Gerald se redressa et dit, à brûle-pourpoint :

— Dites donc, Kennedy, old man... N'avez-

vous pas été frappé par un détail bizarre... qu'on retrouve presque dans chaque cas?...

— Quoi donc? Non... je ne vois pas...

— Eh bien, toutes ses victimes, sans exception, sont des gens de condition moyenne ou pauvre, d'abord, mais surtout...

— Vous me faites languir...

— Eh bien, toutes sont dans un état de santé plus ou moins précaire...

— Tonnerre!... C'est pourtant vrai...

— Alors, ne pourrions-nous pas conclure que notre homme est un fou d'une espèce particulière... Il a la phobie des gens malades...

— Ouais... Et puis après?... Allez donc retrouver, parmi les milliers de maniaques du Royaume-Uni, justement celui-là... Vous devez avoir raison, Day... Mais ce n'est pas encore cela qui nous fera avancer d'un pas...

— C'est possible, après tout, soupira Day, en tirant sur sa pipe...

— Voyez-vous, collègue... je rends hommage à vos qualités... Je n'hésite pas à déclarer que vous êtes actuellement le seul détective digne de ce nom à Scotland Yard... Mais, il y a des cas où la subtilité d'esprit et la puissance du raisonnement ne peuvent rien...

— Alors, que faire? demanda Day.

— A mon avis, rien... pour l'instant, attendre encore... Je vous jure, mon jeune ami, que je suis heureux que ma mise à la retraite ait lieu

dans trois jours exactement... J'en aurai fini avec cette histoire qui m'empoisonne l'existence... Je quitterai le métier sur un échec... je le sais bien... Et je ne vous cacherai pas que j'en suis un peu vexé... Mais, que voulez-vous? cela ne nuira pas à mon avancement, hé! hé!

Day rentra dans son propre bureau. Lui aussi était un peu vexé, mais pas pour le même motif que Kennedy. Mais il trouvait que son collègue était un peu trop routinier et n'accordait pas assez de considération aux méthodes intellectuelles, les seules qui comptassent pour Day... L'idéal, pensait Day, serait de démêler une affaire compliquée, sans se bouger, dans son bureau, par la simple puissance du raisonnement... Etre là, dans son fauteuil, réfléchir, réfléchir, et puis, tout d'un coup, appeler ses subordonnés et leur dire... « Vous allez filer à tel endroit... vous y trouverez tel homme, ayant tel ou tel signalement... C'est lui le coupable... Je vais vous faire donner un mandat et vous me le ramènerez, les menottes autour des poignets... »

— Ce serait trop beau, songea Day, et pourtant, c'est la seule façon dont je conçoive la police...

Gerald était persuadé, en dépit du dédain manifesté par Kennedy, qu'il avait découvert la clé de l'énigme... Pour plus de précautions, avant de s'engager à fond dans la nouvelle voie qu'il venait de voir s'ouvrir devant lui, Gerald fit une

rapide enquête. Elle lui fut relativement facile, grâce à ses relations dans la police même...

Quand les résultats lui furent connus, c'est tout juste s'il résista à l'envie d'esquisser un pas de gigue... Il avait vu juste, à présent, il savait... ou plutôt, il ne doutait plus qu'il allait savoir... D'ailleurs, n'avait-il pas en mains des éléments inconnus de tout le monde? La balle tirée sur lui... le bâton de rouge... la mystérieuse conversation entendue à travers la porte...

— J'aurais été bien bête, se dit-il, de transmettre tout cela à cet excellent Kennedy, qui n'y aurait rien compris... D'ailleurs, il s'en va dans deux jours et c'est un autre, un inconnu, qui recueillerait le fruit de mon labeur... Non, non, c'est moi et personne d'autre qui découvrirai le fin fond de cette histoire et qui mettrai la main au collet de l'étrangleur... J'avais raison... Dans tout crime, il y a un mobile, et quand on le connaît, alors... l'arrestation du criminel n'est plus qu'une question de temps...

Belgrave, malgré ses recherches, n'avait pu déterminer avec certitude si les débris microscopiques d'épiderme adhérant au rouge étaient bien ceux de l'étudiant assassiné... Mais peu importait à Day. Il savait que l'étudiant était très sérieusement malade et que l'étrangleur n'avait fait que hâter sa mort... Il était condamné par la Faculté depuis longtemps... Les femmes de Soho étaient également malades, quant à la vieille

Mrs Dawson, elle était à toute extrémité quand le monstre l'avait achevée... Restait le petit garçon, le petit Joë Hulligan.

Il rendit visite à la grand-mère inconsolable, qui lui confirma que son petit-fils était d'une santé délicate. Dès les premiers mois de sa naissance, on avait craint pour ses jours... Il avait hérité de son père, mort lui-même à l'hôpital d'alcoolisme, une maladie nerveuse qui mettait à tout instant ses jours en danger... et le médecin ne lui avait pas caché qu'il faudrait de longs soins avant de le guérir, si toutefois on y parvenait jamais...

— Qui est votre médecin? demanda Day.

— Le docteur Hoxton, de la Ben Johnson Street...

Hoxton... le patron de Miss Barking... toujours elle... le filet commençait à se refermer...

Et pourtant, se demandait Gerald, quel intérêt peut-elle avoir? Elle est jeune, elle est riche, elle est bonne, cela ne fait pas l'ombre d'un doute... et elle a bien l'apparence d'une personne saine et parfaitement équilibrée... Alors, pourquoi ferait-elle de pareilles monstruosités... D'un autre côté, le bâton de rouge, son trouble, sa scène avec Black...

Le lendemain de son algarade incompréhensible avec Hoxton, au sortir de leur dîner chez Dieudonné, Gerald avait longuement hésité... Devait-il ou ne devait-il pas aller chez le docteur

Hoxton pour s'excuser? Après tout, lui devait-il réellement des excuses. Les éclats de voix de Miss Barking, de Black et ceux de Hoxton avaient été si violents qu'il avait fort bien pu les entendre, sans le vouloir, à travers la porte. Evidemment, il n'allait pas confesser à Hoxton qu'il y avait mis beaucoup du sien et qu'il avait écouté à la porte comme un valet...

Dans un mouvement d'humeur, il résolut de rompre toute relation avec le docteur qui l'avait traité si durement, mais la nuit porte conseil, et le lendemain, Gerald avait compris qu'il lui fallait mettre tout amour-propre de côté s'il ne voulait pas se fermer définitivement une source précieuse de renseignements... S'il rompait avec Hoxton, il ne pouvait plus espérer questionner Miss Barking...

C'est pourquoi, s'armant de son plus gracieux sourire, il se dirigea aussitôt vers la clinique de Ben Johnson Street... A sa grande surprise, Hoxton le reçut tout de suite et fort aimablement...

— J'allais justement vous téléphoner pour vous prier de m'excuser, mon cher Gerald... J'estime que j'ai été un peu vif... J'étais un peu énervé par ce qui était arrivé dans l'après-midi chez moi... Avouez qu'il y avait de quoi... Etre obligé de se séparer d'un vieux collaborateur, cela ne fait jamais plaisir... Et puis voir s'effondrer certains projets qu'on a caressés pendant des années... Ajoutez que nous avions bu pas mal de ce

vin capiteux... Ces vins de France sont remarquables, mais ils vous échauffent terriblement... J'espère que vous ne m'en voudrez pas et que nous serons amis comme devant...

Les choses s'arrangeaient on ne peut mieux. De son côté, Gerald expliqua qu'il n'avait pu faire autrement que d'entendre... et que, lui aussi, avait peut-être bu un peu trop, sans quoi, il ne se serait jamais permis de poser au docteur sa question indiscrète qui avait mis le feu aux poudres. Il s'enquit de la santé de Miss Barking et Hoxton en profita pour renouveler un vibrant éloge de son infirmière... Mais, en dépit de tous ses efforts et de toutes ses ruses, Gerald ne parvint pas à lui parler seul à seule.

D'ailleurs, il était résolu à procéder par étapes, à observer, à écouter, à contrôler, à faire des recoupements plutôt qu'à prendre l'ennemi de front... Miss Barking, il le savait, se méfiait de lui, et c'était normal. S'il la questionnait, elle se déroberait évidemment ou refuserait même de répondre. Alors, il ne lui resterait plus d'autre ressource que l'arrestation, c'est-à-dire le scandale... et c'était ce qu'il voulait éviter à tout prix...

Et ses visites se refirent quotidiennes... Hoxton l'accueillait toujours avec un sourire bienveillant. L'incident semblait totalement oublié... Miss Barking l'introduisait aimablement dans le salon, répondait à ses compliments... Hoxton ba-

vardait, lui donnait des conseils, sortait souvent avec lui, discutait des méthodes criminologistes... tout était rentré dans l'ordre... mais jamais on ne fit allusion au motif grave qui avait causé le départ de Black... jamais Day ne reparla à Miss Barking du bâton de rouge... et les jours s'écoulaient et l'enquête n'avançait pas... Gerald rageait intérieurement, mais n'en laissait rien paraître et c'est quand il aurait volontiers voué l'infirmière au diable qu'il lui adressait ses sourires les plus suaves... L'inspecteur avait enfin trouvé un adversaire à sa taille et il agissait en conséquence...

XIV

Cette situation se prolongea pendant plusieurs jours.

Gerald se consolait de son inaction en se disant qu'à défaut d'autre résultat, son assiduité chez Hoxton avait au moins l'avantage de rendre Miss Barking prudente. Se sentant épiée, surveillée, elle resterait tranquille dans tous les cas et, pendant ce temps, renoncerait à ses sanglants exploits... De fait, il s'écoula de nombreuses semaines sans qu'on entendît plus parler de l'Etrangleur, comme disaient les journaux, de l'Etrangleuse, comme Gerald était le seul à le prétendre... Peut-être n'était-ce qu'une simple coïncidence, mais elle venait singulièrement renforcer la thèse de Gerald...

Mais Gerald s'impatientait : il changea de tactique. Il continua de rendre régulièrement visite au docteur Hoxton, mais à des heures différentes... En réalité, il avait trouvé le moyen de louer une chambre mansardée dans une maison basse qui faisait vis-à-vis à la clinique. Pour comble de

chance, cette maison avait son entrée, non pas dans Ben Johnson Street, mais dans une petite rue adjacente, de sorte que l'inspecteur pouvait se rendre à son observatoire, sans crainte d'être jamais surpris...

Dès que son service lui laissait des loisirs — et il lui en laissait beaucoup — Gerald filait vers la vieille maison et, armé d'une paire de jumelles, il observait... observait sans arrêt... Il se familiarisa avec toutes les habitudes des hôtes de la clinique. Il sut l'heure d'arrivée de Miss Barking, l'heure de son départ, le soir. Il vit affluer les malades, l'air lamentable et découragé, il en vit ressortir d'autres, l'œil brillant, la taille redressée. On sentait que la charité du docteur Hoxton avait accompli ses miracles habituels. Derrière son rideau épais, Gerald étudiait les moindres détails. Il s'amusa même à surveiller son vieil ami. Il nota qu'Hoxton sortait très tard de sa clinique. Il le voyait faire quelques pas sur le trottoir, humer l'air du printemps, redresser par instants sa haute taille un peu voûtée. Parfois aussi, l'infirmière et lui faisaient un bout de chemin ensemble, mais le plus souvent Hoxton prenait un taxi, car il habitait loin, dans la partie ouest de la ville.

Gerald ne s'ennuyait pas, mais il était toujours au même point.

— Me serais-je trompé? se demandait-il parfois avec angoisse. Alors, tant de peine, tant

d'heures perdues... Pourtant, non... un peu de patience... Je sens que je ne suis plus très loin du but... L'événement décisif ne peut plus tarder à se produire...

Une après-midi — il était environ trois heures — Gerald était à son poste quand il vit une voiture d'ambulance, arborant un drapeau de la Croix-Rouge, s'arrêter devant la porte de la clinique. On en descendit avec mille précautions un brancard sur lequel Gerald vit une femme, enveloppée dans des couvertures. Seule sa tête était visible et Gerald nota que la jeune femme, ou la jeune fille, avait des traits magnifiques encadrés d'une chevelure d'un blond cendré qui n'était pas le blond habituel des filles d'Albion. Intrigué, il descendit de son poste pour la voir de plus près. S'il avait été aperçu par Hoxton ou par Miss Barking, il avait sa réponse toute prête, il venait simplement rendre visite au docteur. Mais personne ne fit attention à lui. Il remonta dans son observatoire. Au bout d'une demi-heure, il vit la porte s'ouvrir et les brancardiers transporter de nouveau la jeune fille dans la voiture. Gerald remarqua que ses traits semblaient transfigurés par la joie et l'espérance. Il n'était pas difficile de deviner que le docteur Hoxton lui avait promis de la guérir.

Pris d'une inspiration subite, Gerald descendit quatre à quatre les escaliers. Il eut la chance de trouver un taxi qui maraudait.

— Hep, chauffeur! Vous allez suivre discrètement cette voiture d'ambulance. Ne vous inquiétez pas... Voici mon insigne... Vous avez compris?

— All right, Sir! fit le chauffeur qui démarra lentement.

Ils s'arrêtèrent dans White Chapel, devant une maison d'apparence cossue. Gerald connaissait bien le quartier et il possédait à fond l'art de faire parler le monde. Au bout d'un quart d'heure, il apprit que la maison appartenait à un commerçant, israélite polonais, fort riche, et que la malade était une femme de chambre à leur service, une jeune Française, arrivée depuis peu, et qui était tombée subitement malade. De quoi? On ne le savait pas exactement.

Day releva soigneusement le nom et l'adresse de la jeune fille. Elle s'appelait Françoise Carmelon et ses maîtres répondaient au nom caractéristique de Blumenfeld.

Une heure plus tard, Gerald était embusqué de nouveau derrière son rideau. Vers sept heures, il vit Miss Barking qui sortait sans se presser. Les lumières, peu à peu, s'éteignirent dans la clinique, seule était encore éclairée la chambre du docteur Hoxton, au second étage. Gerald allait abandonner sa faction quand il vit la lumière du docteur s'éteindre à son tour. Il allait certainement sortir. Dans ces conditions, mieux valait attendre encore un instant plutôt que se faire prendre bêtement en flagrant délit d'espionnage.

La porte de la clinique s'ouvrit. Un homme en sortit que Gerald ne reconnut pas tout de suite. Etait-ce Hoxton? N'était-ce pas lui? C'était bien son allure, sa taille élevée, mais il semblait moins voûté et plus alerte. L'homme avait relevé le col de son pardessus, son chapeau à larges bords était tiré sur ses yeux et son foulard de soie blanche lui dissimulait complètement le visage.

— C'est pourtant Hoxton, se dit l'inspecteur. Il n'y a pas l'ombre d'un doute. Mais pourquoi diable est-il engoncé comme cela? Il ne fait pas froid, aujourd'hui, et je ne sache pas qu'il soit frileux... Alors? Est-ce une petite escapade qu'il prépare? Mon Dieu, il est majeur et ne doit compte de ses actes à personne... Il y a autre chose, il ne veut pas être reconnu... se cacher de quelqu'un... pas de moi, dans tous les cas, puisqu'il ignore ma présence... De Miss Barking? Elle est loin... De Black, peut-être, dont il craint la vengeance... Heu! Heu!... cela paraît bien peu vraisemblable... Il faut que j'en aie le cœur net!

Day suivit le promeneur nocturne à distance. Le docteur se retournait par instants. Il donnait l'impression d'une bête traquée. Hoxton prit une voiture dans Commercial Road. Day en fit autant. Le trajet ne fut pas long. Dix minutes plus tard, le docteur se faisait arrêter dans Cable Street et continua sa route à pied, toujours suivi par Day qui ne le quittait pas des yeux. Hoxton parcourut deux ou trois cents mètres, et Day

s'aperçut avec surprise qu'il se trouvait exactement devant la maison des Blumenfeld.

— Stupide garçon que j'étais! Le brave Hoxton va tout simplement rendre visite à sa malade de cette après-midi. Il va lui apporter quelque réconfort et probablement aussi quelques pièces de monnaie. Brave type!... Et comme c'est un homme plus modeste que nature, il dissimule ses traits...

Gerald s'attendrit presque et se reprocha intérieurement sa curiosité qu'il qualifia de malsaine. Heureusement, Hoxton ne l'avait pas aperçu, il ne lui aurait jamais pardonné cette nouvelle preuve d'indiscrétion. Dissimulé derrière un gros camion en station, Day ne parvenait pas à s'éloigner. On eût dit qu'une force mystérieuse le clouait sur place.

Le docteur Hoxton frappa, attendit un instant. Gerald le voyait de loin taper du pied d'impatience sur le trottoir. Enfin la porte s'ouvrit et Hoxton s'engouffra dans le vestibule.

Gerald n'avait plus qu'à s'en aller... Il se dirigea vers la voiture qu'il avait fait garer quelques mètres plus loin... Puis, soudain, il se ravisa.

A son tour, il vint pour frapper à la porte. Il s'aperçut avec étonnement qu'elle n'était pas complètement fermée.

— Encore une distraction de ce cher Hoxton.

Et il entra délibérément.

La maison comprenait plusieurs corps de bâ-

timent et Gerald hésita quelques secondes avant de décider quel escalier il allait prendre. Puis il monta lentement, se demandant en lui-même à quelle volonté, plus forte que la sienne, il obéissait en agissant ainsi.

Il arriva au premier étage, en tâtonnant dans l'obscurité. Il alluma son briquet et continua son ascension. L'escalier était vieux et vermoulu, les marches gémissaient sous chacun de ses pas.

— Brr!... fit Day, c'est sinistre dans cette bicoque!... Dans quelle sotte équipée suis-je en train de m'engager? Enfin, j'y suis... Allons jusqu'au bout...

Il venait d'arriver au deuxième étage, quand soudain il entendit un cri perçant, un cri féminin. Gerald frissonna. Le cri se répéta. Le détective pressa le pas. Les cris venaient de l'étage supérieur. Il fit jouer sa lampe électrique en arrivant sur le palier et vit, sur la porte, une plaque de cuivre portant en grosses lettres noires l'inscription suivante : Josef Blumenfeld, Peaux et Fourrures.

Les cris continuaient sans arrêt.

Gerald sonna une fois, deux fois, personne ne vint ouvrir. Alors, de tout le poids de son corps vigoureux, Gerald se laissa tomber sur la porte qui céda tout de suite. Le détective fit irruption dans l'appartement. Il trouva vite le commutateur et éclaira l'antichambre. Les cris venaient d'une pièce du fond. L'appartement paraissait

vide, cependant. Day ouvrit une porte, pénétra dans une chambre à coucher. Vide... Une deuxième lui faisait suite, vide également. Enfin l'inspecteur arriva au bout du couloir. Il entendit des gémissements, des râles et une voix furieuse, haletante, qui éructait des injures.

Sous la poigne solide de Day, la porte vola en éclats et l'inspecteur recula d'horreur devant le spectacle inouï qui s'offrit à ses yeux...

Il vit un lit en désordre, mal éclairé par la lumière d'une lampe de chevet ayant roulé sur le tapis, sans doute au cours de la lutte, car il y avait lutte, une lutte terrible, désespérée, à mort, entre une jeune fille, presque nue, la chemise en lambeaux, les traits convulsés d'horreur, tendant les mains pour se protéger contre le monstre qui l'assaillait... Et ce cri de bête blessée qui sent qu'elle va mourir... Le sang de Gerald se figea dans ses veines. Il vit une main aux doigts crochus s'avancer, saisir à la gorge la jeune fille dont les traits devenaient violets. Comment, dans cette figure tordue, contractée, aurait-il reconnu le visage si gracieux de Françoise Carmelon?

Alors Day reprit sa présence d'esprit et fit un pas en avant. Une planche du parquet craqua : l'inconnu se retourna et Day vit un visage affreux, un front bas couvert d'une toison noire comme du jais et un nez large et puissant comme celui d'un négroïde.

Le monstre poussa un grognement inarticulé, il lâcha sa proie et fit un geste sur la signification duquel Day ne pouvait se méprendre. Alors, il bondit comme un tigre et saisit l'homme par le poignet, au moment précis où l'autre tentait de sortir un revolver de sa poche. Un coup de pied bas fit hurler Gerald de douleur, mais il ne lâcha pas prise. Il riposta par un direct à la mâchoire qui fit vaciller son adversaire. Mais l'homme devait être d'une force et d'une résistance peu communes, car il fut immédiatement sur pied. Les deux hommes s'empoignèrent à bras le corps et, sous les yeux terrifiés de la jeune Française qui continuait à crier et à gémir, un combat féroce s'engagea. Malgré sa jeunesse et son entraînement, Gerald se demanda longtemps s'il n'allait pas avoir le dessous. L'inconnu lui martelait la tête à coups de poing, pendant que Gerald, écroulé à terre, le retenait par les jambes et tentait de le faire tomber à son tour. Enfin, Gerald, plus souple, réussit à échapper à l'étreinte de son ennemi et, en se glissant comme une anguille, parvint à le mettre sous lui. L'homme respirait bruyamment sous le poids du genou de Gerald qui lui écrasait la poitrine. Il eut un violent soubresaut, mais l'inspecteur tenait bon. Ils restèrent tous deux immobiles pendant une seconde, pour reprendre leur souffle, puis Gerald lui porta un violent coup de poing au visage. Il sentit quelque chose de mou qui cédait

sous le choc : le nez de l'homme venait de se détacher... Au même moment, son adversaire parvenait à se relever. Sous la brutalité du mouvement, une perruque noire glissa à terre et, cette fois, Gerald reconnut sans erreur possible le docteur Hoxton.

Tous deux étaient debout, l'un en face de l'autre, les vêtements à demi déchirés, se regardant avec un air de défi.

XV

Gerald regardait son ami sans comprendre. Ses yeux étaient remplis de larmes. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait avec bruit. Il paraissait anéanti.

Hoxton, au contraire, avait redressé sa haute taille, avait rajusté sa cravate et son col, et continuait à fixer sur Gerald un regard hautain et provocateur. Ses yeux brillaient d'une flamme étrange.

— Ainsi, dit le détective lentement, comme étonné lui-même par sa voix, ainsi... c'était vous... vous, le docteur Hoxton... Oh! c'est terrible!... Il me semble que je suis le jouet d'un cauchemar...

— Oui, c'est moi, répondit Hoxton d'une voix nette, à peine altérée par la lutte épuisante qu'il venait de soutenir. Oui, c'est moi, en personne... Et après?...

— Vous ne vous rendez pas compte de la monstruosité de votre cas? Vous, le philanthrope, le bon docteur, l'homme charitable que

tout le monde considérait comme un saint, vous qui étiez mon ami, celui de mon père... Voilà dans quelle situation je vous trouve!... Oh! c'est navrant!...

— Il n'y a vraiment pas de quoi être navré, bon jeune homme, interrompit Hoxton d'une voix narquoise. C'est moi l'Etrangleur... j'aurais d'ailleurs du mal à le nier... mais je n'ai point honte de ce que j'ai fait...

— Taisez-vous, Hoxton! N'ajoutez pas encore à l'horreur...

— Des mots, tout cela, Gerald!... Je suis un assassin, non seulement cela ne me gêne pas de le reconnaître, mais, au contraire, j'en suis fier... Je suis heureux d'avoir accompli les actes que vous me reprochez, et surtout je suis en paix avec ma conscience... Votre jugement, à vous autres hommes, m'importe peu... Je ne suis responsable que devant Dieu...

— Ne blasphémez pas!...

— Oui, devant Dieu seul! hurla Hoxton qui s'énervait visiblement, et Dieu me...

Un sanglot l'agita. Il se courba, tomba sur un fauteuil où il resta prostré. Gerald, ému au delà de toute expression, le regardait en silence. Hoxton pleurait doucement, toute férocité avait disparu de son regard. Ce n'était plus qu'un vieillard secoué par les sanglots.

— Oui, reprit-il au bout d'un instant. Oui, je suis sûr que Dieu qui lit dans les consciences

et dans les cœurs ne pourra pas me tenir rigueur de ce que j'ai fait, car il sait bien dans quelle intention j'ai tué... Toutes mes victimes, mes soi-disant victimes, étaient condamnées à mort. Je crois que j'étais bien placé pour le savoir... Est-ce que, de tous ceux que j'ai supprimés, vous pourriez m'en citer un seul qui fût sain? Je n'ai fait que hâter leur mort.

— Mais pourquoi? Pourquoi ne pas les avoir laissé mourir en paix?

Hoxton se redressa. Ses yeux étaient secs et brillaient d'une flamme qui fit peur à Gerald :

— Pourquoi? Vous osez me le demander? On voit bien, allez, que vous n'avez aucune idée de ce que peut être la souffrance, la souffrance physique, la souffrance des malheureux qui se savent perdus sans rémission. Ils souffrent non seulement dans leur corps, dans leur chair, mais savent encore que leurs heures sont comptées, qu'ils n'ont plus aucun espoir et qu'avant quelques jours ou quelques heures c'est la fosse commune qui les attend... Et vous osez encore me taxer de cruauté, me traiter d'assassin!... Si ces malheureux pouvaient revenir sur terre, je le dis sans crainte de me tromper, eh bien! ils me remercieraient. On m'appelait le bon médecin. Ne l'ai-je pas été jusqu'au bout? Est-ce un crime d'éviter les souffrances à ses semblables? Qui est le plus criminel, celui qui agit comme moi ou bien celui qui, mu par je ne sais quel

sentiment mal compris d'humanité à rebours, prolonge de toutes ses forces la vie d'un être qu'il sait bien ne pouvoir sauver?... Oh! je sais, on dit qu'on n'a le droit de supprimer personne. Si vous en aviez entendus, comme moi, des malheureux me supplier d'abréger leurs maux...

« — Une piqûre, docteur, par pitié!... Je souffre trop, délivrez-moi!

« Quand on a encore des cris déchirants, des supplications de ce genre dans les oreilles, eh bien! si on est un homme, un vrai, on n'hésite plus : on brave les lois cruelles de la société et on fait ce que vous dicte son cœur, sans souci des conséquences... C'est ce que j'ai fait et je n'en rougis pas.

Gerald était abasourdi, il gardait un silence obstiné.

— Vous croyez sans doute, Gerald, que je suis fou. Vous vous trompez. Tuer n'est chez moi ni une manie ni un plaisir sadique. J'ai tué par devoir, par devoir sacré. Voyez mes clients riches, ceux-là je n'ai pas hésité à les laisser mourir tout seuls, car je savais que jusqu'à la dernière minute ces privilégiés auraient des consolations, des soins qui adouciraient leur agonie. Mais mes pauvres malades, nécessiteux, misérreux, que pouvaient-ils espérer? Mourir seuls, abandonnés, dénués de tout, sur un grabat, dans un taudis, comme Mme Dawson, ou dans des souffrances épouvantables, comme Margaret

Hind, ou se voir partir, pour ainsi dire, lambeau par lambeau, comme le pauvre Cols... Il était étudiant, celui-là, il savait exactement à quoi s'en tenir sur son état. Croyez-vous que je ne lui ai pas rendu service? Ah! si l'homme était plus fort, moins lâche, c'est de lui-même qu'il se supprimerait!... Eh bien! moi j'ai suppléé à leur volonté défaillante. J'ai été le bras de Dieu...

« Voilà mon crime... mes crimes, Gerald, et maintenant, livrez-moi à la justice des hommes, au bourreau... Je n'ai pas peur.

Day écoutait avec stupeur cet homme qu'il avait toujours vénéré, pour qui il n'avait eu qu'admiration, et qui, maintenant, lui faisait pitié et horreur tout à la fois.

Hoxton était-il sincère? Simulait-il? Etait-il fou? Il n'aurait su le dire. Au surplus, ce n'était point son affaire. Lui aussi avait un devoir à accomplir, un devoir dont rien ne devait le détourner... Il allait se trouver dans la stricte obligation d'arrêter et de livrer son meilleur ami.

— Docteur, je ne sais plus que penser... Je ne pourrai faire autrement... Je vous arrêterai... Le reste sera jugé par plus digne que moi... Mais pourquoi cette comédie, cette mise en scène? Il fallait affirmer hautement vos doctrines, au lieu de tuer dans l'ombre.

— Oui, peut-être, mais alors, j'aurais pu délivrer un malheureux, et ensuite on m'aurait em-

pêché de continuer. Croyez bien que j'ai longuement réfléchi avant de procéder, avant d'agir.

— Et que signifiaient ces lettres rouges imprimées sur le front de vos vic...

— Appelez-les mes victimes, si vous voulez, nous ne parlons pas le même langage. Je voulais simplement désigner aux enquêteurs la maladie dont souffraient ces pauvres gens. J'avais espéré que vous seriez assez intelligents pour le comprendre tout de suite. T signifie tuberculose, C indiquait que le malade était atteint d'un cancer, S c'était cet autre fléau incurable, la syphilis, L le lupus. Vous êtes satisfait, à présent? Vous savez tout ce que vous vouliez savoir...

— Docteur, je vous jure que jamais mon devoir ne m'a paru plus pénible à accomplir, fit Gerald d'une voix entrecoupée par les larmes.

Hoxton le regarda avec une douceur infinie :

— Je le sais bien, mon pauvre petit, que vous aviez de l'amitié pour moi, et je comprends la peine que je vous cause. Je vous en demande pardon, très sincèrement. Mais que voulez-vous, les choses sont ce qu'elles sont. Dieu en a ainsi décidé... Gerald, oubliez l'ami que j'ai toujours été pour vous, car, moi aussi, je vous aimais bien, et faites votre métier... Arrêtez-moi, je suis à votre disposition...

XVI

Ce fut une stupeur générale, dans tous les quartiers et dans toutes les classes de la société, quand on apprit que l'Etrangleur qui avait terrorisé si longtemps la capitale n'était autre que le docteur Hoxton. Chacun remémorait son désintéressement, ses actes charitables, sa science, ses guérisons fameuses, et tous se demandaient si le bon docteur, le père des pauvres, n'avait pas été soudain frappé de folie.

Sur le moment, personne ne voulait croire à sa culpabilité. Des centaines de braves gens s'offrirent à venir témoigner en sa faveur. Les journaux parlèrent longuement des circonstances de l'arrestation et firent ressortir le côté pathétique de la scène de l'arrestation. A ce propos, de nombreux neurologues écrivirent de savants articles dans les journaux et les revues pour tâcher de donner une explication d'apparence scientifique au cas étrange du docteur Hoxton. L'opinion publique se partagea en deux camps, et les tenants des théories du docteur Hoxton firent

une campagne désespérée pour le sauver de la potence. Des criminologistes distingués, des avocats célèbres prirent fait et cause, soit pour le docteur, soit pour ses victimes.

L'instruction fut longue, non pas à cause des faits que l'accusé ne faisait aucune difficulté à reconnaître, mais à cause des innombrables expertises et contre-expertises des aliénistes. Les uns déclaraient tout net que le docteur Hoxton était un fou dangereux, justiciable du cabanon. D'autres concluaient à une lucidité d'esprit complète, mais à une responsabilité cependant atténuée, à une sorte d'aberration morale progressivement évoluée. D'autres le qualifiaient de monstre, de danger pour la société.

Gerald avait fait un rapport absolument impartial et il faut reconnaître que le magistrat chargé de l'instruction avait déposé des conclusions aussi dépourvues de passion que possible.

Quelle que fut l'horreur suscitée par les crimes du docteur Hoxton, on ne pouvait oublier qu'il avait été, pendant des années, le bienfaiteur des malheureux, qu'il avait soigné gratuitement, par pure humanité, des milliers d'êtres souffrants et dépourvus de tous moyens, et bien que profonds réalistes, les Anglais, pour une fois, faisaient du sentiment.

A plusieurs reprises, Miss Barking, Gerald Day et même le docteur Black tentèrent de visiter le

prisonnier, mais il refusa toujours de voir qui que ce fût. Gerald apprit par les gardiens que le docteur était un prisonnier modèle. Il mangeait la ration des détenus sans ressource, passait la plupart du temps à prier ou à lire la bible. Sa seule distraction était la lecture de traités médicaux qu'on l'avait autorisé à emmener dans sa cellule.

Il semblait résigné à son sort et, plus d'une fois, dit à son geôlier qu'il n'espérait nulle grâce de la justice humaine, mais qu'il s'en remettait uniquement à la miséricorde divine.

Un de ses amis, un avocat célèbre, Sir Manfred Harlington, avait la charge écrasante de le défendre. Il lui rendait fréquemment visite et ressortait de la prison avec un air accablé. Hoxton ne voulait pas se défendre. Il avait fait, pensait-il, ce que Dieu lui avait ordonné : il n'avait pas d'autre explication à donner.

Sir Manfred se lamentait :

— Mais c'est absolument fou! Comment le sauver dans ces conditions?... C'est la mort certaine!...

Mais Hoxton n'en démordait pas.

Enfin le grand jour du procès arriva. La salle était pleine à craquer. Des centaines de petites gens qu'Hoxton avait obligés autrefois se virent refuser l'entrée. Il n'y avait plus un centimètre d'espace de libre.

Au premier rang de l'assistance qui se pressait dans la salle trop exiguë de Old Bailey, on voyait les personnalités les plus en vue de la Faculté, du Barreau et du Parlement. Un peu en arrière, Gerald Day était perdu dans la foule. Il tenait à être fixé l'un des premiers sur le sort de son ancien ami, mais par un sentiment de pudeur facile à comprendre, il ne tenait pas à être vu de lui.

La cour fit son entrée, en robes et en perruques poudrées. On introduisit l'accusé et chacun s'accorda à admirer son attitude digne et pleine de déférence pour les magistrats qui allaient disposer de sa vie.

L'Attorney se leva et prononça son réquisitoire. Il fut sévère, mais sans passion. Il fit d'abord l'historique des meurtres de l'accusé. Il décrivit l'émotion qui se répandit dans toute la ville quand on apprit qu'un deuxième Jack l'éventreur terrorisait la capitale. Il déclara que, pour lui, il y avait crimes et que les crimes devaient être châtiés.

— Dans un pays civilisé, où l'ordre et la discipline règnent, personne n'a le droit de se substituer à la justice. Où irions-nous, si chacun prétendait s'ériger en justicier, en redresseur de torts? Il se peut que la société dans laquelle nous vivons soit imparfaite — je ne me risquerais pas à le contester, mais, Messieurs, cette

société a forgé des lois, créé des usages et des coutumes, et si ces lois, ces usages et ces coutumes doivent être réformés, cette réforme ne peut se faire que par l'assentiment de tous et non pas par la volonté d'un seul, si bien intentionné soit-il. Voici ce que j'ai à dire en principe et je suppose que MM. les Jurés, honnêtes citoyens, respectueux des lois élaborées par leurs honorables représentants, n'auront garde de méconnaître ce principe, sans lequel un grand Etat ne saurait exister.

« Et maintenant, arrivons aux faits et à l'accusé.

« Le docteur Ronald Hoxton, qui comparaît devant vous, est accusé de meurtres multiples, tous plus odieux les uns que les autres. Il invoquera, pour sa défense, je le sais, une sorte de morale supérieure, un soi-disant droit qu'il tient de Dieu. Rien n'est plus dangereux pour la société, dont je suis ici l'avocat, que ces théories, à l'abri desquelles n'importe quel coquin pourrait commettre les actions les plus viles et les plus lâches. Cette affaire, Messieurs les Jurés, n'est pas une affaire ordinaire, elle met en cause les bases mêmes de notre civilisation. Je suis obligé de retenir que le docteur Hoxton a disposé, de lui-même, de la vie de ses victimes, les tuant par surprise et usant de violence. Que ne les a-t-il consultées auparavant ? Je veux

croire qu'elles n'auraient peut-être pas été consentantes et quelles auraient préféré souffrir plutôt que mourir. Ensuite, le docteur Hoxton s'est attaqué uniquement à des êtres faibles, à des femmes, à des personnes âgées, à des enfants sans défense, les attirant dans des guet-apens sous de fallacieux prétextes, les tuant avec des raffinements de cruauté, et, à mon avis, plutôt pour satisfaire je ne sais quel instinct cruel et malsain que pour abréger leurs souffrances, comme il veut vous le faire croire. Il lui eût été si simple d'user des nombreux somnifères ou poisons rapides qui sont à la disposition de tout médecin. Son crime n'eût pas été moins inexcusable, mais il eût été plus humain, puisque c'est de ce sentiment humain que se réclame l'accusé. Voyez avec quelles ruses il s'est glissé auprès de ses victimes, voyez les précautions qu'il a prises, le camouflage ridicule et habile qu'il a employé pour ne pas être reconnu et pour s'enfuir ensuite, sûr de l'impunité, sa rage de meurtre enfin apaisée...

« Messieurs les Jurés, ma tâche est ingrate. Je ne puis me défendre d'une certaine pitié pour l'accusé. Je connais ses antécédents. Je sais tout le bien qu'il a fait autour de lui. Des témoins, tout à l'heure viendront vous dire qu'il les a soignés, qu'il les a sauvés, non seulement physiquement, mais encore matériellement, et — ce qui est plus à mes yeux — moralement. Je ne

m'oppose pas à ce qu'il lui en soit tenu compte, mais tout ce passé d'honnête homme, de philanthrope, a été anéanti du jour où le docteur Hoxton, dans son orgueil et dans sa présomption, a prétendu se substituer aux autorités légalement constituées de ce pays et imposer sa loi. Messieurs, je ne vous demande pas une sévérité excessive, mais je réclame de votre équité et de votre bon sens, de votre patriotisme, de votre loyalisme, un verdict de culpabilité. Je suis certain d'être écouté...

Sir Manfred avait donné des signes d'inquiétude et d'énervement pendant la première partie de ce réquisitoire, mais quand l'Attorney annonça qu'il ne s'opposait pas à certaines circonstances atténuantes, il respira. Le docteur Hoxton, immobile dans son box, restait impassible. Il n'avait sourcillé à aucun moment, pas plus quand l'accusateur public avait stigmatisé ses crimes que lorsqu'il avait bien voulu mentionner ses bienfaits. Tout semblait lui être indifférent. C'est tout juste s'il répondait aux questions que lui posait, de temps à autre, son avocat.

La plupart des témoins étaient venus chanter les louanges de l'accusé. Mais tous ceux qui comparurent à la barre ne furent pas bienveillants. La déposition la plus pathétique, et celle qui produisit le plus d'impression, fut celle de la grand'-mère du petit Joë Hulliggan. La pauvre femme,

en grand deuil, pitoyable sous ses voiles, raconta le peu qu'elle savait, puis, redressant sa petite taille, elle regarda bien en face l'accusé.

— Je dois reconnaître, dit-elle, que le docteur a soigné mon petit-fils avec le dévouement le plus complet et qu'il n'a jamais accepté un seul penny d'honoraires. Il ne m'avait pas caché que l'enfant était atteint d'une maladie grave, presque incurable. Mais je me souviens encore de ses paroles... Il m'avait dit : « Madame, ne désespérez pas, la nature humaine nous réserve de telles surprises... Il faut toujours compter avec un miracle du ciel... » C'était pour en arriver là! Vous vouliez sans doute endormir notre méfiance, pour mieux arriver à vos fins. Ah! si j'avais pu prévoir!... Vous prépariez votre forfait de loin, en nous berçant de belles paroles. Vous me donniez de faux espoirs... Croyez-vous que je n'aurais pas mille fois préféré voir mourir mon pauvre petit dans son lit, entouré de mes soins, ses derniers moments adoucis par mon affection? Non, il a fallu qu'on le retrouve étendu dans un fossé, étranglé par vous!...

La vieille dame ne put achever, les sanglots l'étouffaient.

Un frisson d'horreur secoua le public.

Pour la première fois depuis le début de l'audience, le docteur Hoxton parut s'émouvoir. Il se leva et, sans y avoir été autorisé par le président, il éleva cette protestation :

— Je puis vous assurer, Madame, que votre petit Joë n'a pas souffert. Chez vous, il serait mort d'une mort qu'on veut bien appeler naturelle, c'est-à-dire dans les plus épouvantables souffrances... Je vous demande pardon de la peine que je vous ai causée, mais, en vérité, non... je ne puis exprimer de regrets de mon acte...

La salle se cabra. Un murmure indigné souleva l'assistance.

Le président intima sévèrement à l'accusé l'ordre de se rasseoir et de ne prendre la parole que lorsqu'il l'y autoriserait. Sir Manfred se dressa et affirma pour son client le droit imprescriptible de se défendre.

— Certes, mais chaque chose en son temps, répliqua le magistrat. Tout à l'heure, quand vous plaiderez, personne ne vous interrompra... Au témoin suivant.

L'huissier appela le docteur Black. Celui-ci ne répondit pas à l'appel de son nom. Le juge se leva et donna lecture d'une lettre écrite par le témoin. Il était souffrant, alité, et priait la Cour de l'excuser. Il ajoutait qu'il n'aurait jamais cru son patron capable de tels forfaits et qu'il en avait été d'autant plus douloureusement étonné qu'il l'avait toujours connu bon et charitable. Il l'avait quitté à la suite de dissentiments privés, mais il tenait, néanmoins, à rendre hommage aux grandes vertus de celui que les pauvres gens de Londres nommaient leur bienfaiteur.

— De quelle nature étaient ces dissentiments? demanda l'Attorney en se tournant vers l'accusé.

— Je désire ne pas répondre, fit le docteur Hoxton.

On vit encore comparaître la petite Française, Françoise Carmelon. A l'aide d'un interprète, elle fit le récit de l'agression dont elle avait été la victime. Dans l'après-midi, se sentant très mal, et ses maîtres étant absents de Londres, elle s'était fait transporter à la clinique. Le docteur Hoxton l'avait rassurée et lui avait promis de la guérir. Il lui avait posé toutes sortes de questions et avait ajouté qu'il viendrait la voir le soir-même. En entendant sonner, elle avait ouvert sans défiance, et, au lieu de celui qu'elle attendait, elle avait vu paraître cet être camouflé et menaçant qui s'était rué sur elle. Elle n'avait été délivrée que par l'arrivée opportune de Gerald.

L'Attorney ne manqua pas de faire ressortir l'esprit diabolique avec lequel le docteur Hoxton préparait ses crimes.

Une fois encore, Hoxton sortit de son apathie :

— Cette malheureuse, affirma-t-il, est atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas. N'importe lequel de mes confrères me donnerait raison... J'ai voulu lui épargner la plus affreuse des agonies.

Heureusement, Françoise Carmelon ne comprenait pas un mot d'anglais.

Enfin, Sir Manfred Harlington se leva et commença sa plaidoirie :

— Messieurs les Jurés, dit-il, je me trouve en présence d'une tâche ardue, je ne me le dissimule pas un seul instant. L'accusation vous a présenté, tout à l'heure, un des plus grands criminels des temps modernes, un tigre altéré de sang, tuant pour le plaisir de tuer, et d'autant plus coupable qu'il appartient à l'élite de la science et de l'intelligence... Voilà ce qu'on vous a dit. C'est, peut-être, présenter les choses avec une simplicité un peu trop grossière. On reproche à mon client des meurtres multiples. Il est loin de le contester, il est loin de vouloir fuir ses responsabilités. Mieux encore, il a, de lui-même, avoué d'autres actes ignorés de tous. Est-ce là, je vous le demande, le fait d'un accusé ordinaire? Non. Mon client n'est pas un criminel ordinaire et pour comprendre les sentiments qui ont pu le guider dans l'accomplissement de ce qu'on appelle ses forfaits, il ne serait pas inutile, à mon sens, d'étudier un peu la vie antérieure de l'accusé...

« Le docteur Hoxton est né d'une famille honorable et riche. Il est, lui-même, fortuné. De bonne heure, des témoins vous le diront, il a fait preuve d'un esprit désintéressé et philanthropique. Il a toujours été religieux et charitable. Fidèle aux principes puisés dans l'Evangile, il a voulu met-

tre sa grande fortune au service des déshérités de ce monde. Il a ouvert une clinique gratuite, un dispensaire gratuit. Vous me direz qu'il le pouvait, que ses moyens le lui permettaient... J'en conviens, mais son mérite n'en est pas moindre... Et d'ailleurs personne ne l'y obligeait... Combien de médecins fortunés se sont-ils consacrés comme lui à une tâche si noble et si désintéressée?... Vous avez entendu, Messieurs, des témoins venir affirmer, sous la foi du serment, que le docteur Hoxton ne se contentait pas de guérir ses malades et que tout malheureux était assuré de trouver chez lui autre chose que des soins professionnels. Combien d'entre eux sont sortis de son cabinet de consultation, lestés d'une petite somme d'argent destinée à les délivrer de certains soucis matériels? Trouverez-vous beaucoup d'hommes comme celui-là, à Londres, ou même dans le monde entier?... J'insiste sur ce point, Messieurs : le docteur Hoxton a soigné et guéri des milliers de personnes, hommes, femmes ou enfants. De nombreuses personnes vivent encore grâce à ses soins éclairés. Ils mourront, évidemment, un jour, ces gens, puisque c'est le lot commun à tous... Imputera-t-on leur mort à mon client? Je veux en venir à ceci : chaque fois que le docteur Hoxton a vu la possibilité, l'espoir le plus faible d'une guérison, même dans les cas les plus graves, il n'a pas hésité à mettre au service de ses patients toutes les ressources

de son art, de sa science, de son dévouement et de sa bourse. Je suis donc fondé à dire que le docteur Hoxton n'est pas un criminel... qu'il n'a pas une âme de criminel...

« Alors, m'oppose-t-on, comment le docteur Hoxton a-t-il pu, à côté de ces actes admirables et qui constituaient pour lui des actes courants de sa vie, comment cet homme charitable et cultivé a-t-il pu commettre les forfaits dont il répond aujourd'hui devant vous? Ces forfaits, je l'ai déjà dit, le docteur Hoxton ne les répudie nullement. Il les explique. Il me les a expliqués, et j'avoue, Messieurs, qu'en entendant cet homme si lucide, si maître de sa pensée, me développer les motifs qui l'ont guidé, j'avoue ne pas avoir eu l'impression de me trouver en présence d'un criminel ou d'un fou, et m'être demandé si ce n'était pas lui qui avait raison et si, au contraire, nous, c'est-à-dire la société telle qu'elle est régie actuellement, nous ne devrions pas nous traiter de barbares et de criminels!

Sir Manfred prit un temps, pour juger de l'effet de ses paroles.

Les juges écoutaient, impassibles, sous leurs perruques poudrées. Les jurés semblaient émus. Seul le public se laissait aller à quelques réactions discrètes.

— Le docteur Hoxton est comme tous les autres médecins. L'habitude des salles d'opéra-

tion et des amphithéâtres l'ont endurci contre certaines douleurs physiques. Pas plus qu'aucun autre de ses confrères, il n'hésiterait à pratiquer certaines interventions, pour douloureuses qu'elles soient, s'il croyait à leur utilité. Il a une sensibilité d'un autre ordre, plus noble, plus élevée, et qui manque, hélas! à la plupart d'entre nous. Voilà peut-être pourquoi nous la comprenons difficilement... Pourquoi, dit-il, laisser souffrir inutilement ceux qui ne peuvent plus espérer le moindre secours terrestre? Pourquoi prolonger cruellement leurs maux?

« Prenons, si vous le voulez, le cas de l'étudiant Jack Cols. Ce malheureux garçon étudiait la médecine depuis assez longtemps et avait appris suffisamment de son futur métier pour ne pas ignorer qu'il était perdu sans rémission possible. Jack Cols était tuberculeux au dernier degré. Un seul poumon lui restait, et encore était-il bien attaqué. Au point où il en était, tout espoir de guérison était vain. J'ai consulté, à ce sujet, des professeurs éminents, et ce n'est qu'après les avoir consultés que je me permets de parler ainsi. De plus, Cols était pauvre, presque dans la misère. Il n'était donc pas même question de tenter de le transporter dans des régions plus tempérées où, le climat aidant, il aurait peut-être prolongé son existence de quelques mois, en s'entourant de soins onéreux... Pour lui, c'était la mort à brève échéance,

sur un lit d'hôpital... D'autres médecins, que je veux supposer aussi charitables et aussi bien intentionnés que mon client, auraient voilé, sans doute, la vérité et consolé de leur mieux le malheureux... Cols ne pouvait d'ailleurs pas se faire d'illusions, il était trop bien informé pour cela... Mais l'hypocrisie est nécessaire dans certains cas, et parfois devient même un pieux devoir... Mais ensuite, le malade s'alite, sent l'approche de la mort... Il souffre terriblement... Alors... tous ces espoirs qu'on avait fait miroiter... ces belles promesses, ces assurances... Tout cela n'était que mensonge ?... Concevez, Messieurs, l'état d'âme du malheureux qu'on a trompé et prolongé... Pourquoi? Quel est celui d'entre nous, Messieurs, qui, à un moment de son existence, n'a pas, secrètement, dans le fond de son cœur, souhaité qu'une mort miséricordieuse et prompte vînt enfin délivrer de leur martyre les êtres aimés et pour lesquels il n'était plus de salut possible?...

« La loi, Messieurs, est ainsi faite. Elle n'admet point ce que les savants appellent l'euthanasie, la mort sans souffrance, administrée volontairement par le médecin au patient qu'il sait perdu. Peut-être serait-elle admise et réglementée si les hommes étaient bons et surtout désintéressés... Car voilà le fond de la question : l'intérêt. C'est l'intérêt et pas autre chose qui, neuf fois sur dix, a guidé nos législateurs, depuis les temps les plus reculés, et c'est uniquement à

cause de la satisfaction possible de certains intérêts inavoués que, j'en suis sûr, il est interdit au médecin de hâter la fin d'un agonisant...

« Mais oserait-on parler d'intérêt quand il s'agit du docteur Hoxton? Ce qu'il a fait, il est loin, bien loin de le nier, ou plutôt de le renier... Nous aurions pu, Messieurs, avoir recours à un mode de défense facile, qui agit souvent sur l'esprit des hommes, mais ces moyens répugnent à un caractère comme celui du docteur Hoxton, qui n'entend pas se soustraire à ses responsabilités. Mon client a été examiné par de nombreux experts aliénistes, et moi-même, son défenseur, j'ai demandé ces expertises, car, au début de l'affaire, je voulais éclairer ma propre religion et savoir si le docteur avait toute sa raison... Je me suis fait, depuis, mon opinion... Vous connaissez les résultats de ces consultations. Ils sont contradictoires, comme le seront toujours les travaux de ce genre. Certains de nos professeurs les plus distingués ont parlé de mégalomanie intellectuelle, d'autres ont cru voir un cas de dédoublement de la personnalité... Messieurs, je vous disais, tout à l'heure, qu'il ne fallait pas considérer les choses trop simplement. Je vous dis, à présent, qu'il ne faut pas, non plus, trop les compliquer...

« L'accusé dont vous tenez le sort entre vos mains est un homme normal, dont le cerveau est

aussi sain que celui des hommes chargés de l'examiner. Mais c'est un sensible, animé non pas de ce que j'appellerai une sensiblerie humanitaire, dangereuse, celle-là, mais d'une véritable, d'une sincère sensibilité. Mon client est un chrétien dans toute l'acception du mot... Je sais que, ce disant, je vais choquer les sentiments de plus d'un, dans cet auditoire. Je sais que l'accusé a transgressé l'un des dix Commandements, celui qui est à la base de toute religion et de toute morale : « Tu ne tueras pas! »...

« Oui, le docteur Hoxton a tué... Il a tué à plusieurs reprises... sans le moindre remords, car les meurtres qu'il a commis sciemment n'étaient pas des meurtres dans le sens qu'on leur donne habituellement. En réalité, le docteur Hoxton a délivré des malheureux. Il a hâté leur fin, mais il a surtout mis un terme à leurs souffrances... Ne donne-t-on pas le coup de grâce à l'animal blessé?...

« Messieurs, moi qui suis un auxiliaire de la justice, un citoyen respectueux des lois de mon pays, je le dis hautement : je ne puis considérer le docteur Hoxton comme coupable. Je ne puis voir en lui un criminel vulgaire, tuant par intérêt, par ambition, par passion, et ses crimes, si vous voulez absolument les appeler ainsi, sont inspirés par des sentiments si nobles, si purs et si humains, que je ne puis concevoir que vous ne l'acquittiez point. Et maintenant, Messieurs

les Jurés, j'attends votre verdict avec confiance : décidez du sort de Ronald Hoxton... »

Cette plaidoirie prononcée simplement, sobrement, sans effets oratoires, changeait de la manière habituelle de l'avocat. On sentait qu'il avait plaidé avec son cœur et qu'il était sincèrement convaincu de la non-culpabilité du docteur.

Invité à dire ce qu'il comptait ajouter pour sa défense, le docteur Hoxton répondit qu'il s'en remettait à la justice de la Cour et à la miséricorde du Seigneur...

Le jury se retira pour délibérer, et la délibération dura longtemps. Sir Manfred ne pouvait dissimuler sa nervosité à mesure que le temps s'écoulait. Hoxton, par contre, faisait preuve d'un calme surprenant.

Pendant la suspension de l'audience, on l'avait emmené dans une petite pièce attenante. Gerald Day avait obtenu l'autorisation de lui parler. En le voyant, le docteur ouvrit les bras et lui donna l'accolade :

— Gerald, mon petit! Comme je vous plains!... Vous aviez un devoir pénible à remplir... Mais aussi... je puis vous le dire à vous... c'est par devoir que j'ai tué... Et chaque fois, ce devoir me coûtait... En ce qui me concerne, ne vous inquiétez pas... Je vais bientôt comparaître devant le seul juge que je reconnaisse. et Lui, je sais bien qu'il m'absoudra...

Day voulut protester et lui rendre quelque espoir...

— A quoi bon, Gerald? Vous aussi, vous voulez faire un pieux mensonge!... Je sais ce qui m'attend...

Un peu plus tard, le jury rentrait dans la salle d'audiences pour rendre sa sentence. Le verdict fut le suivant : L'accusé est reconnu coupable sans circonstances atténuantes, et, en conséquence, est condamné à mort par pendaison...

XVII

— Oui, Miss Barking, j'ai assisté aux débats... Sir Manfred a fait tout ce qui était en son pouvoir... Hélas! tout son talent n'a servi à rien... Ils l'ont condamné à mort...

L'infirmière étouffa un sanglot.

— Mon Dieu! j'aurais tout donné pour le sauver...

— Je le sais, Mademoiselle, vous vous seriez même laissé accuser à sa place...

Kay regarda l'inspecteur avec surprise.

— Croyez-vous que je n'aie pas compris? Du jour où j'ai trouvé le bâton de rouge, par terre, dans la salle d'attente, j'avais senti que la solution du problème se trouvait dans la clinique du docteur Hoxton et pas ailleurs. Le tube de rouge était bien à vous, n'est-ce pas?

— Oui... le docteur Hoxton me l'avait dérobé. Je m'en étais bien aperçue, mais je n'avais rien dit... Au contraire, ce larcin innocent m'avait amusée sur le moment... Ce n'est que lorsque j'ai appris le premier meurtre, celui de Cora Ever-

ton, et surtout lorsque j'ai su qu'une lettre rouge était tracée sur le front de la malheureuse, à l'aide d'un tube à rouge, que j'ai commencé à entrevoir l'épouvantable réalité...

— Et vous vous êtes tue, Miss Barking? Vous avez laissé continuer la série des meurtres? Ah! je me demande si vous n'avez pas eu votre part de culpabilité...

— Pouvais-je agir autrement, Monsieur Day? Pouvais-je dénoncer mon patron? cet homme que je voyais sans cesse se dévouer, aller à la ruine par charité, par dévouement... Cet homme qui avait toute confiance en moi, je l'aurais trahi?...

— Oh! Miss Barking, je me mets à votre place... Je ne sais pas moi-même ce que j'aurais fait dans de pareilles circonstances... Aussi, je ne me permets pas de vous faire des reproches... Je m'explique votre trouble quand je vous ai montré le rouge que je venais de trouver...

— Vous ne pouvez vous imaginer ce que j'ai ressenti... J'ai cru que le sol s'entr'ouvrait... En une seconde, j'ai vu que tout allait être découvert... que vous alliez deviner le secret du docteur... Je crois bien que, si je l'avais pu, je vous aurais tué, ce jour-là, Monsieur Day...

— Vous aussi? sourit le détective...

— Songez au supplice perpétuel de mon existence... Je devais me cacher de tout le monde... de vous, de Black, mon fiancé, que j'aimais ten-

drement... du docteur lui-même... Je ne voulais pas qu'il sût que j'avais deviné... C'était terrible! Vous pensez bien que je ne l'approuvais pas... mais... je le comprenais jusqu'à un certain point. Je savais bien pourquoi il tuait. Non, on aurait dû avoir pitié d'un tel homme... Il n'était pas coupable, je le jure! Et si vraiment la société le jugeait dangereux, elle n'avait qu'à l'enfermer! Mais le pendre... c'est atroce!

— Je suis entièrement de votre avis, Miss Barking... De mon côté, songez à la violence du coup que j'ai dû supporter, quand je me suis rendu compte... comme cela... subitement... que celui que je recherchais depuis si longtemps... que je traquais comme un fauve malfaisant... c'était mon meilleur ami!... Enfin, nous n'y pouvons rien, ni vous ni moi... Je vous ai fortement soupçonnée, Miss Kay...

— Je le sais, et je n'ai rien fait pour détourner vos soupçons... Tout me semblait préférable à la découverte de la vérité...

— Oui, je vous ai soupçonnée, et j'ai été sur le point de vous arrêter... Un soir, je suis venu chez le docteur, vers six heures, et j'ai entendu, à travers la porte, la scène violente que vous avez eue avec votre fiancée...

— C'est à lui que j'en veux... Il aurait dû me faire confiance et me croire quand je lui criais que j'étais innocente... que c'était une erreur... Comment s'est-il aperçu de quelque chose ? je

l'ignore... Vraisemblablement le jour où vous avez trouvé le rouge...

— A ce propos, Miss Kay, il faut absolument que vous me disiez la vérité... C'est le docteur Hoxton qui a tiré sur moi, n'est-ce pas?...

— Non... non... c'est Black...

— Hein?

— Oui, j'ai eu l'explication plus tard... Au moment où Black m'a fait cette scène épouvantable, qui a eu pour suite la rupture de nos fiançailles, il m'a avoué que c'était lui... Quand le coup est parti, j'ai été aussi surprise que vous... Je n'ai pas vu le tireur, et moi aussi, pendant quelque temps, j'ai supposé que c'était Hoxton. Mais, dans un moment de colère, Black m'a tout dit... Il ne pouvait pas vous voir... Il était jaloux et s'imaginait que si vous veniez si souvent à la clinique, c'était moins pour vous faire soigner ou pour visiter votre vieil ami que pour me faire la cour...

— Il y aurait de quoi rire, si tout cela n'était tragique...

— Il n'a pas voulu me croire... Surtout quand il a soupçonné que l'Etrangleuse, c'était moi... Il m'a jeté à la figure que j'étais parfaitement capable de tout et que je ne devais pas en être à un mensonge près... Il avait très longtemps été hésitant avant de se former une opinion, et il a parfaitement dissimulé... Il a souffert, lui aussi, je le sais... Songez donc : sa fiancée, celle qu'il

mettait au-dessus de tout... découvrir tout d'un coup qu'elle n'est qu'une vulgaire meurtrière!...

— Oui, je me mets à sa place... Mais ne vous a-t-il jamais parlé, même par allusion, de cette scène?...

— Laquelle?

— Quand je vous ai fait part de ma découverte...

— Si... J'ai dû inventer un mensonge quelconque, qui a paru le satisfaire. Mais avec lui, savait-on au juste? Il était devenu si renfermé! Nous nous sommes, par contre, fort bien aperçus que nous étions filés, tous les deux... Moi, je pouvais me douter facilement que cela venait de vous... Mais Black pensait autre chose... Il pensait que vous me faisiez suivre pour connaître mes habitudes et trouver le moyen de vous mettre plus facilement sur mon chemin... Il en avait conçu une fureur terrible... Un jour, il s'est arrangé pour donner le change à votre agent... Il l'a attiré dans un endroit écarté, après avoir pris soin de se camoufler... et il lui a administré une correction dont le malheureux a dû se souvenir longtemps... car Black est d'une force herculéenne...

— Ah! je comprends maintenant... J'ai cru, dur comme fer, que c'était Hoxton qui avait ainsi rossé mon pauvre Kilpatch... Seulement, je ne m'expliquais pas pourquoi il ne l'avait pas tué...

— Evidemment, Black est incapable de tuer qui que ce soit...

— Dites-moi encore, Miss Barking, pourquoi le docteur a renvoyé Black si brutalement, ce soir-là...

— Puisque vous avez entendu une partie de la conversation, vous devez vous souvenir que Black m'accusait de crimes épouvantables, vous savez d'ailleurs lesquels...

— Oui.

— Il a, dans sa fureur, élevé inconsidérément la voix, et ses cris ont attiré l'attention du docteur, qui était en train de faire une analyse dans son laboratoire... Vous pensez bien qu'aux premières paroles de Black, le docteur a compris tout de suite le danger. D'un autre côté, il m'aimait beaucoup...

— Je le sais... Il ne tarissait pas d'éloges sur votre compte...

Kay soupira, ses yeux se voilèrent...

— Moi aussi, j'avais une admiration profonde pour cet homme... Je vous assure, Monsieur Gerald, que j'aimais mon fiancé... Eh bien! plutôt que de trahir le docteur, j'aurais renoncé à lui... Le docteur savait bien que Black n'oserait rien entreprendre contre moi, mais il était nécessaire qu'il prît une prompte décision pour se sauver... et moi en même temps... Il n'y avait plus qu'une seule solution : le séparer de moi et de lui... Vous ne saurez jamais le combat pénible que j'ai dû

livrer avec ma conscience... Mais... il fallait sauver le docteur... Je ne pouvais le perdre... C'était au-dessus de mes forces...

— Mais alors, Hoxton savait que je commençais à savoir une partie de la vérité?

— Bien entendu, mais je lui ai dit que c'était moi que vous soupçonniez... et c'était d'ailleurs exact... C'est pourquoi il vous a si souvent invité dans les derniers temps... Il voulait vous avoir auprès de lui le plus possible, pour vous empêcher d'agir contre moi, et surtout pour savoir où vous en étiez de votre enquête...

— Je comprends... En effet, le docteur Hoxton était un rude adversaire, et il avait sur moi l'avantage de savoir... ce que je ne savais pas... Il y a encore un point que vous pourrez peut-être m'aider à éclaircir...

— Lequel?

— Vous savez, le fameux bâton de rouge, ma meilleure pièce à conviction...

— Eh bien? demanda Kay avec une intonation railleuse dans la voix.

— Eh bien! il a disparu, un beau jour...

— Et vous n'avez jamais compris comment... Cela, c'est mon œuvre, Monsieur Day... Je me disais que vous deviez le porter sur vous... dans votre poche... N'oubliez pas qu'une infirmière doit, en principe, être adroite de ses mains... Je me suis montrée bonne pick-pocket, je crois, ce jour-là... Hélas! cela ne vous a pas empêché de

découvrir la vérité... Je me demande d'ailleurs comment vous y êtes arrivé... Pour ma part, je m'attendais à être arrêtée d'une minute à l'autre, par vous... Je crois que je n'aurais pas eu grand mal à démontrer mon innocence... On n'aurait pas incriminé le docteur... J'aurais été remise en liberté...

— Et le docteur aurait continué à tuer en toute tranquillité...

— Ce n'est pas absolument sûr... Le danger que j'aurais couru l'aurait incité à être prudent...

— Bien, Miss Barking; ma curiosité est satisfaite... Il y a bien encore une question qui me brûle les lèvres, mais je n'ose pas vous la poser...

— Demandez toujours, on verra bien...

— Eh bien, voilà... Ici, ce n'est plus le détective qui parle... C'est le psychologue qui voudrait... qui vous demande... Le docteur Hoxton vous aimait, n'est-ce pas?...

Miss Barking rougit violemment... Elle hésita...

— Oui, dit-elle à voix basse... Je le crois... je le crois bien... mais il ne m'a jamais rien dit..

XVIII

Personne ne savait encore la date exacte de l'exécution du docteur Hoxton. Gerald ne pouvait supporter l'idée que c'était lui qui avait été la cause principale, unique même, de la perte de celui qui avait été son meilleur ami... Il avait beau se répéter qu'il n'avait fait que son devoir et que sa conscience n'avait rien à lui reprocher, il était bourrelé de remords...

Un matin, il se rendit à Dartmoor, où le docteur attendait qu'on le livrât au bourreau, et demanda à parler au prisonnier. Le directeur de la prison lui accorda volontiers l'autorisation qu'il demandait, mais le prévint qu'il ne serait peut-être pas reçu par Hoxton, qui refusait systématiquement de voir qui que ce fût...

— Je dois dire, ajouta le directeur, que j'ai rarement vu un détenu plus docile et plus édifiant... Il ne se plaint jamais, ne proteste pour rien... Il passe toute sa journée à lire, à écrire et à prier... Ah! si tous étaient comme lui, le

métier deviendrait un plaisir!... Mais je vais vous faire annoncer... Nous verrons bien...

Contrairement à l'attente du directeur, le docteur Hoxton fit répondre qu'il recevrait avec plaisir la visite de l'inspecteur.!

— C'est ici, lui dit le gardien en s'arrêtant devant une porte basse, solidement cadenassée et munie d'un petit judas.

Quand il entra dans la cellule, il ne vit d'abord qu'une petite pièce étroite, aux murs sombres et nus... Dans un coin, une table, un lavabo primitif et un lit de camp... Le jour entrait parcimonieusement entre les barreaux de la fenêtre...

Day se retourna vers l'homme :

— Voulez-vous me laisser seul avec le prisonnier?... Je pense que le règlement ne s'y oppose pas?...

L'homme s'éloigna.

Sur le lit, une forme s'agita. Le docteur Hoxton se mit sur son séant :

— C'est vous, Gerald? Approchez... Je m'excuse de ne point me lever, mais je suis extrêmement faible... Ce régime cellulaire est très déprimant... Je savais que vous viendriez, Gerald... Je savais que vous ne m'abandonneriez pas complètement... Voulez-vous me donner la main... si toutefois le contact d'un criminel ne vous fait pas peur?...

Gerald lui étreignit la main, sans prononcer une parole.

— Oui, Gerald, cela a dû être fort pénible pour vous... Mon cher garçon, vous ne pouviez faire autrement. C'était votre devoir!

Gerald aurait voulu répondre, mais il sentait sa gorge affreusement serrée. Il ne parvenait pas à articuler le moindre son. Jamais il n'avait été aussi ému de sa vie...

— Il ne faut rien regretter, Gerald, reprit Hoxton de sa voix affaiblie, rien, mon petit... Et puis, quelle importance?... Est-ce que quelque chose compte dans la vie?... Qui sait si je n'ai pas, après tout, mérité mon destin?... Dans tous les cas, je l'accepte sans colère... *Fiat Justitia, pereat mundus*... Vous voyez, je n'ai pas oublié mes auteurs...

— Quand je pense, docteur, que, sans moi, vous...

— N'y pensez plus... Ce qui est arrivé était écrit... Les desseins de Dieu sont impénétrables... Certes, j'aurais préféré être arrêté par un autre que vous... Cela m'a tout de même fait quelque chose...

— Si vous saviez ce que je puis souffrir, docteur!... Je me demande parfois si tout cela est vrai... si ce n'est pas un épouvantable et tragique cauchemar...

— Tranquillisez-vous... et si c'en est un, il sera vite dissipé...

— Que puis-je pour vous, docteur? Je vou-

drais tant vous témoigner un peu d'amitié, un peu d'affection...

Hoxton ne répondit pas tout de suite... Il se dressa avec effort, se traîna plutôt qu'il ne marcha jusqu'à la porte de sa cellule, appliqua son oreille contre le panneau massif...

— Personne ne nous entend... Bien... Ecoutez-moi, Gerald... Voulez-vous vraiment me témoigner votre amitié?

— Je ferai tout ce que vous me demanderez, docteur...

— Eh bien, il faut me rendre un service, le dernier que j'aie à demander à un être humain...

— Je vous écoute...

— Je voudrais que vous alliez trouver Miss Barking de ma part. Je sais qu'elle n'a pas abandonné la clinique et qu'elle continue à y soigner les pauvres gens, dans la mesure du possible... Allez là-bas et dites-lui qu'elle vous accompagne dans mon laboratoire... Elle vous remettra une petite clé... C'est celle d'une armoire vitrée, qui se trouve dans l'encoignure de gauche. Vous l'ouvrirez et vous y prendrez une petite fiole de verre bleu qui se trouve sur le rayon supérieur...

Gerald frissonna d'horreur. Il espéra avoir mal compris...

— Serait-ce, par hasard,... ?

— Chut! Oui, vous avez deviné... C'est mon armoire à poisons...

— Mais, cher docteur, vous ne voulez pas dire que vous avez l'intention de vous... suicider?...

Hoxton eut un sourire amer :

— Vaut-il mieux que je périsse au bout d'une corde? Voyez, je ne vous demande pas grand'-chose, et vous hésitez...

— Mais... votre grâce a été demandée, il se peut fort bien qu'on vous l'accorde...

— Je ne me fais pas la moindre illusion... La société ne pardonne pas facilement à ceux qui commettent le crime inexpiable de vouloir la réformer... Mon pourvoi sera rejeté, je le sais... Cependant, tranquillisez-vous, Gerald, je vous donne ma parole de n'utiliser la fiole qu'à la dernière minute, quand vraiment tout espoir aura disparu... Faites cela pour moi... Que votre amitié, à laquelle j'ai toujours tenu, me permette de me faire justice moi-même...

Gerald resta silencieux. On sentait qu'un violent combat se livrait au fond de lui-même...

— Soit, dit-il enfin... et ensuite?

— Ensuite, vous reviendrez me voir et vous me l'apporterez... Personne ne songera à vous fouiller... Et maintenant, allez, Gerald, faites ce que je vous demande. Epargnez-moi l'horreur du gibet... le contact horrible du bourreau... D'ailleurs, j'entends les pas du gardien qui revient. Le quart d'heure réglementaire est écoulé... Je compte sur vous...

En sortant de Dartmoor, l'inspecteur se fit conduire chez Sir Manfred Harlington, le dévoué défenseur du docteur Hoxton...

L'avocat n'avait pas perdu une minute. Sitôt le verdict rendu par le jury, il avait immédiatement entrepris de pressantes démarches auprès de la Cour suprême, avait multiplié les visites auprès des plus hauts personnages. Mais partout il s'était heurté à un refus glacial... Comme Hoxton le disait, il avait bousculé trop violemment le sentiment populaire pour pouvoir attendre de la société le moindre geste de pitié... Sir Manfred avait adressé une éloquente requête au Roi et n'avait plus d'espoir que dans la clémence de Sa Majesté...

Quand Gerald pénétra dans son cabinet, il était en train de préparer une seconde supplique...

— Il faut le sauver, dit Gerald avec l'entêtement du désespoir...

— Mon cher ami, j'ai tout mis en œuvre... Je me suis adressé à la duchesse de Newshire, qui est l'amie intime de la Reine... Elle a fait ce qu'elle a pu, mais elle n'a pas réussi...

— Alors, tout espoir doit être abandonné?

— Je le crains, hélas! Tenez, fit-il en ouvrant un tiroir dont il sortit un document scellé aux armes royales... Voici la réponse de la Cour suprême... La grâce a été refusée...

Gerald pâlit :

— Cette fois, c'est la fin...

— Je n'ai plus qu'un espoir, si faible que je n'ose y croire... Je suis en train d'adresser une nouvelle supplique à Sa Gracieuse Majesté... Je tremble qu'elle ait le sort de la première...

— Et dans ce cas...

— Nous n'aurons qu'à remplir le triste devoir d'accompagner Hoxton jusqu'au pied du gibet...

— Et ceci doit avoir lieu... ?

— Après-demain, au petit jour... Hoxton sera prévenu à la dernière minute...

*
* *

L'inspecteur passa dans l'après-midi à la clinique de la Ben Johnson Street. Ce fut le vieux domestique qui lui ouvrit la porte.

— Miss Barking?

— Elle est sortie, Monsieur, mais elle doit rentrer dans quelques minutes... Si Monsieur veut l'attendre...

Dès qu'elle eut connaissance de la présence de Gerald, Miss Barking se précipita dans le salon :

— Monsieur Gerald! Je suis sûre que vous venez m'annoncer une bonne nouvelle!... Vous venez m'apprendre la grâce du docteur? s'écria-t-elle, anxieuse...

Day secoua douloureusement la tête :

— Hélas! ma pauvre amie... Si vous pouviez dire vrai!...

— Alors? interrogea-t-elle...

— Alors, la grâce est rejetée, et l'exécution est fixée... Ce sera pour après-dem...

Gerald n'acheva pas sa phrase. Miss Barking venait de pousser un grand cri, puis elle s'était affaissée. Gerald la reçut entre ses bras et l'allongea sur le canapé.

Il sonna : le vieux domestique parut.

— Veuillez m'aider à soigner Miss Kay, qui vient d'avoir une syncope...

Le domestique s'empressa d'aller chercher des serviettes et de l'alcool... Au bout de quelques minutes, Kay revint à elle. Elle regarda autour d'elle avec des yeux hagards, puis elle se souvint et pleura abondamment...

— C'est terrible! L'avez-vous vu, dans sa prison? Puis-je y aller?

— Je l'ai vu, mais vous ne serez pas admise... Je dois le revoir demain...

— Dites-lui... oh! je ne sais pas... dites-lui que je ne cesse de penser à lui et de prier pour son salut... Non, ne partez pas encore, Monsieur Day, je vous en supplie!... Attendez-moi ici pendant quelques minutes... J'ai un pauvre diable qui a besoin d'être pansé... Si, vous direz au docteur Hoxton, qu'aussi longtemps que cela me sera possible, je continuerai son œuvre, et que je

n'abandonnerai pas les malheureux pour qui il a vécu...

Kay Barking s'éloigna.

Aussitôt, Gerald s'approcha de la porte qui donnait sur le cabinet de consultation du docteur. Il l'ouvrit, traversa le cabinet dans toute sa longueur et pénétra dans le petit laboratoire. Il connaissait bien les aîtres... Il avait profité de l'évanouissement de la jeune fille pour lui dérober son trousseau de clefs. Il ne mit pas longtemps à trouver celle qui ouvrait l'armoire aux poisons... Il bénit le hasard qui l'avait servi, car il n'était pas très sûr que Kay eût consenti à la lui remettre... Son larcin accompli, Gerald vint reprendre sa place dans le salon, s'assit et parut se plonger dans la lecture d'une revue... Il déposa les clefs bien en vue sur le guéridon...

Quand Miss Barking revint, elle prit naturellement son trousseau sans même faire une remarque... Day la consola du mieux qu'il put, mais sans grande conviction, car il était lui-même fort abattu. Puis, après lui avoir promis de transmettre ses adieux au docteur, il prit congé de la jeune fille, dont le chagrin faisait peine à voir...

Il se hâta vers Dartmoor. Il n'eut pas plus de difficulté que la première fois pour pénétrer auprès du prisonnier, lui glissa la fiole dans la main, sans prononcer un seul mot.

— Merci, mon petit, murmura le docteur... Merci!... Et elle, l'avez-vous vue?...

— Elle ne vous oubliera jamais et continuera votre œuvre charitable...

— Brave enfant! murmura Hoxton... Elle mérite d'être heureuse... Et maintenant, Gerald, nous ne nous reverrons plus en ce monde! Vous aussi, soyez heureux, et conservez-moi un souvenir amical!...

En franchissant le haut portail de Dartmoor, le détective ne retenait pas ses larmes...

XIX

Il était à peu près quatre heures du matin. Le soleil de mai commençait à darder ses premiers rayons sur les murs gris de la vieille prison... Dans la cour, il régnait, ce matin-là, une activité inaccoutumée... On entendait, par instants, sonner lugubrement des clochettes : on eût dit un glas. Quelqu'un allait mourir... Un coupable allait payer sa dette... La société allait s'assurer un peu de sécurité...

Des ombres circulaient dans la demi-obscurité, passaient rapidement, silencieuses, comme ayant peur du bruit de leurs pas...

Dans la cour, d'autres ombres s'interpellaient à voix basse, puis, peu à peu, sous la lumière croissante du jour, les ombres reprirent leur forme humaine... Des hommes en jaquette et en chapeau haut de forme se saluèrent silencieusement : il y avait là le directeur de la prison, l'Attorney Général, le docteur Jones, médecin-chef de la prison, l'aumônier, et puis, un peu à

l'écart, un groupe de deux personnes : Sir Manfred Harlington et Gerald.

L'Attorney s'approcha et vint saluer avec déférence le grand avocat :

— Jusqu'à la dernière minute, j'aurais cru que le Roi accorderait la grâce... mais en vérité... je n'y comptais pas... C'est dommage! C'est tout de même quelqu'un, ce docteur Hoxton... Il est regrettable qu'un homme de cette intelligence et de ce caractère se soit laissé aller...

— Oui, affirma Harlington avec force, c'est dommage... mais c'est encore plus dommage pour nous... pour notre société... Croyez-moi, Hoxton n'est pas coupable, à mes yeux du moins.

— Heu... c'est une question... comment dirais-je... sur laquelle il y aurait beaucoup à discuter. Je m'empresse de vous dire que je ne suis pas non plus très loin de partager votre point de vue, et je pense que vous me rendrez cette justice : mon réquisitoire a été aussi modéré que possible... Si j'eusse été le maître de choisir la peine, je n'aurais certainement pas condamné à la peine suprême! Mais que voulez-vous, mon cher ami, la loi est la loi...

— Il est dommage aussi, reprit Sir Manfred Harlington, que la loi ne soit pas plus souple, plus humaine, qu'elle soit appliquée sans distinction... on peut même dire sans discernement. Que diable, ce n'est pourtant pas un barème...

Vol, tant de mois de prison... Escroquerie, tant d'années... Assassinat... tant de bagne... Quand je pense qu'il m'aurait suffit de plaider la folie pour obtenir peut-être un acquittement!... Non, cette condamnation est une honte pour la vieille Angleterre... Je ne puis plus rien pour l'instant, et justice — Sir Manfred ricana ironiquement en prononçant ce mot — ... et justice sera faite. Mais je me promets de demander la revision du procès... Qui sait si la thèse de Hoxton, aujourd'hui condamnée — et avec quelle rigueur! — ne deviendra pas un jour la légalité?

— J'en doute, cher ami, la vie humaine est sacrée...

— Et c'est au nom de quoi vous en supprimez une autre!...

Gerald avait assisté à l'entretien sans y prendre part... La vanité de cette discussion académique lui apparaissait en cet instant où son ami allait payer sa trop grande humanité. Il détourna la tête et, soudain, il frissonna d'horreur... Il distingua, au loin, une masse grise que le soleil commemçait à dorer... Puis il vit, comme dans un songe, des hommes vêtus de noir, s'approcher de la masse sombre, monter sur une échelle et arracher une bâche... Le gibet se dressa, menaçant et inondé de la lumière du jour...

En bas, au pied de cet échafaud, il aperçut un homme de haute taille, dont le visage ravagé lui

fit peur. L'homme était immobile et droit, les yeux fixés vers la petite porte du fond de la cour. Involontairement, Gerald songea à une hyène à l'affût. C'était le bourreau qui attendait sa proie. Gerald dut se retenir au bras de Sir Manfred pour ne pas tomber...

Surpris, l'avocat tourna la tête de son côté. D'un geste, Gerald lui désigna le hideux appareil et ses servants. Harlington comprit :

— Venez, dit-il, ne restons pas ici; d'ailleurs, l'heure s'avance. Dans quelques minutes, on va conduire Hoxton... Nous allons l'attendre à la porte, de façon à rester avec lui le plus longtemps possible...

Les clochettes sonnaient toujours leur glas lugubre. La porte basse s'ouvrit et laissa passer deux gardiens qui se tinrent de chaque côté, immobiles, et Hoxton apparut sur le seuil... Dans la pénombre, Gerald distingua sa chevelure blanche qui se détachait sur le fond obscur du corridor... Il avançait avec peine, soutenu par deux autres gardiens... Le petit groupe s'avança au-devant du condamné... Le visage de Hoxton était horriblement pâle : il semblait que le condamné n'eût plus une goutte de sang. Les assistants eurent l'impression qu'on allait tuer un cadavre.

Hoxton aperçut Gerald et sourit tristement :

— N'allez pas croire, Gerald, que j'aie peur, mais je suis si faible...

Gerald s'approcha de lui et voulut l'étreindre une dernière fois... A ce moment, entre le condamné et lui, une forme humaine s'interposa. C'était le bourreau. Gerald frémit en voyant de près cette face osseuse, impassible, ce nez busqué comme le bec d'un oiseau de proie, et ces yeux d'où toute vie semblait retirée... Hoxton avait légèrement tremblé...

Sans mot dire, le bourreau mit la main sur l'épaule du prisonnier, puis fit mine de le ligoter, de lui attacher les mains derrière le dos. Un aide portait une cagoule, celle des condamnés à mort.

— Que craignez-vous? fit Hoxton d'une voix qui était faible comme un souffle, mais parfaitement assurée, et où perçait une intonation railleuse... Que craignez-vous? Que je me sauve?... Ne vous donnez pas le mal de m'attacher! C'est bien inutile, allez!... Je n'ai pas peur...

Sir Manfred s'avança rapidement vers l'Attorney Général, eut un bref colloque avec ce haut magistrat, qui intervint aussitôt :

— Exceptionnellement, dit-il au bourreau sans daigner le regarder, je vous prie de lui laisser les mains libres... Je le prends sur moi...

— Comme vous voudrez, Monsieur, fit l'exécuteur des hautes œuvres d'une voix indifférente... Mais pressons, je vous prie. Il fit le geste d'entraîner Hoxton, qui se tourna vers son défenseur et lui jeta un regard reconnaissant... Il

allait lui adresser la parole, quand, tout à coup, il fléchit sur ses jambes et tomba sur les genoux. Furieux, le bourreau le secoua de sa poigne vigoureuse pour tenter de le remettre sur ses pieds... Indigné, Gerald se précipita, ainsi que l'aumônier et le médecin...

Le prêtre s'agenouilla et lui passa affectueusement le bras autour du cou :

— Du courage, murmura-t-il, du courage!... Dans quelques instants, vous serez délivré... Songez à votre âme, mon fils!...

Mais, loin de se relever, Hoxton s'affaissa encore, et tomba complètement, le front contre terre... Puis, son corps fut secoué de violents soubresauts. Le bourreau, l'air excédé, contemplait cette scène tragique sans qu'un muscle de son visage parût trahir la moindre émotion...

Le médecin se pencha sur le corps du condamné :

— Mais, dit-il, mais... cet homme est mort!... Comment est-ce possible?... Il faut...

— Faites-le transporter! ordonna l'Attorney... Vous voyez bien que Dieu a rendu sa sentence avant celle des hommes!... Justice est faite, Messieurs...

Et tous se découvrirent, tandis que, d'un geste discret, le directeur de la prison faisait signe au bourreau de s'éloigner.

Quelques instants plus tard, Sir Manfred, sou-

tenant Gerald qui paraissait sur le point de perdre connaissance, le ramena dans sa voiture jusqu'à son domicile...

Les jours s'écoulèrent. Les journaux avaient fait un long et émouvant récit des derniers moments du docteur Hoxton.

Gerald, après quelques jours de repos, avait repris ses fonctions au service des fraudes. Il était las, découragé, écœuré de la vie... Et puis cette besogne insipide achevait de le déprimer.

La clinique de Ben Johnson Street avait été fermée, au grand désespoir des malades et des malheureux... Miss Barking avait fait ce qu'elle avait pu pour en assurer la direction, mais c'était une tâche au-dessus de ses forces. La fin tragique du docteur l'avait terriblement frappée, et sa famille intervint énergiquement pour qu'elle prît quelques mois de repos à la campagne...

Un matin de juillet, Gerald, tout en terminant un rapport sans intérêt, se demandait où il irait passer les vacances dont il ressentait le plus grand besoin. Il songeait même à se faire mettre en congé illimité, son métier lui faisant horreur, quand on lui téléphona, du Yard, que Sir Austin Chandos désirait lui parler.

Gerald pénétra d'un air las dans le vaste cabi-

net de travail orné de précieuses tapisseries. Sir Austin était derrière son bureau d'acajou :

— Veuillez vous asseoir, Inspecteur Day. J'ai le devoir de vous faire une déclaration qui pourrait m'en coûter si je n'étais le chef que je prétends être... J'ai été injuste avec vous, mon ami, et je me suis trompé... Je tiens à reconnaître mon erreur et à réparer mon injustice...

Gerald le regarda d'un air étonné.

— Dans l'affaire Hoxton, j'ai méconnu vos mérites, ce qui ne vous a pas empêché de continuer l'enquête, malgré la mesure de défiance que j'avais prise à votre égard, et vous avez remporté un franc succès... Je veux d'abord vous féliciter pour l'excellent travail que vous avez accompli à cette occasion, Inspecteur, et maintenant, je vais vous annoncer une bonne nouvelle...

Sir Austin prit un temps, pour mieux produire son effet...

— Sur ma proposition, reprit-il, on vient de vous nommer inspecteur en chef. Vous aurez plusieurs services sous vos ordres, y compris celui que vous dirigiez autrefois... Votre nomination vous sera notifiée officiellement demain, mais j'ai tenu à vous l'apprendre moi-même, en y joignant tous mes vœux... Outre les avantages pécuniaires que représente cette promotion méritée, je crois inutile d'insister sur l'importance de la nouvelle situation qui vous est faite... Etes-vous satisfait?

Gerald s'était levé. Il était très pâle. Au garde-à-vous devant son supérieur, comme au temps où il était officier dans l'armée des Flandres, les mains agitées d'un léger tremblement que Sir Austin mit sur le compte de l'émotion, il répondit :

— Sir Austin, je vous remercie, du fond du cœur. Je suis flatté de l'honneur qui m'est fait grâce à votre bienveillance. Je suis surtout heureux que l'on ait reconnu que l'Inspecteur Day n'avait pas démérité... mais...

— Mais quoi ? interrogea Sir Austin, l'œil flamboyant derrière le monocle cerclé d'écaille...

— Mais je me vois obligé de... de décliner... J'ai l'honneur de vous prier de recevoir ma démission... Je désire être rayé des cadres de la police...

— Mais voyons, mon cher Day, vous ne parlez pas sérieusement! C'est impossible!... Réfléchissez!...

— C'est tout réfléchi, Monsieur, ma décision est prise...

— Au moins, avez-vous un motif?... Lequel?

Gerald se raidit. Il regarda bien en face celui qui était encore son chef pour quelques instants, et, la voix soudain brisée, il articula péniblement :

— Le docteur Hoxton était mon ami...

Sir Austin se rassit. Il resta longtemps pensif, la tête baissée, puis il tendit la main à Gerald :

— C'est bien, Monsieur Day, dit-il, je transmettrai votre démission... Je vous regretterai, Day.

.....

Day faisait ses valises. Il avait décidé d'entreprendre un long voyage sur le continent pour se changer les idées et rétablir sa santé... Sa gouvernante lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter. Il examina longuement l'adresse sans pouvoir identifier l'écriture : c'était Miss Barking qui lui faisait affectueusement part de son prochain mariage avec le docteur Black...

EPILOGUE

... La nuit était venue quand Paget termina son récit. Le commissaire avait plusieurs fois rempli les verres et avait écouté avec un intérêt croissant l'histoire du cas extraordinaire du docteur Hoxton...

Les deux hommes restèrent un long moment silencieux. Puis le policier reprit la parole :

— Et cet inspecteur Day... votre ami... sait-on ce qu'il est devenu?

— Non, je l'ai perdu de vue... Quand il a donné sa démission, j'ai fait comme lui... Je trouvais que ma profession, qu'on décrie souvent, bien à tort, exigeait une force d'âme et une insensibilité dont je ne me sentais plus capable...

— Mais, insista le commissaire, ne vous a-t-il vraiment jamais donné le moindre signe de vie?

— Non... fit Paget en se levant... Je crois savoir qu'il est allé à l'étranger... en France peut-être... Je l'ai si souvent entendu dire qu'il adorait la Riviera!... Mais... je ne l'ai plus jamais rencontré... Au revoir, Monsieur le commissaire... J'espère que vous voudrez bien oublier cette histoire...

— Vous pouvez en être assuré, *Monsieur Clifford Paget!*

FIN

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE,
7, rue du Sergent-Blandan,
Issy-Les Moulineaux.

L'ÉTRANGLEUR

par

EDWARD BROOKER

L'ÉTRANGLEUR

ROMAN POLICIER

55 fr.

"Les Publications Georges Ventillard"